

Université de Montréal

De l'économie de la mélancolie du *scholar* :
figures du *pharmakon* chez Robert Burton

Par Marie-Christine Vinet

Département de littératures et langues du monde
Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté en vue de l'obtention du grade de
M.A. en littérature comparée

Septembre 2017

© Marie-Christine Vinet, septembre 2017

RÉSUMÉ

Somme sans pareil d'érudition, d'intelligence et d'humour où se croisent tous les savoirs, *L'Anatomie de la mélancolie* (1621, 1624, 1628, 1632, 1638, 1651) de Robert Burton reste, encore aujourd'hui, un objet de recherche de très grande valeur pour l'histoire de la médecine comme pour l'histoire sociale, culturelle et l'histoire des idées. Composée en cette période particulière d'entre-deux âges, *L'Anatomie* constitue un point d'articulation unique entre l'autorité toujours actuelle du discours médical hippocrato-galénique, tributaire d'une union indissociable entre une philosophie naturelle et morale, et l'avènement de l'esprit de travail et d'économie remarquablement moderne qu'ouvre en outre l'« éthique protestante » et qui participe bien plutôt d'une progressive séparation des domaines de la science et de la morale. Si Robert Burton entend bien, par la publication de son livre, perpétuer la tradition grecque de la mélancolie telle qu'elle a notamment été instituée par les *Lettres* du pseudo-Hippocrate, aspiration qu'il dévoile d'emblée par le choix du pseudonyme qu'il adopte : « Démocrite Junior », nous verrons qu'il n'en est pourtant pas le disciple le plus fidèle. Le présent mémoire aura entre autres comme objectif de montrer comment Burton jette les bases d'une éthique qui ne s'en remet plus tellement à la sérénité du sage (telle qu'incarner par Démocrite) parvenu à éradiquer par lui-même, au seul moyen de sa raison et de sa volonté, sa mélancolie, comme à la longanimité du *gentleman* dévoué à la tâche professionnelle, civique et domestique, capable, lui, d'endurer indéfiniment et même de tirer profit de son ambivalente mélancolie. Posture vocationnelle caractéristique d'une éthique plus distinctement moderne et qui sera, chez Burton, exemplifiée par la figure plus « positivement » mélancolique du *scholar*. Une attention particulière sera portée, dans la première partie de ce travail, sur la relation qu'entretient Burton avec son livre et avec son lecteur afin de dégager le potentiel thérapeutique/pathologique de *L'Anatomie* elle-même en tant que livre. Puis, dans un deuxième temps, nous nous pencherons sur les stratégies curatives plus implicites ou périphériques qui sont déployées dans le texte et qui sont attachées à la dimension plus proprement vocationnelle du travail intellectuel et de la vie de *scholar*.

Mots-clés : Robert Burton ; *The Anatomy of Melancholy* ; mélancolie ; *pharmakon* ; livre ; autothérapie ; repentance ; travail intellectuel ; vocation ; *scholar* ; éthique protestante.

ABSTRACT

An unrivaled summation of erudition, intelligence and humor in which all knowledge is stored and linked, Robert Burton's *Anatomy of Melancholy* (1621, 1624, 1628, 1632, 1638, 1651) is still today an object of research of great value for the history of medicine as well as for social and cultural history and the history of ideas. Composed in this particular period of in-between ages, *The Anatomy* constitutes a unique point of articulation between the still current authority of the hippocrato-galenic medical discourse, tributary of an indissociable union between a natural and a moral philosophy, and the advent of the remarkably modern spirit of labour/work and economics which the "Protestant ethic" opens up and which rather takes part in a gradual separation of the fields of science and morals. If Robert Burton, through the publication of his book, certainly intends to perpetuate the Greek tradition of melancholia as it was instituted, among others, by the *Letters* of the pseudo-Hippocrates, an aspiration which he reveals from the outset by the choice of his pseudonym: "Democritus Junior", we shall see that he is, however, not its most faithful disciple. The present paper will indeed examine how Burton lays the foundation of an ethic that no longer relies on the serenity of the wise man (as incarnated by Democritus of Abdera), who succeeded to eradicate, by the sole means of his reason and his will, his melancholy, but rather on the resignation of the gentleman devoted to the professional, civic and domestic task, capable of enduring indefinitely, and even profiting from, his ambivalent melancholy. A vocational posture characteristic of a distinctly modern ethic and which is ideally exemplified, in Burton's book, by the more "positively" melancholic figure of the scholar. Particular attention will be paid, in the first part of this paper, to Burton's relationship with his book and his reader in order to identify the therapeutic/pathological potential of *The Anatomy* itself as a book. Then, we will look at the more implicit or peripheral healing strategies that are deployed in the text and which are attached to the more properly vocational dimension of the scholar's intellectual work and life.

Keywords : Robert Burton ; The Anatomy of Melancholy ; melancholy ; *pharmakon* ; book ; self-help ; repentance ; intellectual work ; calling ; scholar ; Protestant ethic.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION.....	5
PREMIÈRE PARTIE. <i>Le juste usage du texte.</i>	
I.1. Bibliothérapie chez Burton et Montaigne : une économie constitutive et symptomatique d'un <i>éthos</i>	9
I.1.1. Des progressions symétriques	9
I.1.2. Le livre comme remède : correspondances philosophiques et thérapeutiques chez Burton et Montaigne.....	12
I.1.3. Décalage entre les expériences burtonienne et montaignienne du texte et de la mélancolie	14
I.2. Anatomie du corps, anatomie du livre : la localisation du <i>topos</i> de la mélancolie comme conduite d'une expérience ?	17
I.2.1. Anatomie de l' <i>Anatomie</i>	17
I.2.2. De la réciprocité symbolique entre le livre et le corps	19
I.2.3. Essai de définition d'une méthode burtonienne	22
I.2.4. Le livre comme dispositif générateur de savoir	28
I.3. L' <i>Anatomie</i> comme exhortation au travail ; le livre comme prescription et comme <i>pharmakon</i>	30
I.3.1. Le lecteur anatomiste	30
I.3.2. L' <i>Anatomie</i> comme <i>consolatio</i>	32
I.3.3. L' <i>Anatomie</i> comme <i>pharmakon</i>	35
I.3.4. L'expérience du texte comme travail.....	42
SECONDE PARTIE. <i>Du travail intellectuel comme pharmakon.</i>	
II.1. Corps au travail et travail du corps : à propos des valeurs sémantiques du <i>labour</i> et du <i>work</i> ..	49
II.1.1. <i>Homo faber</i> et <i>animal laborans</i>	49
II.1.2. <i>Labour</i> et <i>work</i> dans la tradition chrétienne	51
II.1.3. <i>Labour</i> et <i>work</i> dans la tradition humaniste	53
II.1.4. Articulation(s) du <i>labour</i> et du <i>work</i> chez Burton.....	56
II.2. <i>The Miseries of Scholars</i>	63
II.2.1. Des « œuvres » aux « travaux » de l'esprit	63
II.2.2. La mélancolie du <i>scholar</i> comme expression du vice	67
II.2.3. La mélancolie du <i>scholar</i> comme mal social.....	70
II.3. Des lieux de la mélancolie comme lieux de la possession/dépossession	76
II.3.1. La mélancolie comme <i>pharmakon</i> chez Burton et dans le christianisme	76
II.3.2. Interpénétration des voies de l'œuvre (de la possession) et du travail (de la dépossession) chez Burton	81

11.3.3. L' <i>Anatomie</i> comme dispositif d'appropriation subjective	83
CONCLUSION	86
BIBLIOGRAPHIE	90

INTRODUCTION

Dans l'une de ses dernières études sur l'histoire de la mélancolie (*Melancholia*), l'éminent spécialiste de la maladie humorale grecque, Jackie Pigeaud, écrit que « Du point de vue historique, le livre de Burton, *Anatomie de la mélancolie*, est la plus complète synthèse qu'on puisse rêver de toutes les théories qui ont été produites sur la mélancolie. »¹ Si l'*Anatomie* de Burton demeure effectivement, quatre cent ans après la parution de sa première édition en 1621, un objet de très grande valeur pour la recherche littéraire et historique par la somme documentaire qu'elle contient, cela ne doit pas moins nous faire perdre de vue ce fait fondamental : du point de vue paradigmatique, l'œuvre burtonienne reste davantage l'expression privilégiée d'une parfaite aporie, que celle d'une grande « synthèse ». On retrouve bel et bien en son sein au moins deux grandes « mélancolies » antithétiques, chacune émergeant d'un socle ontologique distinct, mais se rencontrant en leurs lieux respectifs. L'une étant issue de la tradition médicale hippocrate-galénique, l'autre du christianisme ; l'une faisant l'objet d'une clinique et d'une thérapeutique, l'autre étant irrémédiable ; l'une participant à l'affirmation de l'autonomie de l'homme et de son pouvoir créateur (ou rédempteur), l'autre à son désaveu. Un paradoxe qui l'est donc précisément en raison de l'homogénéisation du langage qui l'exprime. La principale difficulté – ou la plus grande force – de l'*Anatomie* est en effet d'ordre terminologique et tient au substantif unique assigné à ce qui se trouve être en vérité une multiplicité infinie de *mélancolies*. « La » mélancolie voit ainsi son sens se modifier et se démultiplier continuellement au fil du livre. Burton affuble la mélancolie de tous les maux et de toutes les épithètes (« windy melancholy », « head-melancholy », « women's melancholy », « love-melancholy », etc.), mais persiste à vouloir les rassembler toutes sous un seul et même toit. Non pas seulement pour en faciliter la synthèse ni simplement, comme l'affirmeront beaucoup, pour en souligner « l'anti-nature », l'informativité originelle, mais aussi pour en faire apparaître les antinomies constitutives.

Burton se dit « théologien de profession et médecin par inclination ». S'il y a bien, à n'en pas douter, plusieurs points de convergence et de complémentarité entre les deux professions, il n'est pourtant pas question pour lui de poser l'existence d'une sorte d'heureuse perméabilité entre elles. Le médecin et le théologien participent chacun à leur façon du bien-être de l'homme et prennent en cela

¹ Jackie Pigeaud, *Melancholia. Le malaise de l'individu*, Payot & Rivages, Paris, 2011, p. 23.

tous deux le relais du commandement de l'amour (*agapè*) du prochain : le premier agissant par la voie du corps et le second empruntant celle de l'âme. Ils sont frères d'armes dans la lutte contre le fléau universel qu'est la mélancolie, mais ne peuvent se substituer l'un à l'autre. D'abord parce que la figure du médecin qui se profile chez Burton se confond avec celle du malade et devient donc aussi en cela un ministre de l'amour propre, de l'affirmation du Soi.

L'*Anatomie* est aussi l'incarnation d'une difficile tentative de conciliation entre d'une part l'homme « médecin de lui-même » qui affirme par ce geste l'autonomie de sa raison et de sa volonté et assume sa propre responsabilité curative, motif qui traverse toute la philosophie antique, et, d'autre part, l'homme chrétien conscient de sa vulnérabilité et de sa dépendance face à Dieu, voué à porter indéfiniment le poids de la vie à l'état de créature, soit le poids de sa mélancolie.

En ce que la figure du médecin en est une par excellence intermédiaire ; en ce que le médecin a toujours été perçu, dans l'imaginaire antique comme moderne, comme un pur « vecteur » de l'accès au bien-être, dénué de tout mobile égoïste, celui-ci se verra comme naturellement élevé, dans l'avatar hybride qu'est l'*Anatomie*, au noble rang de « ministre intermédiaire de Dieu » (« God's intermediate minister »), de paragon de vertu. Or en ce qu'elle est bien plutôt conduite sous l'égide de la voie ascendante, de l'amour propre (*éros*), soit celle qui mène l'homme à Dieu et non l'inverse, la pratique de l'autothérapie, elle, ne peut être conduite au nom de la piété chrétienne. Si le malade et le médecin sont bien des figures emblématiques de la littérature chrétienne – réunies dans celle sacrificielle du Christ –, le motif du médecin de soi-même, lui, en demeure un contraire à sa morale. Burton, pourtant, arrivera à incarner et mobiliser les trois à la fois.

À une multiplicité de mélancolies tout aussi complémentaires que concurrentes les unes que les autres correspond donc une multiplicité tout aussi variée et contradictoire de remèdes. Un ensemble de thérapeutiques qui vont d'une riche pharmacopée à la simple pratique de saignées ; d'une réforme raisonnée et empirique de l'hygiène de vie au seul secours moral extérieur. Or ce sont aussi là autant d'approches curatives qui viennent interroger et redéfinir la place de l'homme et de sa volonté dans l'itinéraire incertain de sa guérison ou, à tout le moins, dans celui du soulagement de ses symptômes. L'objectif du présent travail sera donc de réfléchir à la façon dont s'articulent ou se heurtent, chez Burton, ces voies conflictuelles d'accès au bien-être ou, plus réalistement, à une plus grande résilience individuelle face aux coups de l'existence humaine. Nous constaterons en outre qu'à

l'exigence de responsabilité curative qui conditionne le livre (en amont comme en aval) et s'adresse directement au lecteur s'accorde nécessairement une exigence de responsabilité « malade ».

Voilà une problématique dont l'ampleur dépasse de loin le cadre d'analyse limité qui nous est imparti. Il nous faudra donc nous en tenir, dans ce mémoire, aux perspectives ouvertes par l'expérience thérapeutique/pathologique la plus évidente que nous offre l'*Anatomie* et qui est celle-là même du livre. Une piste que nous invite de façon explicite (et implicite) à suivre Burton et que nous nous proposons d'explorer ici dans ses tenants et aboutissants immédiats comme plus lointains. À la question initiale de la bivalence potentielle de l'expérience de lecture et d'écriture que pose l'*Anatomie* viendra ainsi s'en juxtaposer une autre, plus englobante, qui est celle de la bivalence du travail intellectuel ou, dans une perspective plus résolument socio-historique, de la vocation de *scholar* et des exigences qui lui sont propres en tant que nécessité éthique et morale. Deux économies représentationnelles – celle du livre puis celle du travail intellectuel – qui seront donc articulées ici en deux temps afin de montrer qu'elles participent d'une économie commune de la mélancolie.

Une enquête qui se veut donc plus « topographique » que synthétique, articulée autour des lieux qui nourrissent et entretiennent, bon gré mal gré, la mélancolie du *scholar*, et que l'on n'aurait su mener, enfin, sans les contributions essentielles de Max Weber, d'Anders Nygren, de Jean Starobinski et de Fritz Saxl, Erwin Panofsky et Raymond Klibansky. Auteurs dont les travaux ont alimenté de manière continue la réflexion qui a conduit ce mémoire, même s'ils ne sont pas toujours explicitement cités.

PREMIÈRE PARTIE
Le juste usage du texte

De mesme il semble que l'ame esbranlée et esmeue se perde en soy-mesme, si on ne luy donne prinse : et faut tousjours luy fournir d'object où elle s'abutte et agisse.

Montaigne, *Les Essais*.

L'anatomie nous enseigne comment régler nos mœurs.

André Du Laurens, *Historia anatomica*.

CHAPITRE I.1.

Bibliothérapie chez Burton et Montaigne : une économie constitutive et symptomatique d'un ethos

Si beaucoup se sont appliqués à mettre en relief les profondes affinités stylistiques, formelles et philosophiques des *Essais* et de *L'Anatomie de la mélancolie*, nous proposons de nous intéresser plutôt, ici, à ce qui les oppose. Bien qu'ils appartiennent l'un et l'autre au chevauchement bienheureux du développement rapide du marché de l'imprimé qui modèle progressivement de nouvelles conditions de conception, de production et de réception du livre, ainsi que de la survivance encore tenace d'une tradition humaniste dont l'éclectisme constitutif est déjà parvenu à son crépuscule, le compendium de Montaigne et celui de Burton ne visent bel et bien ni le même objet, ni le même dessein. Constatation générale qui peut sembler évidente, et dont les titres seuls devraient déjà suffire à illustrer, mais qui mérite néanmoins d'être interrogée et méditée en ce qu'elle implique à la fois une interpénétration et une mutation des dispositifs collectifs qui modèlent, au moment fort où il s'opère, le profond réaménagement de l'horizon intellectuel qui annonce le passage irréversible au monde moderne.

La visée du projet littéraire de Montaigne qui est donc, précisément, celle de *s'essayer*, c'est-à-dire de se mesurer au monde afin d'en saisir les rouages et les significations, est ainsi déjà suggérée au lecteur par le titre, jusqu'alors inouï en français, qui expose d'entrée de jeu sa méthode d'expérimentation plutôt cavalière. *Les Essais* se présentent comme le siège et le miroir des délibérations intérieures de Montaigne qui, partant de sa propre expérience, de ses propres observations, en extrait les fondements de « l'humaine condition ». C'est donc bien son autoportrait

que Montaigne souhaite réaliser à travers ce « fagotage de tant de diverses pièces »², et ce pour la seule « commodité particulière de [s]es parens et amis »³.

L'entonnoir se renverse lorsque l'on passe de l'autre côté de la manche, quelque quarante ans plus tard. C'est bien le parcours contraire qui intéresse Burton : partir d'un constat général : les mauvaises passions qui nous dominent sont le fruit du péché originel, et bifurquer sans cesse, en empruntant les chemins les plus variés, bien que rarement inexplorés, pour aboutir à ses manifestations les plus singulières. Burton part de la figure emblématique de l'homme mélancolique, et il l'anatomise, la dissèque, en scrute les sources, les variantes, les particularités. En témoigne, en outre, la forme même du livre qui s'élabore et se déploie en ramifications multiples – des causes aux cures ; de l'universel au particulier – et dont rendent compte de manière éloquente les tableaux synoptiques liminaires qui précèdent chacune de ses trois partitions. Qui plus est, Burton accorde au(x) lecteur(s) de l'*Anatomie*, à rebours de Montaigne, une place de premier ordre : c'est bel et bien avec la ferme intention de consoler les âmes tourmentées de ce monde qu'il entame la composition de son livre. Or à défaut de pouvoir offrir un remède universel qui les purgerait toutes à la fois de leurs vices et de leurs sottises, Burton doit se contenter de compiler en un seul livre les cures les plus diverses et d'espérer que chaque lecteur particulier, *whoever [he] may be*, arrive à trouver celle qui lui convienne parmi l'éventail d'alternatives proposées.

Les deux types de progression sont assurément aussi foisonnantes l'une que l'autre, mais demeurent bien différentes dans leur esprit comme dans leur mode opératoire. En vérité, les deux ouvrages offrent des contrastes si symétriques qu'ils laissent même soupçonner une corrélation. Chose certaine, Burton a lu Montaigne, puisqu'il y fait référence à au moins huit reprises dans son *Anatomie*. Le *scholar* oxonien n'avait sans doute pas une connaissance assez approfondie de la langue française pour avoir pu lire *Les Essais* dans leur version originale, mais la traduction anglaise réalisée par John Florio et publiée en 1603, elle, ne lui a certainement pas échappé. On pourrait même aisément imaginer – sans l'affirmer – que le « Thou thyself art the subject of my discourse »⁴ de

² Montaigne, « De la ressemblance des enfans aux peres » (II, xxxvii), *Les Essais*, Gallimard, Pléiade, Paris, 2007, p. 796.

³ Montaigne, « Au lecteur », *op. cit.*, p. 27.

⁴ Robert Burton, « Democritus to the Reader », *The Anatomy of Melancholy*, Everyman, Londres, 1948, p. 16.

Burton dans la préface au lecteur soit une déformation délibérée du « Thus gentle Reader my selfe am the ground-worke of my booke »⁵ de Florio/Montaigne.

Ce renversement de perspective, pour symbolique qu'il puisse être, n'en est pas moins un indicateur puissant du cadre épistémologique distinct qui sous-tend l'entreprise de Burton. C'est encore là une assertion qui semble de toute façon aller de soi dans la mesure où les deux ouvrages se rapportent à des genèses bien distinctes : *Les Essais* sont le témoignage autobiographique d'un homme de la Renaissance française dont l'idéal humaniste a dû se heurter aux ravages des guerres de religions et qui en vient presque à congédier le divin – ou à tout le moins le Christ – de son champ d'expérimentation ; *L'Anatomie de la mélancolie* est un traité de médecine écrit par un révérend oxonien anglican déjà bien ancré dans un XVII^e siècle porteur de changements significatifs au niveau technique, économique et sociologique. Montaigne, en tant que fils aîné, hérite du patrimoine familial et du titre de seigneur de Montaigne et peut s'exercer à se « peindre lui-même » depuis le confort de son château du Périgord ; Burton est un fils cadet destiné plus spécifiquement à une carrière ecclésiastique et dont la situation sociale, politique et financière est déjà beaucoup plus modeste.

Si nous tenons ici à leur comparaison, c'est parce que les rapports tout aussi intimes qu'entretiennent les deux auteurs avec leur/le livre et qui procèdent d'un socle commun d'appréhension de l'espace du texte comme espace vivant, impermanent et constitutif du soi, sont pourtant motivés par des *ethè* distincts. Un décalage dont la mesure, relativement aisée, est assurément commode pour faire apparaître toute la spécificité de la perspective burtonienne quant au statut et au rôle de ces deux indispensables espaces intermédiaires que sont le livre et la mélancolie.

Au même titre que Burton, Montaigne est un grand mélancolique. Même s'il parle de la mélancolie avec mépris dans *De la tristesse*, prétendant avec une conviction inébranlable être « des plus exempts de cette passion », celle-ci se révèle pourtant sans contredit au lecteur dans la fréquence à laquelle il parle de la mort dans ses *Essais*. L'abandon paradoxalement conscient et intentionnel de Montaigne aux aléas de la pensée – la pensée « à la mercy de la fortune » – en est aussi un qui ouvre mélancoliquement l'espace de la répétition, du retour ; qui ouvre un espace réflexif marqué du sceau de la mort. La mort se lisant d'abord, dans les premiers essais, sous l'angle de la perte et du deuil :

⁵ Sous sa forme originale : « Ainsi, Lecteur, je suis moy-mesme la matiere de mon livre ». Montaigne, « Au lecteur », *op. cit.* p. 27.

c'est la mort tragique du plus cher ami de Montaigne, La Boétie (à qui il consacre un chapitre entier⁶) et puis, dans une moindre mesure, celle de son père, Pierre Eyquem, qui façonnent la composition de l'édition de 1580 et qui en motivent le développement. Puis, ce sera finalement le spectre de la propre mort de Montaigne, rôdant autour de l'homme tel un vautour autour de sa proie, qui constituera le fil d'Ariane des *Essais* plus tardifs.⁷

La mort se mesle et confond par tout à nostre vie : le declin præoccuppe son heure, et s'ingere au cours de nostre avancement mesme. J'ay des portraits de ma forme de vingt et cinq, et de trente cinq ans : je les compare avec celui d'asteure : Combien de fois, ce n'est plus moy : combien est mon image presente plus esloignée de celles-là, que de celle de mon trespas.⁸

Burton et Montaigne ont adopté l'un comme l'autre des attitudes successivement très variables devant cette épineuse question de la mort, se ralliant tantôt aux préceptes d'Épicure, tantôt à ceux de Zénon. Ce qu'il nous faut souligner, cependant, c'est que dans les deux cas les différentes stratégies proposées par les auteurs pour échapper au *pathos* lié à l'angoisse de la finitude, de l'impuissance humaine et de la perception douloureuse de la temporalité semblent notablement trouver écho dans leurs conceptions respectives de la lecture et de l'écriture. Ainsi peut-on constater, chez Montaigne comme chez Burton, une valorisation de l'usage récréatif du livre ainsi qu'une exaltation de ses vertus consolatrices instantanées. Le « Je n'ayme pour moy, que des livres ou plaisans et faciles ; qui me chatouillent ; ou ceux qui me consolent, et conseillent à regler ma vie et ma mort [...] »⁹ de Montaigne se transposant aisément, chez Burton – toujours dans une subordination inverse –, en un cumul de boutades humoristiques et de digressions visant, ainsi que l'ont montrés les travaux de Stephanie Shirilan et de Mary Ann Lund, à produire un effet apaisant sur le lecteur affligé.

Which manner of digression howsoever some dislike, as frivolous and impertinent, yet I am of Beroaldus his opinion, Such digressions do mightily delight and refresh a weary reader, they are like sauce to a bad stomach, and I do therefore most willingly use them.¹⁰

Réciproquement, on retrouve dans les *Essais* et dans l'*Anatomie*, nombre d'autres allusions philosophiques cette fois-ci pleinement conformes à l'enseignement des stoïciens. Montaigne et

⁶ « De l'Amitié » (I, xxvii)

⁷ Voir à ce sujet Michel Butor, *Essais sur les Essais*, Paris, Gallimard, 1968 ainsi que Gabriel A. Perouse, « La lettre sur la mort de La Boétie et la première conception des Essais » dans *Montaigne et les Essais, 1580-1590, actes du colloque de Bordeaux*, 1980. Paris, Champion.

⁸ Montaigne, « De l'Experience » (III, xiii), *op. cit.*, p. 1152.

⁹ Montaigne, « De la solitude » (I, xxxviii), *op. cit.* p. 251.

¹⁰ Burton (1.2.3.2.), *op. cit.* p. 253.

Burton semblent en effet être mus par le même idéal de sagesse antique qui exhorte plus résolument à un courage tranquille ou une résignation réfléchie devant l'inéluctable : « Que la mort me treuve plantant mes choux, mais nonchallant d'elle, et encore plus de mon jardin imparfait. »¹¹, écrit Montaigne ; « A wise man's mind, as Seneca holds, 'is like the state of the world above the moon, ever serene.' Come then, what can come, befall what may befall [...] »¹², réitérera Burton.

C'est donc dans un même esprit thérapeutique de travail rationnel sur soi et sur son corps qu'il nous faut aussi interpréter le rapport de Montaigne et Burton à la lecture et à l'écriture. Contrairement à leur maître Socrate, pour qui l'exercice de la philosophie devait nécessairement passer par la forme d'un dialogue oral, les deux auteurs choisissent plutôt de mettre leur sagesse à l'épreuve au moyen d'un long et laborieux travail de (re)lecture et de (ré)écriture, ce qui ne va pas sans générer de nouvelles économies psychiques et affectives. C'est aussi bel et bien en ce sens qu'il faut comprendre la citation de Montaigne placée en épigraphe de ce chapitre : c'est en « s'abuttant » au texte, en se transposant dans celui-ci, que « l'ame esbranlée et esmeue » peut enfin parvenir au repos, que les passions néfastes qui nous causent du tort peuvent s'estomper et arrêter de détourner le chemin de la vertu.

Le parallèle avec Burton, encore une fois, est frappant : « my lines shall not only recreate, but rectify the mind »¹³. Au même titre que Montaigne, Burton atteste du pouvoir éminemment thérapeutique des mots, et ce non pas dans leur expression inspirée et intemporelle, mais bien dans leur corporéité toute matérielle.

L'écriture et la lecture font donc aussi office de thérapeutique pour le mélancolique chez les deux auteurs en ce qu'elles sont des outils efficaces de maîtrise et de contrôle des passions. D'une part parce qu'elles sont comprises en elles-même comme des activités hautement dynamiques et physiques. Puis, toujours en restant conforme aux préceptes des philosophes du Portique, parce qu'elles sollicitent et fortifient l'exercice de l'entendement : en « raisonnant » la mort sans arrêt, en en faisant un principe pour penser la vie, on arrive ainsi à en faire tomber le « masque » et à se délivrer peu à peu de son emprise.

¹¹ Montaigne, « Que Philosopher c'est apprendre à mourir » (I, xix), *op. cit.* p. 91.

¹² Burton (2.3.3.), *op. cit.*, p. 169.

¹³ Burton (3.1.1.1.), *op. cit.*, p. 7

Ostons luy l'estrangeté, pratiquons le, accoustumons le, n'ayons rien si souvent en la teste que la mort : à tous instans representons la à nostre imagination et en tous visages [...] Il est certain où la mort nous attende, attendons là par tout. La premeditation de la mort est premeditation de la liberté.¹⁴

L'argument reste sensiblement le même, chez Burton, qui nous confie avoir entamé son enquête sur la mélancolie dans le but premier et personnel d'échapper à la mélancolie, à la différence notable que l'exercice philosophique semble ici se doubler d'une sorte de logique homéopathique :

[...] I would expel claim clavo [a nail with a nail], comfort one sorrow with another, idleness with idleness, ut ex vipera theriacum [as an antidote out of a serpent's venom], make an antidote out of that which was the prime cause of my disease.¹⁵

Ainsi, il est vrai, au premier regard, l'évaluation comparée des pratiques montaignienne et burtonienne de l'auto-guérison ou de l'auto-consolation par la médiation du texte semble prêter aux exercices de lecture et d'écriture les mêmes types de vertus thérapeutiques, et ce sur deux niveaux : au niveau plus épicurien, qui invite à chercher dans l'expérience du texte un plaisir ou une consolation instantanée, et au niveau plus stoïcien, qui renvoie plutôt aux dimensions proprement dialectique et salvatrice de la même activité. Or c'est précisément à ce dernier niveau qu'interviennent les deux grandes ruptures qui viennent ouvrir l'inéluctable décalage éthique entre Burton et Montaigne, nous obligeant en outre à repenser la « modernité » de chacun. Car c'est là où Burton délaisse l'idéal stoïque de l'autosuffisance individuelle et de l'autonomie de la volonté auquel Montaigne, lui, reste trop souvent collé.

Il y a en vérité deux ruptures, nécessairement enchaînées l'une à l'autre, qui séparent les rapports de Burton et de Montaigne à la mélancolie et à l'expérience de lecture et d'écriture. La première a trait à la nature même de la mélancolie qui est cantonnée au niveau accidentel ou éphémère chez Montaigne, alors qu'elle est d'abord envisagée comme une maladie universelle et permanente chez Burton ; comme un mal-être généralisé qui s'explique d'abord par l'aspect universel de notre corruption et qui trouve tout naturellement son expression symbolique dans le récit de la chute d'Adam :

This melancholy of which we are to treat, is a habit, mosbus sonticus, or chronicus, a chronic or continue disease, a settled humour, as Aurelianus and others call it, not errant, but fixed; and as

¹⁴ Montaigne, « Que Philosopher c'est apprendre à mourir » (I, xix), *op. cit.* p. 88.

¹⁵ Burton, « Democritus to the Reader », *op.cit.* p. 21.

it was long increasing, so now being (pleasant, or painful) grown to an habit, it will hardly be removed.¹⁶

Montaigne, lui, s'abstiendra de faire de l'atrabile une maladie extensible à tous, ne se reconnaissant d'ores et déjà même pas lui-même sous l'épithète mélancolique : « Je suis de moy-mesme non melancholique, mais songecreux »¹⁷, écrit-il. C'est une rupture qui va au-delà de la simple distinction qu'établit Burton entre mélancolie chronique ou définitive (« habit ») et mélancolie transitoire (« disposition »), en ce qu'elle se double également ici d'une ampleur qualitative : la mélancolie est considérée comme une affection « tousjours couarde et basse »¹⁸ et surtout comme un obstacle à éliminer chez Montaigne alors qu'elle est plutôt considérée comme une force, à la fois créatrice et destructrice, qui doit simplement être canalisée chez Burton. C'est une distinction qui est importante en ce qu'elle signe et vient sceller, encore une fois, le décalage éthique qui surgit entre les deux mesures de l'expérience du texte : le laborieux effort corporel qui préside au travail de lecture et d'écriture de même qu'à la cure de la mélancolie en est forcément un, comme la maladie elle-même, continu et permanent chez Burton alors que le même exercice, appréhendé sous le prisme montaignien, est voué à en être un transitoire et circonscrit, puisque son dessein consiste précisément à en paralyser l'économie.

La deuxième rupture, quant à elle, est irrémédiablement liée à la notion de liberté. Liberté qui est, chez Montaigne, garantie par l'expérience autarcique de la solitude qu'il « faut ramener et retirer en soy » et qui fait « que nostre contentement despende de nous », alors qu'elle est plutôt à trouver dans son expression socio-économique chez Burton. Certes, Montaigne ne plaide pas ici en faveur d'une exemption des obligations civiques ou d'une vie épurée de tout lien social, mais conçoit simplement la maîtrise de l'art d'être seul avec soi-même comme étant à la base de l'accession à la sagesse. Posture philosophique qui s'inscrit encore une fois dans le prolongement d'une longue tradition antique, et qui n'est évidemment pas sans rappeler, par exemple, celle de Sénèque dans les *Lettres à Lucilius* : « Il faut résister aux occupations et, loin de les poursuivre, les repousser toutes. Point de temps qui ne soit propre aux études salutaires. »

¹⁶ Burton (1.1.1.5.), *op.cit.* p. 146.

¹⁷ Montaigne, « Que Philosopher c'est apprendre à mourir » (I, xix), *op. cit.* p. 89.

¹⁸ Montaigne, « De la Tristesse » (I, ii), *op. cit.* p. 35.

En sa qualité de *whole physician*, qui tient à sa double vocation de théologien et de médecin (« by my profession a divine, and by mine inclination a physician »), Burton, lui, entendra véritablement contribuer concrètement et directement, par l'entremise de son livre, au bien-être collectif : « I will spend my time and knowledge [...] for the common good of all ». C'est précisément dans cette appréhension du travail intellectuel comme vocation ou *calling*, c'est-à-dire, aussi, comme devoir à la fois religieux et social, que se trouve, et c'est ce que nous nous proposons de démontrer ici, toute l'originalité (ou la « modernité ») de Burton. Ce n'est plus seulement l'exercice auto-réflexif de lecture et d'écriture en lui-même, isolé de toute justification autre qu'intérieure, qui fait office, chez Burton, de thérapeutique, mais c'est également l'exercice de lecture et d'écriture appréhendé comme travail productif. C'est bien là la cure la plus exemplaire et la plus efficace contre ce *mal anglais* qu'est la mélancolie.

CHAPITRE I.2.

Anatomie du corps, anatomie du livre : la localisation du topos de la mélancolie comme conduite d'une expérience ?

L'*Anatomie de la mélancolie* est assurément un édifice parsemé de contradictions et d'omissions, mais elle n'est certainement pas l'« aberration épistémologique » qu'un Robert Grant Williams a pu décrire.¹⁹ S'il est vrai que l'ouvrage abonde en digressions labyrinthiques, mais tourne court sur certains points importants, et si Burton semble effectivement faire de la superposition d'opinions contraires son *modus operandi*, il n'en demeure pas moins quelque peu injuste de vouloir réduire le grand édifice burtonien à un malheureux « delirious disfiguring » ou, suivant Williams, à un entrelacs de fragments discursifs conflictuels et impossibles à organiser en un tout cohérent, « Like the chimera with its lion's head, goat's body, and snake's tail »²⁰. L'impressionnant tableau de la mélancolie que brosse Burton est certainement prompt à nous apparaître comme une confusion de traits se passant les uns sur les autres lorsque nous le contemplons d'un œil lointain, à l'aune d'un horizon d'attente circonscrit, mais il suffit de resserrer quelque peu le spectre d'observation pour s'apercevoir qu'il y a bel et bien un ordre qui régit l'architecture dite « baroque » de l'*Anatomie*. Un ordre qui arrive à s'imposer par-delà les frontières disciplinaires et nonobstant les tâtonnements théoriques.

La mélancolie qu'anatomise Burton est un objet complexe, mais qui n'est pas complètement dépourvu de balises. Son « enveloppe » corporelle en est une à la fois poreuse et tangible. Mais comme dans toute enquête rétrospective, il incombe à celui qui la conduit de s'engager dans un véritable travail de distanciation et de reconfiguration épistémologique lors du dépouillement des sources. Sans quoi cette « compound mixed malady » est effectivement vouée à passer à la postérité sous la forme d'une « chimère » au corps grotesque et aux extrémités sans fin ni mesure. Une chimère dont l'anatomie est de toute évidence impraticable, puisque ses organes sont logiquement indiscernables les uns des autres.

¹⁹ Robert Grant Williams, « Disfiguring the Body of Knowledge: Anatomical Discourse and Robert Burton's *The Anatomy of Melancholy* », *English Literary History* 68 (2001), p. 593-614.

²⁰ *Ibid.*

L'Angleterre de la fin du XVI^e siècle est, il faut le rappeler, un vaste amphithéâtre d'où jaillit une prolifération d'anatomies littéraires de tous les contours et de toutes les composantes, et dont les visées sont assurément toutes aussi pragmatiques et tangibles qu'ambitieuses. Au même titre que Thomas Rogers (*Anatomie of the Minde*, 1576), Philip Stubbes (*The Anatomie of Abuses*, 1583), Philip Sidney (*Valour Anatomized, in a Fancy*, 1581), Robert Greene (*Anatomy of Lover's Flattery*, 1584), Thomas Nashe (*The Anatomy of Absurdity*, 1589), John Harrington (*Anatomy of the Metamorphosed Ajax*, 1596), John More (*A Lively Anatomie of Death*, 1596), John Mayo (*The Anatomy of Pope Joane*, 1597), Johann Oberndoerffer (*The Anatomies of the True Physitian and Couterfeit Mounte-banke*, 1602), Thomas Bell (*The Anatomy of Popish Tyrannie*, 1603), Simion Grahame (*The Anatomie of Humours*, 1609)²¹ et encore bien d'autres avant lui, Burton entend véritablement prendre part au découpage et à l'examen collectif des substances et des forces qui régissent le monde « naturel » ou le « vrai » monde. Entreprise à résonance fatalement morale, qui suggère d'emblée la conjecture à double entente suivante : 1) que la vérité est une cible toujours plus *ad minutum* et 2) que les apparences ou les évidences premières qui se présentent au regard masquent forcément cette vérité.

Lorsqu'on resitue le projet encyclopédique de Burton dans le contexte général de l'essor des pratiques et des stratégies nouvelles visant à parfaire le *body of knowledge* (catachrèse déjà usée, mais qui s'éclaire désormais d'un sens nouveau : celui d'une *mise à nu* de l'homme et du monde qui le contient), il devient malaisé, voire impossible de soutenir que l'*Anatomie de la mélancolie* est en son envers une anti-herméneutique. Burton s'est assurément assigné une tâche fastidieuse, mais rien n'autorise à comparer son entreprise avec celle de Pénélope ou Sisyphe... Le fait que le malheureux *scholar* n'ait pas eu assez d'une vie pour venir à bout de son *pensum* n'exclut pas la possibilité qu'il ait, malgré tout et en dépit de ses propres insatisfactions, été convaincu de la faisabilité « scientifique » et de l'utilité collective de son *Anatomie* : « my purpose and endeavour is, in the following discourse to anatomize this humour of melancholy, *through all his parts and species* »²². Quoi que cela ne l'empêche pas d'essayer de nous convaincre, seulement quelques pages plus haut, de l'absurdité pratique d'une telle assertion :

²¹ Compilation tirée du livre de Rafael Mandressi, *Le regard de l'anatomiste. Dissections et invention du corps en Occident.*, Éditions du Seuil, Paris, 2003, p. 232.

²² Burton, « Democritus to the Reader », *op. cit.* p. 120, nos italiques.

And I doubt not but that in the end you will say with me, that to anatomise this humour aright, through all the members of this our *Microcosmus*, is as great a task, as to reconcile those chronological errors in the Assyrian monarchy, find out the quadrature of a circle, the creeks and sounds of the north-east [...]²³

Mais le lecteur averti des rudiments de la rhétorique burtonienne, surtout de celle qui régit le texte satirique de la préface au lecteur, ne saurait se satisfaire d'une conclusion si sévère à l'égard de l'objet d'étude qui fut celui de l'auteur une vie durant. Burton est certainement conscient de l'ampleur de sa tâche (« a great task »), mais il n'en demeure pas moins convaincu de l'applicabilité concrète, voire directe, de celle-ci.

Tel son homonyme abdéritain, Burton (Démocrite Junior) ne fait pas que jeter un regard vitupérateur sur le monde qui l'entoure en se contentant de dresser la liste des innombrables tares dont souffre l'espèce humaine. Il entend également mettre à découvert le lieu ou *topos* de la mélancolie (« opened and cut-up ») au moyen d'une rigoureuse et patiente dissection anatomique. Mais pour les besoins de la cause, il lui faudra substituer aux cadavres d'animaux éventrés les nombreux livres de sa bibliothèque personnelle et une bonne partie de ceux de la Bodléienne également. Substitution qui n'est en rien gratuite en ce qu'elle signe une fois de plus l'extraordinaire vitalité du jeu d'échange symbolique entre le livre et le corps. Rapport métaphorique qui en est aussi un de réciprocité à l'époque (et tout particulièrement au pays) de Burton : de la même manière que le corps impose au livre une cohésion et une cohérence « organique », le livre, en retour, nous prescrit une relecture d'ordre technique et, enfin, mécanique de l'appareil corporel. Shakespeare, comme toujours, ne manque pas de nous en fournir un exemple éloquent : « Cry shame vpon her? Could she heere denie / The storie that is *printed* in her blood? »²⁴

Le lien symbolique qui unit, au début du XVII^e siècle, le livre et le corps en est en réalité un qui va de soi, en ce qu'il s'enracine déjà dans un double héritage assez substantiel. D'abord celui, religieux, de la double et successive incarnation matérielle de Dieu ou du *lógos* dans la « chair » du Christ, puis dans celle du texte biblique. Double inscription temporelle qui postule une réciprocité symbolique forte et qui sera porteuse d'enjeux représentationnels majeurs : en s'imposant dès l'abord

²³ Burton, « Democritus to the Reader », *op. cit.*, p. 38.

²⁴ William Shakespeare, « Much Ado About Nothing », *The First Folio of Shakespeare*, Norton, New York, 1968, p. 133.

comme extension et miroir du corps du Christ, le livre s'impose aussi comme médium privilégié de la corruptibilité *et* de l'accès au divin.

Les deux entités corporelles, christique et biblique, ont fait en outre l'objet de traitements picturaux et scripturaux connexes, à la Renaissance, dans les pays du d'Europe du Nord et particulièrement dans ceux de confession protestante. Dans le traitement esthétique du corps en peinture, comme dans certaines pratiques éditoriales du livre, on peut ainsi reconnaître les effets de la diffusion progressive de la pratique des dissections anatomiques : à la vision béatifique de la mort christique se substitue plutôt celle, morbide, d'un corps putréfié en exhibition²⁵ ; et de même, quoiqu'un peu plus tardivement, on assiste, en Angleterre notamment avec la publication en 1611 de la fameuse *King James Bible*, à l'exacerbation de la « mise en scène » du texte biblique au moyen d'une véritable ostentation de l'appareil paratextuel servant à « découper » et « montrer » ses différentes sections.

Le second héritage, quant à lui, est celui de l'extrapolation et du transfert métaphorique, par la tradition scolastique, de la notion platonico-pythagoricienne, chère à Galien, de *concordia discors* ou *discordia concors*, soit l'idée selon laquelle il y aurait une harmonie à la fois naturelle et précaire qui se dégagerait de la juxtaposition d'éléments *a priori* hétérogènes et discordants. Le délicat jeu d'équilibre humoral qui commande le bien-être du corps étant assurément, dans la médecine galénique, l'un des lieux par excellence de cette « harmonie discordante ». Mais l'image sera également convoquée pour illustrer la logique interne qui organise les différents « organes » ou *topoi* du livre. L'expression n'est pas reprise comme tel dans l'*Anatomie*, mais elle n'en constitue pas moins, en son principe, le postulat de base qui fonde toute la rationalité de l'entreprise burtonienne et qui vient parfaitement se subsumer sous la célèbre formule : « *Omne meum, nihil meum, 'tis all mine and none mine* ». L'*Anatomie* est peut-être, en son fondement, ce que l'auteur appelle un « cento out of divers writers », une longue compilation d'énoncés hétérogènes, glanés ou usurpés par bribes éparses : « and as those old Romans robbed all the cities of the world to set out their bad-sited Rome, we skim off the cream of other men's wits, pick the choice flowers of their tilled gardens to set out our

²⁵ La peinture du Christ mort dans la tombe de Hans Holbein le Jeune (1521) en est l'un des exemples les plus éloquents.

own sterile plots »²⁶, mais son ordre n'en demeure pas moins réglé par une progression et par des correspondances internes qui sont « toutes siennes » (« all mine ») et qui exposent une méthode de travail unique : « method is ours only, and shows a scholar ».

L'ordre dit « organique », qui régit la composition du livre ne s'impose en effet pas de lui-même. Il est le résultat d'un long processus de planification et de révision, qui mêle constamment et conjointement ces deux activités également appréhendées en termes physiologiques (ou digestifs), que sont la lecture et l'écriture. Telle une abeille butineuse (« As a good housewife out of divers fleeces weaves one piece of cloth »), Burton recueille le nectar qui coule de sa grande bibliothèque et le déguste, l'absorbe, le digère (« assimilate what I have swallowed ») pour en faire son miel (« dispose of what I take »²⁷). Métaphore qui illustre bien le travail de l'écrivain-lecteur ou de l'exégète qui, d'une main et d'un regard exercés, effectue un constant va-et-vient entre les différents livres, cahiers de notes, feuilles de papiers, *commonplace books*, qui encombrant et avoisinent son bureau de travail pour en tirer une œuvre unique. Mais c'en est une qui est, en vérité, surannée (qui est déjà un *topos*) : on la retrouve non seulement chez Montaigne, mais également chez Virgile, Sénèque, Macrobe, Boèce, et autres devanciers de Burton. Preuve que la « naturelle » évidence du rapport entre l'ordre du livre et celui du corps – et, corrélativement, celle d'une interprétation essentiellement physiologique de l'acte de lecture et d'écriture – s'enracine bien dans une très longue tradition rhétorique essentiellement nourrie de références chrétiennes et aristotéliennes, fortement attachée à une éloquence de la parole et du geste, à une éloquence du corps.

Le glissement de perspective qu'autorise, au XVI^e siècle et au tournant du XVII^e, la multiplication des investigations anatomiques, et dont le livre de Burton est l'éclatant témoignage, ne semble pas tellement, en somme, en être un qui change la nature du rapport entre le corps et le livre à proprement dit. Du moins pas à première vue. Même quelqu'un comme Francis Bacon, connu pourtant pour avoir bousculé les modalités d'acquisition et de transmission du savoir, ne pourra s'arracher à cette indispensable emprise métaphorique, calquée sur le modèle la *ruminatio* médiévale : « Some books are to be tasted, others to be swallowed, and some few to be chewed and digested »²⁸.

²⁶ Burton, « Democritus to the Reader », *op. cit.*, p. 23.

²⁷ *Ibid.* pp. 24-25.

²⁸ Francis Bacon, « Of Studies », dans *The Major Works.*, Oxford University Press, Oxford, 1996, p. 439.

En fait, c'est bien plutôt le rapport qui s'instaure entre l'œil et la page qui, lui, en viendra à refléter un nouveau et réel souci d'efficacité « scientifique ».

Au-delà des échanges symboliques entre topographies corporelle et textuelle, qui postulent nécessairement des schèmes représentationnels convergents, il y a une autre corrélation obligée qui surgit avec la diffusion de la pratique des dissections de cadavres humains et qui est celle de l'utilisation du livre comme espace d'expérimentation, comme terrain d'enquête. Car ce ne sont déjà plus, chez Burton, les contenus ou *topoi* du livre qui sont magistralement *mis en scène*, montrés du doigt, mais bien le dispositif anatomique en lui-même. Étant mû par le même souci pédagogique qui animait les grands maîtres du théâtre anatomique de Padoue, Burton fera également de son livre le lieu d'une véritable ostentation méthodologique et médiatique. Le lecteur de *l'Anatomie* devant fatalement se laisser immerger dans le flot verbal du texte et s'acharner à percer les différents niveaux du dispositif organisationnel – frontispice, préfaces, partitions, sections, membranes, sous-sections, digressions – qui le portent pour arriver à en saisir la logique (et, douloureusement, la désuétude).

Si l'on se fie à l'enquête documentaire menée par Sir William Osler, on constate que Burton n'était peut-être pas l'exégète ou l'anatomiste le mieux outillé :

Burton was not a copious annotator. In his books, all of which have been looked over, scraps of writing occur here and there, usually in the form of marginal notes, which are more frequent perhaps in the medical books [...] On the whole, there is very little writing of any moment.²⁹

Certes, le prolifique *scholar* oxonien, n'a pas pu pondre un traité aussi monumental sur le seul crédit de sa bonne mémoire, mais force est de constater que sa méthode de travail n'en était pas une des plus disciplinées ou, du moins, pas une des plus conventionnelles, comme il ne manque pas de l'attester lui-même (non sans quelque pointe de vantardise et d'exagération) : « *effudi quicquid dictavit genius meus* [I poured out whatever came into my mind], out of a confused company of notes »³⁰; « I read many books, but to little purpose, for want of good method ; I have confusedly tumbled over divers authors in our libraries, with small profit for want of art, order, memory, judgment. »³¹ Avérée ou non, on ne peut s'empêcher d'adhérer à cette vision un peu chaotique et aléatoire de la méthode de travail burtonienne lorsqu'on apprend, par les travaux de Paul Jordan Smith, qu'il a notamment mis neuf ans

²⁹ Sir William Osler, *Selected Writings*, Oxford University Press, 1951, p. 93.

³⁰ Burton, « Democritus to the Reader », *op. cit.*, p. 31.

³¹ Burton, « Democritus to the Reader », *op. cit.* p. 18.

pour atteindre son grade de bachelier ès Arts : « Burton was twenty-five years of age and it was usual for men at that time to receive graduation between the ages of sixteen and nineteen »³². Est-ce là le simple effet d'un déficit méthodologique ou bien le symptôme d'une authentique dérive mélancolique ? Nul ne pourra jamais le dire, mais à certains égards, il est vrai, Burton semble réellement avoir une personnalité qui concorde avec celle d'un véritable Démocrite fou, coupé du monde et dépossédé de sa raison : « with a book on his knees, busy at his study, sometimes writing, sometimes walking [...] about him lay the carcasses of many several beasts, newly by him cut up and anatomized [...] ». Tel son homonyme, il donne, au premier regard, l'impression de s'être enfoncé dans une interminable grisaille. L'*Anatomie* pouvant aisément être perçue comme l'archive de ses méditations mélancolique décousues, couchées sur papier précipitamment, sans aucune méthode ni portée scientifique.

Chose certaine, l'*Anatomie de la mélancolie* reste davantage le fruit d'un tumultueux travail exploratoire que celui d'une minutieuse et méthodique investigation anatomique. C'est d'ailleurs ce à quoi s'attachent la plupart des travaux contemporains portant sur Burton : à attirer notre attention sur le caractère inconsistant, improvisé, et non systématique de la démarche de l'anatomiste. Et à raison : si les nombreuses inexactitudes qui truffent les citations autant latines qu'anglaises rendent paradoxalement compte de l'immense érudition de Burton (elles trahissent après tout une tendance à citer de mémoire), celles-ci témoignent aussi, inévitablement, du peu de considération accordée à la fidélité des transcriptions ainsi qu'à la restitution de leur contexte original. Visiblement, Burton est plus soucieux de la verve de son discours que de la rigueur de ses déductions.

Sans s'attarder sur ce qui en motiva la nécessité : un excès de zèle ou de simples intérêts mercantiles, il est d'ailleurs important de noter que dans la majorité des cas, les corrections apportées au texte au cours des rééditions successives de l'*Anatomie* ont majoritairement trait à des maladresses de style et non à des rectifications au niveau de la démonstration à proprement dit. Burton révisé, retouche sans cesse son livre, mais se refuse à l'amender tout à fait. Il ajoute, superpose, beaucoup plus qu'il ne retranche, et ce sans égard pour les incohérences que cela engendre entre les différentes couches textuelles.

³² P. Jordan Smith, *Robert Burton's Philosophaster*, Octagon Books, New York, x.

La vérité est que Burton adopte une posture méthodologique fondée non pas sur une logique déductive classique, subordonnée aux exigences étroites du syllogisme, mais bien sur la pure accumulation de points de vue. C'est sans doute la longue *Digression on Air* qui illustre de la façon la plus éclatante cette rigueur « baroque » burtonienne, si peu conciliable avec les catégories et les formes logiques antérieures, et néanmoins très loin de satisfaire les exigences posées par les promoteurs de la science moderne. Robert M. Browne a déjà indiqué que cette section du livre s'est vu augmentée de cinquante pour cent au terme du processus de révision : « Through twenty years and six editions of the *Anatomy* Burton cut almost nothing out of his text; instead, he preferred to add new material. »³³ Certes, Burton y traite d'un sujet alors en pleine effervescence, qui suscite un véritable engouement dans toute la communauté académique européenne – d'où le zèle renouvelé –, qui est celui du développement de recherches innovantes dans le domaine des sciences astronomiques. Or ce qui est particulièrement frappant de constater lorsqu'on lit le passage – outre le fait remarquable que Burton s'avère assez bien au fait, pour un prétendu collectionneur de « fossiles », des discussions contemporaines sur le sujet – c'est que l'auteur s'attache, de façon générale, à demeurer rigoureusement impartial dans l'exposé des hypothèses : « Wherefore Bodine and some others will have [...] » ; « The philosophers of Coimbra will refer [...] » ; « There are that observe [...] » ; « Clavius conjectures otherwise [...] » ; « Cornelius Gemma is of that opinion [...] » ; « other suppose [...] » ; « as Tycho proves [...] » ; « It is much controverted between Tycho Brahe and Christopher Rotman [...] » ; etc. Pour que l'illustre érudit décide de s'aventurer sur un terrain aussi délicat et mouvant avec autant d'ardeur, et ce dans le but unique d'affiner et d'enrichir une « digression », c'est vraisemblablement que le sujet le préoccupe et le passionne beaucoup. Et pourtant, Burton se garde bien de prendre à son compte l'une ou l'autre des interprétations. Il ne se lasse pas, au fil des années, de lire, d'étudier, de comparer, quantité de théories qui s'attachent au sujet, mais il ne se contente, en bout de ligne, que d'en dresser les principes généraux et les apparents non-sens (« how can that position holds ? »), sans pour autant chercher à s'en servir pour défendre de manière claire l'une ou l'autre des positions. L'exposé est ainsi dépourvu de tout aboutissement à valeur conclusive. Burton achève tout

³³ Robert M. Browne, *Robert Burton and the New Cosmology*, MLQ, XIII (1952), 135, pp. 138-39.

simplement sa parenthèse digressive par une sous-digression, qui prend ici la forme d'une boutade contre les dérives spéculatives religieuses, et qu'il interrompt subitement comme suit :

I could have ranged farther yet, but I am an infant, and not able to dive into these profundities or sound these depths, not able to understand, much less to discuss. I leave the contemplation of these things to stronger wits, that have better ability and happier leisure to wade into such philosophical mysteries ; for put case I were as able as willing, yet what can one man do ? I will conclude with Scaliger, *Nequaquam nos homines, idque non magnum ; ex singulis fere nihil* [we are not whole men but parts of men ; from all of us together something might be made and that not much ; from each of us individually nothing].³⁴

C'est ici un passage qui est en réalité assez emblématique de l'inconclusivité ou de l'indécidabilité de l'ensemble de l'œuvre. Non pas que l'*Anatomie* soit effectivement l'écho d'une pensée désespérée, livrée seul au vertige du relativisme. Non pas que le *topos* de la mélancolie ne soit rien de plus qu'une longue farce résonnant par le rire de Démocrite : le, ou plutôt, les « lieux » de la mélancolie sont bien réels et sans contredit palpables. Mais ils siègent vraisemblablement dans les espaces « entre », dans les interstices. Il est difficile de les localiser exactement. La seule façon de dévoiler la mélancolie au regard, de l'*anatomiser*, est d'en cerner les multiples et multiformes contours.

As a long-winged hawk, when he is first whistled off the fist, mounts aloft, and for his pleasure fetcheth many a circuit in the air, still soaring higher and higher, till he be come to his full pitch, and in the end when the game is sprung, comes down amain, and stoops upon a sudden: so will I, having now come at last into these ample fields of air, wherein I may freely expatiate and exercise myself for my recreation, awhile rove, wander round about the world, mount aloft to those ethereal orbs and celestial spheres, and so descend to my former elements again.³⁵

À l'image d'un oiseau qui planerait et tournoierait ça et là, au gré du vent et au-dessus des cimes, Burton se laisse porter par le flux des paroles d'autrui tout en bénéficiant, depuis sa « tour de Minerve », d'une sorte de point de vue surplombant sur le paysage très fréquenté de la mélancolie. Mais l'auteur n'a visiblement pas la prétention d'offrir ici une synthèse totalisante d'un champ aussi vaste, ni même d'asseoir une réelle démonstration logique qui en délimiterait le plus exactement possible le périmètre. Son intention est, plus réalistement, d'ouvrir un espace de questionnement et réflexion. Tel un « grand faucon », Burton encercle, rode autour de l'essence ou du *topos* de la mélancolie, mais ne peut s'y poser véritablement. Puisque nulle méthode ne peut en assurer la parfaite lisibilité ou la localisation précise, la seule forme de savoir sur la mélancolie possible et recevable

³⁴ Burton (2.2.3.), *op. cit.* p. 60.

³⁵ Burton (2.2.3.), *op. cit.* pp. 34-35.

rationnellement devient donc, chez lui, celle d'un réseau complexe d'inférences entre propositions divergentes.

Aussi paradoxal que cela puisse paraître pour nous aujourd'hui, l'aspect décousu de l'*Anatomie* constitue donc aussi un corrélat de sa cohésion interne ou corporelle et de son haut souci d'objectivité. Le livre, chez Burton, s'ouvre, dépasse son objet propre pour devenir un espace de problématisation, un moment de recherche, de tâtonnement, et constitue en cela un important legs à l'histoire des sciences. Derrière la superposition de points de vue contraires se cache non pas le lieu d'un dépassement de type dialectique, ni, comme le soutient par exemple Lawrence Babb, une « neutralisation » des ressources explicatives³⁶, mais bien plutôt une exacerbation des tensions qui façonnent l'accès au savoir. À défaut de pouvoir reconstituer la vérité fragment par fragment, on se résoudra à la faire résider de façon « aérienne » dans le jeu des fluctuations conjoncturels. Là se trouve donc toute la portée « scientifique » de l'œuvre : dans la mise place et, encore plus notoirement, dans la mise en scène, d'un véritable dispositif expérimental.

Il serait certes incongru de qualifier Burton d'empiriste, dans la mesure où la dite méthode s'est précisément construite sur le rejet du témoignage, sur le rejet des sources dites de « seconde main ». L'*Anatomie* est coulée dans une forme discursive qui incarne très exactement ce contre quoi quelqu'un comme Bacon s'insurgeait : « [learned men] chained down to the writings of particular authors »³⁷. Mais on ne sent pas moins, chez Burton, une véritable volonté de se dégager des entraves scolastiques. Un travail qui passe d'abord et, de façon évidente, par l'émancipation de la langue. Il ne faudrait certes pas prêter à l'auteur de trop hautes visées populaires : Burton ne rédige pas son traité en langue anglaise (« prostitute my muse in English ») pour le bon goût du « vulgaire » sans égard pour le génie oratoire de Cicéron ; ce sont avant tout de pragmatiques considérations mercantiles qui justifient l'humiliante profanation : « Any scurrile pamphlet is welcome to our mercenary stationers in English ; they print all, *quodcumque libellos in quorum foliis vix simia nuda cacaret* ; but in Latin they will not deal [...] »³⁸ Or la langue de Burton, qu'elle en soit une de prédilection ou non, n'est pourtant pas portée par une voix exhumée du passé : abstraction faite des multiples citations latines qui truffent

³⁶ Lawrence Babb, *Sanity in Bedlam. A Study of Robert Burton's Anatomy of Melancholy* Michigan State University Press, 1959, p. 61.

³⁷ Francis Bacon, *Novum Organum*, Encyclopaedia Britannica, Chicago, 1952, p. 125.

³⁸ Burton, « Democritus To the Reader », *op. cit.* p. 30.

l'ouvrage, le texte se creuse d'un anglais assez coloré et fort, émaillé de tournures et d'expressions typiquement vernaculaires. Au-delà du dédain affiché par Burton envers la prolifération de livres écrits en langue vulgaire qui viennent assurément compromettre l'intégrité du *body of knowledge*, la substitution (ou dépravation) linguistique lui sert aussi d'alibi pour oublier, ou du moins reléguer au second plan, les formules médiévales sclérosées.

Toutefois, le véritable ancrage « scientifique » de l'œuvre de Burton est à trouver, comme nous le disions, dans le traitement rigoureusement quantitatif des « données » sur la mélancolie et dans le constant maintien du mouvement pendulaire, le constant maintien des tensions constitutives de l'examen anatomique. L'*Anatomie* est aussi, en son envers, l'expression d'une insatisfaction à l'égard des modes traditionnels d'acquisition et de transmission du savoir. Si la structure organisationnelle du livre emprunte assez visiblement sa composition spatiale au modèle ramusien, qui se distingue par ses divisions dichotomiques successives, cela ne fait pas forcément de Burton le plus fidèle disciple de son mode d'exposition. Au même titre que Ramus, Burton s'illustre par son approche méthodologique hautement didactique, qui rejoint encore une fois l'ordre de composition de l'*Historia* du corps humain, tel qu'enseigné notamment par Estienne, Du Laurens ou encore Sylvius : « il faut premièrement traiter des parties simples, pour garder l'ordre d'enseigner, appelé compositoire »³⁹. Seulement Burton arrive du même coup à se dissocier de ce même héritage et à entretenir un rapport au savoir déjà plus proche du rapport « savant », dans son acception actuelle, que du simple rapport maître/élève.

En vérité, Burton s'éloigne assez sensiblement du modèle ramusien dans sa forme comme dans son principe. Ses chartes sont loin d'être aussi tranchées et épurées que ne l'étaient celles de La Ramée. Il ne développe pas ses tableaux synoptiques qu'en fonction d'une suite de divisions binaire, mais agrémente celles-ci de multiples membranes et sous-divisions, beaucoup plus extensives que dualistes et toujours coulées dans une forme très discursive. Son découpage disciplinaire tripartite : « Philosophically, Medicinally, Historically », lui aussi, est pour l'époque une remarquable incongruité. Déplacement méthodologique que constatera aussi Angus Gowland : « In fact, the charts do not indicate Burtons's allegiance to or interest in Ramism but place the work inside a more general

³⁹ Sylvius, « Introduction sur l'anatomique partie... », cité dans Mandressi, *op. cit.*, p. 124.

tradition of encyclopedism. »⁴⁰ et qui concorde assez bien avec l'initiative prise par Burton d'ajouter un index à la fin de l'ouvrage.

La méthode Burtonienne en est certainement une hybride, voire *sui generis*. Elle conserve, d'un côté, la contrainte d'un ordre formel imposé *a priori* au texte, et peut dès lors difficilement être considérée comme inductive. C'est précisément pour éviter ce genre modèle structurel « figé », qu'il considérait davantage comme un handicap qu'un moteur de la pensée, que Francis Bacon se prononça en faveur de la forme aphoristique. Contrairement au dispositif anatomique, prompt aux généralisations hâtives et insuffisamment souple, l'aphorisme aurait, selon Bacon, l'avantage de pouvoir servir de conduit pour faire « passer » des données empiriques, inhibant ce faisant le développement de connexions associatives fautives. Or Burton arrive pourtant à s'ériger en véritable maître de la polyphonie, du paradoxe, et ce en dépit de ses allégeances méthodologiques plus traditionnelles. Le fil de son raisonnement se rompt constamment – comme le prescrirait soit disant une forme aphoristique – dans la mesure où il se tisse sur une logique purement cumulative, aux antipodes d'une orientation proprement déductive. Et en cela, la méthode de Burton peut paradoxalement être rapprochée de ce célèbre passage du *Novum Organum* :

For our method of discovering the sciences merely levels men's wits, and leaves but little to their superiority, since it achieves everything by the most certain rules and demonstrations. Whence (as we have often observed), our attempt is to be attributed to fortune rather than talent, *and is the offspring of time rather than wit.* »⁴¹

Le savoir est la progéniture du « temps », comme l'énonce ici Bacon, mais elle l'est aussi et avant tout du livre. C'est d'abord le livre qui, chez Bacon comme chez Burton, incarne ce fameux dispositif « neutre », susceptible de fournir une mesure globale et pondérée d'un flux de sources donné. Seulement là où Burton fait véritablement cavalier seul, et c'est là son trait le plus exceptionnel, c'est dans la convocation supplémentaire de la mélancolie elle-même comme dispositif de régulation et de production du savoir, de la mélancolie elle-même comme outil heuristique. L'*Anatomie* a en effet ceci de remarquable qu'elle fait de cette funeste affection un problème tout aussi collectif qu'individuel, la consacrant dès lors comme le dénominateur commun qui distingue les

⁴⁰ Angus Gowland, « Rhetorical Structure and Function in The Anatomy of Melancholy », *Rhetorica* 19, 2001, p. 25.

⁴¹ Francis Bacon, *Novum Organum* I, Encyclopaedia Britannica, Chicago, 1952, p. 133.

hommes en même temps qu'il les unit. Burton va même jusqu'à rassembler tous les corps terrestres sous l'épithète mélancolique : les animaux, les végétaux, et même les lieux sont tributaires de l'humeur atrabilaire.

Examine the rest in like sort, and you shall find that kingdoms and provinces are melancholy, cities and families, all creatures, vegetal, sensible, and rational, that all sorts, sects, ages, conditions, are out of tune [...]⁴²

La mélancolie devient, chez Burton, ce nouvel intermédiaire qui autorise une homogénéisation du monde naturel ou du *physical* world, et qui, dès lors, en permet la rationalisation. La mélancolie est pour lui infiniment plus qu'un simple objet d'étude : elle lui sert carrément de substrat pour penser le monde. Et c'est également là que réside l'originalité de son dispositif expérimental : dans la mise en place de cette validation anatomique *double*.

⁴² Burton, « Democritus To the Reader », *op. cit.* p.39.

CHAPITRE I.3.

L'Anatomie comme exhortation au travail ; le livre comme prescription et comme pharmakon

Il n'est pas possible d'aborder, chez Burton, la question du livre comme vecteur de la connaissance sans tenir compte de la place prépondérante qu'occupe le lecteur dans ce dispositif. Non seulement le lecteur façonne-t-il le texte en étant continuellement et directement convoqué par celui-ci : dans la préface et autres multiples adresses aux lecteur (« But you that are readers in the meantime [...] » ; « I will collect for the benefit of the reader [...] » ; « Give me leave then to refresh my muse a little, and my weary readers, to expatiate in this delightsome field [...] » ; « *Laudatus abunde, Non fastiditus si tibi, lector, ero* [Sufficient praise for me if thou disdainest me not, O worthy reader.] » ; etc.), de même que dans les nombreux « jeux de regard » complices, attaques satiriques ou boutades humoristiques initiés par Burton. Mais le lecteur se personnifie, de surcroît, dans l'ambivalente figure de l'auteur qui se confond, encore au siècle de Burton, avec celle de l'exégète, de l'interprète, du lecteur idéal. *L'Anatomie* est une œuvre qui se situe à la fois au paroxysme et à la charnière d'une longue tradition mimétique reposant sur le prestige des *auctoritates*. Lecteur(s) et auteur(s) en viennent, chez Burton tout comme chez Montaigne, Rabelais ou encore Érasme avant lui, à se refléter dans un incessant jeu de miroir.

L'entreprise de Burton est motivée par le dessein premier de contribuer à délivrer le monde ses innombrables maux, mais c'est un dessein qui en dissimule nécessairement un autre, plus ciblé : celui d'ériger son propre lecteur en anatomiste, d'en faire à son tour un acteur de l'économie du voir et du savoir. *L'Anatomie* est plus qu'un volumineux ouvrage de référence, c'est un modèle d'étude ou de travail à s'approprier, à imiter et à adapter. C'est d'abord cela que Burton offre à son lecteur. Les multiples et très éclectiques remèdes prescrits par l'auteur pour prévenir les causes du marasme ont assurément été recensés en vue d'un usage pratique – ou, de façon détournée, thérapeutique : en entretenant l'espoir du traitement curatif –, mais ceux-ci demeurent des ressources très circonstancielles, limitées, incertaines. Le remède le plus efficace contre la mélancolie demeurant avant tout celui de la pathogénie même de la maladie, c'est-à-dire celui du fastidieux travail d'archivage, de comparaison, de classement, d'analyse des « données » sur la mélancolie. D'une part parce que Burton vit encore à une époque où le premier médecin ou hygiéniste de l'homme demeure

avant tout lui-même. Sans nécessairement se nourrir d'un optimisme socratique périmé (qui postule la seule connaissance de soi comme remède universel⁴³), l'espoir de la ressource curative qu'entretient jusqu'à la fin (« hope the best ») l'*Anatomie* reste, en son fondement, indissociable du principe de responsabilité curative.

To give some satisfaction to melancholy men that are troubled with these symptoms, a better means in my judgment cannot be taken, than to show them the causes whence they proceed; not from devils as they suppose, or that they are bewitched or forsaken of God, hear or see, &c. as many of them think, but from natural and inward causes, that so knowing them, they may better avoid the effects, or at least endure them with more patience.⁴⁴

La compréhension des lois et mécanismes généraux qui fondent l'étiologie de la mélancolie (« natural causes »), de même que l'identification de ses traits *sui generis*, proprement individuels (« inward causes ») sont pour Burton des prérequis indispensables pour guérir de la maladie ou, plus exactement, pour apprendre à se guérir soi-même.

D'autre part, puisque le paradigme mimétique en appelle, encore une fois, au jeu d'identification réciproque des sujets lisant/écrivain, il va sans dire que le lecteur de l'*Anatomie* se voit également incité à partager l'expérience de la propre thérapeutique de Burton qui est celle de l'auto-guérison ou l'auto-consolation par la médiation du texte : « I write of melancholy, by being busy to avoid melancholy »/« to ease my mind by writing »⁴⁵. Or ce sur quoi nous voulons attirer ici l'attention, est la double dimension de son approche « logothérapeutique » : « This which I aim at, is for such as are *fracti animis*, troubled in mind, to ease them : over-toiled on the one part, to refresh ; over idle on the other, to keep themselves busied. »⁴⁶ La première (« over-toiled on the one part, to refresh ») n'est autre que celle qui ressort ostensiblement de la dernière section du livre, « Cure of despair » et qui renoue avec une longue tradition rhétorique que l'on peut retracer au moins jusqu'aux traditions stoïciennes et épicuriennes, et qui s'est notoirement perpétuée à travers la tradition judéo-chrétienne : l'expérience du texte (ou du *lógos*) comme *consolatio*. En plus de prescrire les remèdes

⁴³ « Apprenez de ceux qui savent, tout ce que vous pourrez, disait Socrate. Que chacun s'observe lui-même et note quelle nourriture, quelle boisson, quel exercice lui conviennent et comment il faut en user pour conserver la santé la plus parfaite. Si vous vous observez, ainsi, vous trouverez difficilement un médecin qui discerne mieux que vous ce qui est favorable à votre santé. », Xénophon, *Les mémorables* (IV, 7,9), cité dans Evelyne Aziza-Shuster, *Le Médecin de Soi-Même*, Presses Universitaires de Paris, 1972.

⁴⁴ Burton (1.3.3.), *op. cit.*, p. 419.

⁴⁵ Burton, « Democritus To the Reader », *op. cit.*, p. 20-21.

⁴⁶ Burton (2.2.4.), *op. cit.*, p. 85.

médicaux les plus divers pour tenter de soigner la mélancolie par la voie du corps (« animam per corpus »), l'auteur espère que son livre offrira aussi au lecteur une consolation morale et spirituelle qui lui permette d'échapper à la « prison »⁴⁷ où l'enferme sa mélancolie. À travers les multiples et précieux conseils prodigués par Burton, mais aussi, et de façon non négligeable, par l'entremise d'une poésie qui est elle-même au service d'une efficacité thérapeutique.

L'*Anatomie* est certainement l'un des traités de médecine les plus spectaculaires et les plus divertissants qu'il soit donné au lecteur, novice ou expert, de découvrir. Abstraction faite de quelques passages un peu plus lourds (pour la plupart de longs dénombrements de citations encombrés de trop de noms d'auteurs et de trop de vers latins superflus), le livre de Burton demeure un objet particulièrement agréable à parcourir et somme toute facile à « digérer », même à ce jour. Ce qui aurait pu être voué à rester un curieux *compendium* d'histoire médicale, présente, en réalité, tous les traits d'une grande œuvre littéraire. Voici en outre l'élogieuse critique que lui adresse le *graveyard poet* Thomas Warton, en 1785, dans son édition annotée des poèmes de Milton :

[...] the writer's variety of learning, his quotations from scarce and curious books, his pedantry sparkling with rude wit and shapeless elegance, miscellaneous matter, intermixture of agreeable tales and illustrations, and perhaps above all, the singularities of his feelings cloathed in an uncommon quaintness of style, have contributed to render it, even to modern readers, a valuable repository of amusement and information.⁴⁸

C'est cette dimension également ludique, divertissante, qui se dégage de l'expérience de lecture de l'*Anatomie* qui sera notamment convoquée par Mary Ann Lund et Stephanie Shirilan pour avancer la thèse d'un emploi directement thérapeutique, consolatoire, du livre de Burton. Lund reprend donc l'image célèbre de la pilule dorée⁴⁹ (« gilded pill »), rapportée par Burton dans la troisième partition de l'ouvrage, pour illustrer l'intention sous-jacente, plus totale, à l'ouvrage d'arriver à soigner l'esprit du lecteur (« rectifie the mind ») par l'entremise du texte lui-même en procurant au lecteur une expérience de lecture plaisante, amusante (« recreate the mind ») et, par conséquent, apaisante d'un point de vue physique et moral. C'est une thèse qui a en outre pour

⁴⁷ « [...] we are all prisoners. What is our life but a prison? We are all imprisoned in an island. The world itself to some men is a prison, our narrow seas as so many ditches [...] », Burton (2.3.4.), *op. cit.*, p. 173.

⁴⁸ Thomas Warton, *Poems Upon Several Occasions : English, Italian, Latin, with translations, by John Milton*, édité par Tomas Warton, Londres, 1785, p. 93.

⁴⁹ « [...] and these my writings, I hope, shall take like gilded pills, which are so composed as well to tempt the appetite, and deceive the palate, as to help and medicinally work upon the whole body; my lines shall not only recreate, but rectify the mind. », dans Burton (3.1.1.1.), *op. cit.* p. 7.

objectif de dégager une dimension historique plus plausible du rapport au texte pré-moderne que celles qui ont généralement été retenues dans les études critiques de l'*Anatomie*. Lund souhaite en effet restaurer les qualités perdues ou négligées du texte burtonien qui lui appartiennent spécifiquement en tant qu'objet-livre de l'époque jacobéenne, c'est-à-dire non pas seulement en tant que support didactique, mais aussi en tant que médium hautement vivifiant, agissant physiquement et moralement. La lecture de l'*Anatomie*, comme celle de tout autre livre, en est une subordonnée à des impératifs pratiques et éthiques. Et Lund insiste, avec pertinence, sur le fait que ceux-ci commandent très expressément, chez Burton, une expérience à dominante corporelle, sensorielle et affective.

Ce sont là des vertus curatives dont Burton a aussi explicitement fait l'éloge, et qui laissent présager une intention délibérée de la part de l'auteur de construire son *Anatomie* de manière à ce que sa lecture agisse de façon directe sur le lecteur accablé et contribue elle aussi à chasser sa mélancolie. Tel le grand capitaine Zisca qui voulut qu'à sa mort on fit un tambour de sa peau en pensant qu'au seul son de celui-ci ses ennemis s'enfuiraient, Burton, nous dit Lund, « suggests that the recital or reading of his "lines" will have incantory effects against melancholy, as if they were a spell, an idea which goes beyond the normal functions of rhetoric as persuasive utterance. »⁵⁰

Les travaux de Lund offrent plusieurs clés de lecture pertinentes pour comprendre les dynamiques qui sont à l'œuvre dans la rencontre entre médecine, religion et rhétorique au tournant du XVII^e siècle. Ils rejoignent en cela ceux de Stephen Pender, qui soulignent eux aussi avec emphase l'intime rapport qui existe, encore à l'époque de Burton, entre la médecine et la rhétorique. Rapport à la fois réflexif et interactif qui se fonde en premier lieu sur une grande flexibilité méthodologique : comme nous l'enseigne Socrate dans le *Gorgias*, les deux approches se croisent en ce qu'elles sont constitutives d'un « art » et non d'une « routine », et ont en cela pour fonction de s'adapter aux besoins et aux exigences de leur destinataire :

Je leur disais à peu près ceci, que la cuisine ne me paraissait pas être un art, mais une routine, que la médecine, au contraire, est un art. Je me fondais sur ce que la médecine, quand elle soigne un malade, ne le fait que lorsqu'elle a étudié sa nature, qu'elle connaît les causes de ce qu'elle fait et peut rendre raison de chacune de ces deux choses [...]⁵¹

⁵⁰ Mary Ann Lund, *Melancholy, Medicine and Religion in Early Modern England*, Cambridge University Press, 2010, p. 2.

⁵¹ Platon, *Gorgias ou sur la rhétorique*, trad. Émile Chambry, Editions Garnier-Flammarion, Paris, 1967, LVI.

La rhétorique et la médecine sont, chez Platon (*Phèdre* et *Gorgias*) et encore plus clairement chez Aristote (*Art rhétorique*), abordées comme des sciences analogues dans la mesure où leurs lois sont, de façon similaire, soumises aux contingences du moment, du *kairos*. Comme la mélancolie elle-même – telle qu'elle est notamment définie dans le problème XXX du Pseudo-Aristote⁵² –, leurs expressions logiques et formelles tiennent de la coïncidence, du jeu des circonstances. Il est donc tout naturel, dira Lund, que les deux méthodes aient conjointement été convoquées pour « agir », comme à contre-courant, sur la mélancolie du lecteur. Car bien que ce théâtre de la mélancolie soit l'œuvre de tous, c'est avant tout sur la scène particulière du malaise individuel qu'il se joue : la mélancolie est peut-être universalisable et extensible à tout homme, elle ne se révèle que sous une infinité de formes différentes, à travers les aspects les plus divers de l'espèce humaine. Son remède est donc certainement à trouver quelque part dans l'arbre touffu des alternatives proposées, mais ne peut être efficace que s'il est appliqué de façon empirique, c'est-à-dire en fonction des exigences de la situation, des circonstances particulières, comme le prescrit expressément l'enseignement rhétorique. C'est la responsabilité du médecin/rhétoricien de pourvoir son ouvrage d'outils thérapeutiques suffisamment variés et c'est celle du lecteur de chercher à s'approprier celui qui lui convient, en se livrant obligatoirement à un exigeant travail d'introspection et, inévitablement, de tâtonnement et d'ajustement.

Stephanie Shirilan, de façon semblable, plaide en faveur de la reconnaissance des vertus proprement thérapeutiques de l'expérience de lecture de l'*Anatomie* en abordant celle-ci en termes d'abandon, de détente, de ventilation. En plus d'être un vecteur de la connaissance, le livre – et, avec lui, tout le dispositif rhétorique et typographique – a aussi comme fonction directe d'assouvir les appétits sensibles. Il détient donc, en ce sens, le pouvoir d'agir comme purgatif cathartique ou comme catalyseur de « l'irrigation » et de « l'oxygénation » de l'excès de bile noire. La lecture de l'*Anatomie* contribuerait dès lors à libérer (au sens de « airing out », dit-elle) le lecteur du poids de ses « esprits mélancoliques » parce que c'en est une dictée par l'impératif du *placere*, voire du *delectare*, c'est-à-dire fondamentalement orientée vers le *movere affectus*. Ce serait le caractère profondément

⁵² « Pour nous résumer en quelques mots, nous dirons que les effets de la bile noire étant irréguliers, les mélancoliques le sont autant qu'elle ; car la bile peut être ou très froide, ou très chaude. », extrait du Problème XXX du Pseudo-Aristote, traduit et retranscrit par Yves Hersant dans *Mélancolies*, Éditions Robert Laffont, Paris, 2005, p. 522.

« irrationnel » de la technique discursive burtonienne qui serait à l'origine de cette dimension profondément « récréative » et « euphorisante » de l'expérience de lecture de l'*Anatomie*, nécessaire pour la bonne circulation du pneuma.

Si Shirilan exagère par moments la désinvolture logique avec laquelle Burton traite son sujet, il faut tout de même souligner ici la grande force de sa thèse, qui est non seulement la reconnaissance d'un emploi proprement thérapeutique du livre, mais également celle d'un emploi du livre rattaché à une certaine valence positive de la mélancolie. Contrairement à Lund, qui propose d'étudier la valeur thérapeutique de l'*Anatomie* dans une perspective néo-stoïcienne, attachée à l'idéal de la *tranquillitas*, Shirilan est pour sa part d'avis que Burton puise ses motifs dans des considérations déjà plus modernes, qui sortent des bornes prescrites par l'acception stoïcienne du mot « passion », c'est-à-dire par son acception purement péjorative.

The central claim of this book is that Burton's cento transforms melancholy from disease, as it is represented in classical and neoteric sources, into a kind of spiritual privilege that draws on the impressionability of the melancholic imagination. The traditional hallmarks of the melancholic personality – suggestibility, vulnerability, and irrationality – become spiritual resources insofar as they may be cultivated to allow for greater compassion and awareness of divine presence. Burton's prolix and seemingly erratic and irrational style imitates and exaggerates the associative or sympathetic reasoning characteristic of the melancholic personality.⁵³

La question du « travail » de la mélancolie est un point sur lequel nous reviendrons plus amplement dans la seconde partie de ce travail, mais nous aimerions simplement pointer ici ce qui nous paraît constituer une limite de son analyse : Shirilan reconnaît la valence positive de la mélancolie, mais demeure mystérieuse quant au problème de la valence négative de son remède. Comme Lund, qui se borne à soutenir l'idée selon laquelle : « Reading with pleasure may play a role in the prevention and cure of melancholy by cheering the mind »⁵⁴, Shirilan associe essentiellement l'acte de lecture à un euphorique exercice d'abandon de soi, où sont convoqués les « pouvoirs salutaires de l'imagination » qui ont pour effet d'exorciser la mélancolie du lecteur.

Pour sûr, Burton réitère à de nombreuses reprises au cours de l'ouvrage sa foi dans les activités à caractère proprement récréatif pour contrer le poison saturnien⁵⁵, en érigeant notamment

⁵³ Stephanie Shirilan, *Robert Burton and the Transformative Powers of Melancholy*, Ashgate, Farnham, 2015, p. 11.

⁵⁴ Lund, *op. cit.* p. 8.

⁵⁵ Voir par exemple « Mind Rectified by Mirth ».

les études comme bastion où se cultive ce délicieux plaisir de l'évasion ; où s'accomplit, dans une sorte d'abandon jouissif, cette heureuse régénération de l'esprit. D'où l'idée de Shirilan

to consider the therapeutic value that Burton accords to studies weighed not in terms of depth or gravity but rather for their capacity to elevate and recreate the spirits, I argue that Burton's ecstatic study aims to induce wonder as a salubrious alternative to spiritual rumination and that it does so by appealing directly to the transformative powers of the imagination as accessed primarily through rhetorical evocation.⁵⁶

Mais cette célébration de l'usage proprement sanitaire du livre de Burton, qui en appelle essentiellement aux vertus thérapeutiques du « studious delight », est pourtant lacunaire, en ce qu'elle fait abstraction de l'incidence proprement néfaste de l'expérience de lecture de façon générale et, plus spécifiquement, de l'incidence néfaste de l'expérience de lecture de l'*Anatomie*. Il importe en effet de mettre en évidence l'impératif de réversibilité du *pharmakon* qui est consubstantiel à l'usage du livre encore au XVII^e siècle, surtout à un livre qui parle de mélancolie.

Comme ne manque pas de le souligner Michael Schoenfeldt, la lecture est, au siècle de Burton, considérée comme une activité aussi bénéfique que pernicieuse en ce qu'elle implique et engage le corps dans un important travail physique, mais aussi dans une inquiétante indétermination :

Reading initially seems like the most disembodied of processes. It requires a minimum of physical activity. The eyes move imperceptibly over the page, the hands turn pages; the body occasionally stretches and fidgets, but only to avoid the aches of inactivity. In the framework of early modern ethical physiology, however, reading entailed a profound intensification of the perpetual agon between disease and health, between passion and reason. A highly risky activity, reading imports into the self forces that may either improve or contaminate it. It can stir the emotions to virtue or to vice, but even the excitation to virtue is hazardous, since the emotional medium of such excitation is an inherently unruly and unhealthy arena, preternaturally subverting the precarious rule of reason.⁵⁷

Il y a certainement une plurivalence qui se dégage de l'expérience de l'*Anatomie* (autant celle de sa composition que de sa lecture ou de son « assimilation ») et qui se doit d'être pris en compte dans l'analyse des procédés discursifs, rhétoriques et graphiques qui confèrent au livre une certaine efficacité thérapeutique. D'autant plus que c'est un problème qui est clairement posé par Burton lui-même. Bien qu'on la retrouve au sein d'une préface à vocation satirique, sa première mise en garde contre les influences pernicieuses de son livre, plus spécifiquement celles qui émanent de la section

⁵⁶ Shirilan, *op. cit.* p. 102.

⁵⁷ Michael C. Schoenfeldt, *Bodies and Selves in Early Modern England: Physiology and Inwardness in Spenser, Shakespeare, Herbert and Milton*, Cambridge UP, Cambridge, 1999, p. 245.

sur les symptômes et pronostiques de la mélancolie, ne peut être totalement rejetée dans l'ombre de la fourberie.

Yet one caution let me give by the way to my present or future reader, who is actually melancholy, that he read not the symptoms or prognostics in this following tract, lest by applying that which he reads to himself, aggravating, appropriating things generally spoken to his own person (as melancholy men for the most part do), he trouble or hurt himself, and get in conclusion more harm than good. I advise them therefore warily to peruse that tract [...] The rest I doubt not they may securely read, and to their benefit.⁵⁸

Qu'un tel aveu de réticence face à l'usage de son propre livre puisse témoigner d'un scrupule exagéré, forcé, cela ne peut guère nous étonner. Après tout, comment peut-on prendre au sérieux un conseil qui n'a même jamais été suivi par son dispensateur ? Il n'en faudra pas moins convenir du bien-fondé plus général de sa mise en garde qui sera par ailleurs réitérée dans les dernières pages qui précèdent la redoutable section en question :

Some are afraid that they shall have every fearful disease they see others have, hear of, or read, and dare not therefore hear or read of any such subject, no not of melancholy itself, lest by applying to themselves that which they hear or read, they should aggravate and increase it. If they see one possessed, bewitched, an epileptic paroxysm, a man shaking with the palsy, or giddy-headed, reeling or standing in a dangerous place, &c., for many days after it runs in their minds, they are afraid they shall be so too, they are in like danger, as Perkins well observes in his Cases of Conscience and many times by violence of imagination they produce it. They cannot endure to see any terrible object, as a monster, a man executed, a carcase, hear the devil named, or any tragical relation seen, but they quake for fear, *Hecatas somniare sibi videntur* (Lucian) they dream of hobgoblins, and may not get it out of their minds a long time after: they apply (as I have said) all they hear, see, read, to themselves; as Felix Plater notes of some young physicians, that study to cure diseases, catch them themselves, will be sick, and appropriate all symptoms they find related of others, to their own persons. And therefore (*quod iterum moneo, licet nauseam paret lectori, malo decem potius verba, decies repetita licet abundare, quam unum desiderari*) I would advise him that is actually melancholy not to read this tract of Symptoms, lest he disquiet or make himself for a time worse, and more melancholy than he was before.⁵⁹

S'il existe une constante qui relie la variabilité des symptômes de la mélancolie, c'est bien l'inéluctable tendance de ceux-ci à se produire et à se développer par assimilation mimétique. Le sujet mélancolique est en effet toujours plus enclin à se laisser absorber par les objets qu'ils perçoit. C'est là une expression possible et directe de la force créatrice à la fois « formidable » et potentiellement destructrice de l'imagination, ce puissant *medium deferens* (instrument) des passions.

⁵⁸ Burton, « Democritus To the Reader », *op. cit.* p. 38.

⁵⁹ Burton (1.3.1.2.), *op. cit.* pp. 387-388.

I will now point at the wonderful effects and power of it; which, as it is eminent in all, so most especially it rageth in melancholy persons, in keeping the species of objects so long, mistaking, amplifying them by continual and strong meditation, until at length it produceth in some parties real effects, causeth this and many other maladies.⁶⁰

Burton n'est certainement pas le seul à porter attention à cette dimension problématique du rapport au médium écrit. On constate la même réticence à l'égard du livre chez Timothy Bright, autre pionnier anglais de la pathogénie de la mélancolie auquel Burton emprunte maints traits et exemples.

Parmi les travaux de l'esprit, les études sont déterminantes pour provoquer la mélancolie si elles sont passionnées et portent sur des matières difficiles ou hautement mystérieuses. Par conséquent, il faut avant tout s'en abstenir. Il faut libérer l'entendement de tout labeur de cette sorte, afin que ceux des esprits qui se trouvent consumés se régénèrent, et que l'autre partie, occupée à des raisonnements ardu, soit libérée, pour le plus grand bien-être du cœur et la clarification du sang.⁶¹

Le contraste, ceci dit, est notable entre les vues exposées ci-dessus et celles, beaucoup plus nuancées, adoptées par Burton qui, rappelons-le, publie la première édition de l'*Anatomie* plus de trente ans après la parution du traité de Bright. Comme l'a justement fait remarquer Stephanie Shirilan, la principale diatribe de Burton contre la *vita contemplativa*, la longue parenthèse intitulée « Miseries of Scholars », invoque davantage les conditions déplorables qui rendent malheureux le sort des acteurs du monde académique que la propension mélancolique des études en elles-mêmes. Ce qui, en définitive, demeure une posture assez récurrente tout au long de l'ouvrage : les études, de façon générale, tarissent les larmes et raniment les cœurs abattus plus qu'elles ne rendent mélancolique. À condition, bien sûr, que leur exercice soit conjugué avec celui d'une activité physique soutenue ainsi qu'avec le maintien d'une bonne hygiène de vie. Autrement, celles-ci sont effectivement amenées à servir de source inépuisable à la mélancolie de ceux qui s'y engagent et s'y submergent. Ce sera notamment là le propos essentiel des quelques pages (« Overmuch Study ») qui précèdent le véritable cri d'indignation contre l'ingratitude de la nation et les insuffisances du mécénat en ce qui concerne le travail des intellectuels. Burton y met en garde son lecteur contre un scrupule excessif d'études, dommageable pour la santé de l'esprit qui en vient à se consumer dans une absorption méditative

⁶⁰ Burton (1.2.3.2.), *op. cit.* p. 253.

⁶¹ Timothy Bright, *Traité de la mélancolie*, traduit par Éliane Cuvelier, Éditions Jérôme Millon, Grenoble, 1996, pp. 239-240.

suffocante et contre les effets pervers du mode de vie solitaire et dangereusement sédentaire qui prévaut chez les universitaires.

Two main reasons may be given of it, why students should be more subject to this malady than others. The one is they live a sedentary, solitary life, *sibi et musis* [for themselves and their studies], free from bodily exercise and those ordinary disports which other men use; and many times if discontent and idleness concur with it, which is too frequent, they are precipitated into this gulf on a sudden ; but the common cause is overmuch study: "Too much learning" (as Festus told Paul) "hath made thee mad"; 'tis that other extreme which effects it.[...] only scholars neglect that instrument (their brain and spirits I mean) which they daily use, and by which they range over all the world, which by much study is consumed."⁶²

On retrouve là bien sûr des préoccupations semblables à celles rendues célèbres par Marsile Ficin et ses *Triplici vita*, qui sont celles d'un nécessaire équilibre entre l'exercice du corps et celui de l'esprit pour atteindre l'élévation spirituelle à laquelle la contemplation doit conduire. Il est cependant important de noter que les visées profondes de Burton, celles qui sous-tendent le projet d'un livre-*pharmakon*, convoquent bel et bien une inversion du postulat ficinien de la mélancolie comme *conséquence* de la retraite contemplative. La mélancolie, chez Burton, n'est pas, de prime abord, un corollaire des études, mais bien plutôt un moteur de celles-ci. À moins, bien sûr, qu'elles soient mal conduites ou portées sur des objets inappropriés, compromettants. D'où les incitations répétées à la modération et à la prudence, qui font directement écho au constat d'Aristote à l'endroit de l'art rhétorique : « un juste emploi permet d'en tirer un grand profit ; un emploi injuste peut être la source de grands dommages. »⁶³

On est toutefois loin, il est vrai, de la condamnation abrupte de Bright :

[...] épargnez à votre cerveau toute étude ou réflexion. Abandonnez votre esprit à une libre distraction, loin de ces occupations qui attirent une trop grande quantité d'esprit viral, et par là font tort aux parties physiques du corps.⁶⁴

S'il engage aussi son lecteur de façon individualisée en adressant son traité à un fictif « ami mélancolique, M. », dont il cherche à faire « gagner plus grand espoir de guérison et plus grand réconfort dans la tristesse, qu'en subissant la terreur de l'étrange affliction dont [il] souffre présentement. »⁶⁵, Bright n'envisage pourtant pas, à la manière de Burton, son livre comme un

⁶² Burton (1.2.3.15.), *op. cit.* p. 301.

⁶³ Aristote, *Art rhétorique*, traduit par J. Voilquin et J. Capelle, Garnier, Paris, 1944, p. 11.

⁶⁴ Timothy Bright, *op. cit.* p. 240.

⁶⁵ *Ibid.*

véritable *pharmakon*. Car les livres qui ont le pouvoir d’agir de manière significative sur le corps et l’esprit sont aussi ceux qui engagent et absorbent surabondamment « l’esprit vital », et qui sont au demeurant plus dangereux qu’efficaces. Les seuls « travaux de l’esprit » qui aient pour vertu de dissiper les peurs et préoccupations irrationnelles du mélancolique étant ceux qui relèvent des « libres distractions » :

Si on ne peut modérer réellement l’affection par ce moyen, il faut choisir un sujet d’étude ne demandant pas grand effort, mais capable, grâce à une certaine modération, de relâcher la tension de l’esprit soumis à cette action violente, et de lui apporter ainsi le contentement et un sentiment de joie.

C’est donc bien là où les approches respectives de Bright et de Burton divergent, et c’est également là où notre étude nous conduit à une lecture qui nuance quelque peu les interprétations de Lund et Shirilan. Nous souhaitons avancer ici l’idée d’un glissement, d’une évolution d’une interprétation de l’expérience de lecture et d’écriture comme dépense et comme perte (Bright) à une valorisation de celle-ci comme investissement ou mise à profit (Burton). Conjecture qui relève aussi du constat – qui est sensiblement le même qui se dégage de l’argument posé en début de chapitre – d’un détachement du rapport plus stoïque au médium écrit. Contrairement à Bright (ou à Montaigne), Burton ne plaide pas en faveur d’une thérapeutique de la diversion. Si son *Anatomie* fait foi de la dimension proprement « récréative » et « consolatoire » du médium écrit, ce n’est pourtant là qu’un côté du tableau : l’action thérapeutique du livre sur le mélancolique ne peut être espérée que si elle est aussi conduite sur les chemins d’une féconde industrie. Extension audacieuse, mais qui n’en constitue pas moins, et ce de façon non négligeable, la deuxième dimension de son approche logothérapeutique : « over idle on the other, to keep themselves busied », soit celle qui correspond à une valorisation de l’exercice littéraire comme travail productif. Et c’est sur cet aspect nouveau de valorisation de la tâche, du geste laborieux de l’interprète (et, implicitement, de l’exégète), que nous souhaitons insister ici.

Non seulement Burton fait-il très peu allusion, au cours d’un traité qui est pourtant au service d’un éclectisme sans rivages, à tout un corpus de productions littéraires qui s’ancre précisément dans une efficacité matérielle ou esthétique à vocation plus hédoniste, à savoir notamment la plupart des œuvres dramatiques, poétiques ou théâtrales que reconnaît le canon national britannique, mais même lorsqu’il le fait, ce n’est la plupart du temps que pour les discréditer. Ainsi condamne-t-il l’ineptie des

inamoratos qui ne s'autorisent qu'à lire de grotesques « Play-books, idle Poems, Jests, [or romances] such as Amatis de Gaul, the Knight of the Sun, the Seven Champions, Palmerin de Olivia, Huon of Bordeaux, &c. ». De bien mauvaises lectures qui, nous dit encore Burton, amènent celui qui s'en nourrit à se révéler, un jour ou l'autre, « as mad as Don Quixote ». ⁶⁶

C'est en réalité plutôt là que s'enracine, chez Burton, cette autre face, cet effet « poison » du *pharmakon* : dans sa forme dépravée, dérégulée, insubordonnée aux exigences conjuguées de la raison et de la tradition. Ce sont les lectures à vocation purement récréatives, celles qui séduisent et enfièvrent l'imagination sans armature rationnelle et morale solide, qui ont davantage de chances d'entraîner les hommes sur un navire en perdition. Une menace qui en contient en vérité une autre, plus vaste, qui s'étend à tous les objets qui nous causent un vif plaisir sensible :

[...] we are carried away headlong with the torrent of our affections: the world, and that infinite variety of pleasing objects in it, do so allure and enamour us, that we cannot so much as look towards God, seek him, or think on him as we should: we cannot, saith Austin, *Rempub. coelestem cogitare*, we cannot contain ourselves from them, their sweetness is so pleasing to us. ⁶⁷

Ce sont là des considérations qui ne paraissent guère, au premier abord, ressortir d'une inspiration inattendue ou neuve : il n'est pas coutume, chez les dévots ayant reçu une consécration ecclésiastique (et académique), de se faire le chantre d'une littérature profane de divertissement écrite en langue vulgaire. Même si Burton participe très ostensiblement d'un affranchissement des horizons éthiques et moraux néo-stoïques sevrés de tout libre plaisir, ses positions idéologiques n'en demeurent pas moins dictées par une vision du monde très conservatrice et peu encline à une basse vulgarisation du prestigieux savoir livresque.

Là où notre éminent érudit fait preuve d'un esprit remarquablement « moderne », c'est donc bien plutôt dans sa façon de relier la dépravation intellectuelle et morale qui emportent les lecteurs et, de façon plus générale, les hommes indisciplinés, *passionnés* ⁶⁸, au vice rédhibitoire de la piété réformée : le retrait du monde, la passivité sociale, l'adoption d'une conduite de vie exempte de détermination vocationnelle. Ce ne sont pas les activités plus récréatives et légères – auxquelles

⁶⁶ Burton (2.2.4.), *op. cit.* p. 93.

⁶⁷ Burton (3.4.1.1.), *op. cit.*, p. 316.

⁶⁸ Non pas au sens de la *passio* inspirée par l'amour fervent de Dieu — l'*ἀγάπη* (*agapè*) paulinienne ou la *caritas* augustinienne —, mais bien au sens du désir proprement humain, de l'*amor concupiscentiae*.

peuvent se greffer certaines pratiques de lecture et d'écriture – *en soi* qui égarent les esprits et sont susceptibles de corrompre les bonnes mœurs, mais bien plutôt le mode de vie et d'engagement dans le monde improductif, non étayé d'une *fides efficax* ou d'un *effectual calling*, qui les porte :

Thus much I dare boldly say; he or she that is idle, be they of what condition they will, never so rich, so well allied, fortunate, happy, let them have all things in abundance and felicity that heart can wish and desire, all contentment, so long as he or she or they are idle, they shall never be pleased, never well in body and mind, but weary still, sickly still, vexed still, loathing still, weeping, sighing, grieving, suspecting, offended with the world, with every object, wishing themselves gone or dead, or else earned away with some foolish phantasy or other. And this is the true cause that so many great men, ladies, and gentlewomen, labour of this disease in country and city; for idleness is an appendix to nobility; they count it a disgrace to work, and spend all their days in sports, recreations, and pastimes, *and will therefore take no pains; be of no vocation*: they feed liberally, fare well, want exercise, action, employment, (for to work, I say, they may not abide,) and Company to their desires, and thence their bodies become full of gross humours, wind, crudities; their minds disquieted, dull, heavy, &c. care, jealousy, fear of some diseases, sullen fits, weeping fits seize too familiarly on them.⁶⁹

Que l'on ne se méprenne pas : Burton est loin de conférer aux plaisirs sensibles – et éminemment mondains – un sens proprement péjoratif. Ces derniers relèvent aussi des besoins légitimes du corps et agissent de ce point de vue comme un baume adoucissant sur le mal-être des hommes. Cependant, il est bien important de préciser que c'est là une considération qui participe aussi de cet autre précepte qui résonne, avec insistance, tout au long de l'*Anatomie* : la nécessité corollaire d'allouer son temps et son énergie à des occupations sérieuses, à un travail assidu : « No better physic than to be always occupied, seriously intent. »⁷⁰. Voilà qui nous conduit à l'ultime conclusion de notre argument : l'*Anatomie* tire *aussi* sa qualité de livre-*pharmakon* de son affirmation comme médium de l'action corporelle et intellectuelle entendue comme « travail » et comme engagement dans le monde.

Nous reviendrons, dans la seconde partie de cette étude, sur les exigences d'ordres historique et théologique qui sous-tendent cette affirmation. À ce moment-ci et pour finir, nous aimerions simplement évoquer les indices proprement matériels qui posent de façon patente l'expérience de lecture de l'*Anatomie* comme moment *aussi* laborieux, comme exercice qui exige non seulement un réel effort physique de la part du lecteur, mais qui fait aussi appel à tout un arsenal d'habiletés, de

⁶⁹ Burton (1.2.2.6.), *op. cit.*, p. 244.

⁷⁰ Burton (3.2.5.1.), *op. cit.*, p. 190.

compétences, bien loin de celles, moins étendues et beaucoup plus abstraites, qui sont mobilisées aujourd'hui au cours de la même activité.

Rappelons, déjà, que les pratiques de lecture qui furent celles des contemporains de Burton étaient en outre très proches de celles qui régissent l'écriture, assistées et orchestrées par une panoplie d'instruments de travail qui leur confèrent une légitimité et un caractère méthodique : plume, encrier, couteau, feuilles de papier, carnets, livres imprimés et manuscrits, *commonplace books*, support à livre, lampe à huile, etc. Loin d'être un acte à valeur passive, un simple luxe d'érudit, l'exercice de lecture ne peut être dissocié, à l'époque de Burton, d'un difficile travail du corps. Une dimension qui n'est certes pas nouvelle, mais qui sera évidemment accentuée et instrumentalisée, dira encore Schoenfeldt, dans les pays et les communautés de confession protestante :

In Protestantism, too, Scripture was the spiritual food of the godly, the heart the tablet inscribed by God, the conscience a text to be examined, the last judgement a reading of the book of life. Such a language is too often treated as a mere metaphor. In early modern England the book was implicated in and with the body in every way. Reading, after all, was often literally physical labour: books were difficult of access, often read standing in the college library, heard in a chilly parish church, or strained over under flickering candles. From the very earliest stages reading was also associated with physical pain. Every memoir of school and college life recalls harsh beatings that marked the journey to literacy. Moreover, the active reading encouraged by spiritual and secular masters involved a veritable array of accoutrements – pen, knife, inkpot, sand, paper, candle – which involved the body laboriously and endlessly in the acts of reading and abstracting. Such equipment situated the body in the study, at the desk, in postures of intensity and labour. Or at least this was the case for men.⁷¹

Plus qu'un simple objet d'érudition, de dévotion ou de divertissement, le livre est avant tout un outil qui libère une force et dont le maniement ne s'improvise pas. Son « juste » usage est dicté par les exigences qui président à la définition d'une éducation humaniste complète. L'apprentissage des arts libéraux passant aussi, par exemple, par celui, plus technique, de la calligraphie.

Learning is not so quickly got, though they may be willing to take pains, to that end sufficiently informed, and liberally maintained by their patrons and parents, yet few can compass it. Or if they be docile, yet all men's wills are not answerable to their wits, they can apprehend, but will not take pains [...] No labour in the world like to study.⁷²

Un autre aspect non négligeable qui ressort de l'examen des pratiques de lecture qui furent celles de l'élite lettrée de l'époque élizabéthaine et jacobéenne concerne le caractère véritablement

⁷¹ Michael C. Schoenfeldt, *op. cit.* p. 15.

⁷² Burton (1.2.3.15.), *op. cit.* p. 306.

suspicieux de l'exercice. Comme l'a brillamment démontré Adrian Johns dans son volumineux *Nature of the Book*, le livre imprimé de la Renaissance et du début de l'époque moderne connaissait aussi une importante instabilité matérielle, étant en permanence la cible de multiples erreurs d'impression, falsifications ou autres manipulations non autorisées par son auteur. Instabilité qui témoigne en outre de la très grande liberté qui chapeautait alors l'éclectique profession de *Stationer* (à la fois éditeurs, imprimeurs et libraires) et, implicitement, de l'inadéquation de la notion moderne de droit d'auteur à une telle économie. On estime ainsi qu'aucune copie imprimée réputée « parfaite » n'ait vu le jour avant 1760.⁷³ Constatation qui a entre autres comme effet de nuancer la célèbre thèse d'Élizabeth Eisenstein qui voit dans l'apparition du livre imprimé l'émergence d'un révolutionnaire et solide gage de fixité et de fiabilité. L'ouvrage de Johns vise plutôt à attirer l'attention sur le fait que ce fameux gage de confiance qui octroie, sans ambiguïté, ce que l'on appelle l'« authenticité » d'une œuvre en est un qui a dû être durement acquis au fil des siècles et qui n'était certainement pas encore gagné à l'époque de Burton.

Piracy and plagiarism occupied readers' minds just as prominently as fixity and enlightenment. Unauthorized translations, epitomes, imitations, and other varieties of "impropriety" were, they believed, routine hazards. Very few noteworthy publications seemed to escape altogether from such practices, and none at all could safely be regarded as immune a priori. It was regarded as extremely unusual for a book professing knowledge—from lowly almanacs to costly folios—to be published in the relatively unproblematic manner we now assume. Contemporaries had good reason to be wary. Their editions of Shakespeare, Donne, and Sir Thomas Browne were liable to be dubious. So were those of Robert Boyle, not to mention the first "scientific" journal, the *Philosophical Transactions*. Even Isaac Newton's *Principia* suffered from unauthorized reprinting.⁷⁴

Il n'est dès lors pas usurpé, soutiendra-t-il, de parler aussi, en ce sens, de lecture en terme de travail et en terme d'approche *expérimentale*, lorsqu'on se réfère aux différentes pratiques qui en relèvent tout au long des XVI^e et XVII^e siècles.

En sa qualité de livre-*pharmakon*, l'*Anatomie de la mélancolie* s'offre donc comme outil et remède pour calmer la mélancolie du lecteur, mais elle s'érige aussi, de manière concomitante, comme modèle, voire comme « laboratoire » de l'aménagement du livre imprimé. Dans la mesure où les

⁷³ Adrian Johns, *The Nature of the Book: Print and Knowledge in the Making*, University of Chicago Press, 1998, p. 31.

⁷⁴ Adrian Johns, *op. cit.*, p. 30.

indéterminations, nombreuses et redoutables, qui accompagnent la lecture sont un corollaire des propriétés matérielles et sensibles du livre – et, implicitement, de notre nature hautement impressible –, il devient dès lors nécessaire, au moment de sa mise en œuvre, d'en conduire efficacement le sens, d'y adjoindre un certain nombre d'éléments qui en sauvegarderont et en articuleront le mieux possible l'intelligibilité afin que son lecteur ne se laisse pas emporter dans un tourbillon passionnel qui le conduira à sa perte.

Bien sûr, Burton ne dégage pas son lecteur de toute responsabilité quant à l'emploi, bon ou mauvais, qu'il fait de son livre : « I would request every man to interpret to the best »⁷⁵. Même si c'est évidemment là une formule dont l'exigence cache mal le surcroît de prudence stratégique (à une époque où les écrivains sont en butte aux foudres de la censure, il s'agit bien, avec le *topos* d'humilité, d'un lieu fréquent de la rhétorique) on arrive tout de même à y déceler des motifs plus profonds. Un plaidoyer *pro domo*, mais inéluctablement aussi *pro patria*, qui fait entre autres notablement écho à celui livré par Ben Jonson dans ses *Discoveries* : « things, wrote with labour, deserve to be so read ».⁷⁶

Lorsque Burton déplore, dans les premières pages de sa préface, le nombre excessif de « torchons » et de « gribouillages » qui remplissent les bibliothèques et les librairies (« a vast chaos and confusion of books »), c'est, à l'évidence, autant pour s'insurger contre la prolifération de mauvais écrivains que pour décrier la masse plus importante encore de piètres lecteurs.

[...] in this precipitate, ambitious age [...] they that are scarce auditors, *vix auditores*, must be masters and teachers, before they be capable and fit hearers. They will rush into all learning [...] 'Amongst so many thousand authors you shall scarce find one, by reading of whom you shall be any whit better, but rather much worse', *quibus inficitur potius, quam perficitur*, by which he is rather infected than anyway perfected.⁷⁷

Mais il s'agit aussi, inéluctablement, d'une forme d'invitation à prendre le livre même que le lecteur tient entre les mains comme modèle et mode d'emploi, en ce qu'il donne autant à voir le travail du lecteur accompli qu'est Burton à l'œuvre que celui de l'écrivain. Si le lecteur de l'*Anatomie* doit constamment se laisser entraîner dans une sinueuse promenade à travers la très vaste bibliothèque du savoir occidentale, celui-ci n'en demeure pas moins accompagné par un très bon guide-interprète.

⁷⁵ Burton (3.1.1.1.), *op. cit.* pp. 9-10.

⁷⁶ Ben Jonson, *Discoveries Made Upon Men and Matter and Some Poems*, éditions Cassell & Company, Londres, 1641, p. 156.

⁷⁷ Burton, « Democritus To the Reader », *op. cit.* p. 23.

Ainsi Burton se fait-il, en bon anatomiste, mais aussi, et surtout, en bon serviteur de Dieu, un devoir d'accompagner (« I shall lead you ») son lecteur à travers son travail de lecture pour ne pas qu'il se perde dans les méandres obscurs de son imagination.

Le livre-*pharmakon*, tel que le conçoit Burton, est donc aussi promoteur et gardien d'un ordre de l'écriture et d'un ordre de la lecture. Un apanage qui sied inévitablement à tout livre et à toute écriture, mais qui est ici, et c'est là, à notre avis, que s'enracine la véritable stabilisation bénéfique du *pharmakon*, spécialement ostentatoire. Il y a en effet une lisibilité propre à l'*Anatomie* qui, plus qu'ailleurs, saute aux yeux, appelle sans relâche et distinctement à un *juste* emploi du livre. Une lisibilité qui s'impose par le biais d'un ingénieux dispositif typographique et qui, par là, s'impose comme gage d'efficacité thérapeutique.

En dépit de ses continuelles inconstances et de ses bizarreries syncrétiques, l'*Anatomie* demeure l'œuvre d'un travail mise en page et de mise en ordre d'exception, qui n'a sans doute d'égal que celui de la *King James Bible*, autre grand représentant de ce moment culminant du livre « naviguable ». Comme nous l'avons déjà évoqué plus haut, on assiste ici à une réelle exacerbation du dispositif anatomique qui, dans son expression livresque, se manifeste par un spectaculaire épaissement du paratexte. D'un bout (ou d'une couche) à l'autre, les marqueurs organisationnels du texte : en-têtes, titres, sous-titres, italiques, enluminures, annotations, frontispice, tableaux synoptiques, index, etc. se superposent pour préparer, guider, le lecteur à travers sa lecture (et sa relecture), baliser le terrain sur lequel il s'engage. Un impressionnant attirail d'outils graphiques qui ont tous pour visée d'organiser le sens, d'appuyer le caractère pragmatique, rationnel, du discours, mais qui sont aussi, nécessairement, autant d'outils de légitimation du livre imprimé : le paratexte a aussi comme effet de doter celui-ci d'un halo d'autorité, de prestige, de *gravitas*, un « lustre » médiatique qui s'avère très commode lorsque l'on désire consacrer un livre comme puissant dispositif thérapeutique.

Si Burton conçoit bel et bien son *Anatomie* comme une « pilule dorée » (qui ne doit pas moins être « avalée » et « digérée » avec soin), il est toutefois important de ne pas en inférer un acquiescement trop vaste, et encore moins un éclat de rire, au geste de lecture. L'attention toute particulière portée à la mise en forme ou « mise en scène » de l'*Anatomie* tend plutôt à suggérer que pour constituer un remède efficace, le livre doit être en mesure d'offrir plus qu'un vif plaisir poétique :

il doit pourvoir son lecteur d'outils susceptibles de guider, de façon efficace et rationnelle, son travail de lecture.

Comme tout dispositif, le livre – qu'il soit marqué, ou non, d'un profond souci d'ordre – constitue un espace de contraintes, de déterminismes, mais il ouvre aussi, inévitablement, un espace de libertés, et c'est dans cette irrésolution constitutive que se joue toute l'ambiguïté du *pharmakon*. Il incombe, dans un premier temps, à l'auteur de fournir un certain nombre de pistes de lecture en phase avec le bon *régime* de lecture : la pratique courante d'attacher au texte une préface au lecteur étant sans doute l'une des façons les plus efficaces de livrer son plaidoyer pour un juste usage du texte (en plus d'être un précieux outil de protection contre la censure et d'éventuelles représailles).

TO THE READER WHO EMPLOYS LEISURE ILL

WHOEVER you may be, I caution you against rashly defaming the author of this work, or cavilling in jest against him. Nay, do not silently reproach him in consequence of others' censure, nor employ your wit in foolish disapproval or false accusation. For, should Democritus Junior prove to be what he professes, even a kinsman of his elder namesake, or be ever so little of the same kidney, it is all up to you: he will become both accuser and judge of you in his petulant spleen, will dissipate you in jests, pulverize you with witticisms, and sacrifice you, I can promise you, to the God of Mirth.⁷⁸

En leur envers, cependant, les divers protocoles de lecture déposés dans le livre incarnent aussi un important geste de reconnaissance de la place centrale et active du lecteur dans l'existence de l'œuvre. La part de responsabilité la plus grande, dans le travail logothérapeutique, est bien portée par le lecteur, à qui seul il appartient de discipliner son corps, ses mœurs et sa pensée afin de conduire au mieux sa lecture et d'en obtenir, le cas échéant, un retour profitable. C'est le lecteur qui détermine, au demeurant, la direction et l'incidence de la force qu'il engage en « s'abuttant » au texte. À lui d'employer cet heureux « loisir » à bon escient en y investissant une force de travail disciplinée, active, qui pourra alors en devenir une combattive.

⁷⁸ Burton, « Democritus to the Reader », *op. cit.*, p. 124.

SECONDE PARTIE
Du travail intellectuel comme pharmakon

CHAPITRE II.1.

Corps au travail et travail du corps : à propos des valeurs sémantiques du labour et du work.

Avant de nous attacher plus loin à comprendre les dynamiques qui traversent le rapport entre le travail de lecture et d'écriture et celui de la mélancolie chez Burton, il nous incombe de poser les bases de la discussion et de convenir de ses termes. Il s'agit notamment de cerner ici le sens et, avec lui, toute l'ambiguïté du mot anglais « labour » – employé à la fois comme verbe transitif et intransitif et comme substantif – qui, défini historiquement, se charge de valeurs contradictoires.

Comme ses plus fidèles traductions française (« travailler »), allemande (« arbeiten »), latine (« laborare ») ou encore grecque (« ponein »), le verbe « labour » est étymologiquement porteur d'une forme de violence. Non seulement sa racine latine nous renvoie-t-elle directement au champ lexical des durs travaux agricoles, mais il faut aussi constater son inadéquation constitutive, longtemps préservée dans la langue, avec ce qui relève plus distinctement de la mise en œuvre, de l'édification, d'une transformation du monde plus ou moins durable, c'est-à-dire avec ce qui relève plutôt du domaine du *work*. Distinction sémantique qui s'est, aujourd'hui, à peu près perdue, mais qui ne repose pas moins sur la base de propriétés définitoires de l'action humaine fortement enracinées puisqu'on la retrouve dans toutes les langues européennes, anciennes et modernes : en français, le verbe « travailler », qui tire son origine du bas latin « trepalium », servant à désigner un instrument de contention formé de trois (« tri ») pieux (« palus ») originellement utilisé par les éleveurs et les maréchaux-ferrants à qui il revenait parfois de « faire souffrir » (« tripaliare »)⁷⁹ les animaux de la ferme, est étymologiquement assez loin des verbes ouvrir ou œuvrer (du latin « operare »), faire ou fabriquer (du latin « facere » ou « fabricari ») ; de même, les verbes « labour » en anglais, « arbeten » en allemand, « lavorare » en italien, ou encore « ponein » en grec, ont longtemps été chargés de représentations pénibles, asservissantes, étroitement liées à une souffrance du corps, alors que les verbes « work », « werken », « operare », ou « ergazesthai » ont pour leur part toujours oscillé d'une valeur neutre à positive.

⁷⁹ Le mot *trepalium* a également été utilisé (fin XI^e et XII^e siècle) pour désigner un instrument de torture à vocation proprement humaine, servant au supplice des condamnés.

C'est là un constat qui a peut-être aujourd'hui l'allure d'un truisme, mais qui ne doit pas moins nous éveiller à la conscience, parfois assoupie, que les différentes «visions du monde» (*Weltanschauungen*) qui ont jalonnées l'Histoire sont d'abord l'apanage d'une langue et d'un état linguistique. Le fait qu'il y ait, dans l'histoire des langues européennes, toujours eu deux mots pour désigner le travail et l'œuvre est en outre révélateur de la division bien enracinée du corps social en deux ordres distincts, correspondant chacun à un mode d'action exercée sur le monde, qui a existé au sein du monde pré-industrialisé : l'ordre de l'*animal laborans*, soumis aux nécessités biologiques de la survie, aux peines du travail physique, et celui de l'*homo faber*, générateur de permanence et essentiellement redevable de sa prospérité aux œuvres de son esprit.⁸⁰

Ces considérations linguistiques sont importantes et pourraient être plus longuement méditées, mais arrêtons-nous néanmoins ici en ce point afin de ne pas outrepasser l'objet de notre propos et par souci de pertinence : ces questions ayant déjà été notoirement développées par Hannah Arendt dans *The Human Condition*⁸¹, auquel nous devons déjà ces premières observations.

Constatons simplement que s'il est vrai que le travail au sens immédiat de «dépense» énergétique (physique et nerveuse), n'a pas été méprisé avec autant d'évidence chez les médiévaux chrétiens qu'il l'a été chez les grecs qui en faisaient le lot exclusif de leurs esclaves, il n'en a pas moins conservé, jusqu'à l'avènement du capitalisme moderne, son caractère imposant d'activité fondamentale à l'entretien de la vie et son lien avec la préservation intangible d'un ordre social inférieur, marqué d'une condition servile (ou, dans le cas particulier des ordres monastiques, avec la production intentionnelle d'un bien proprement communautaire (*gemeinshafilich*)⁸² ainsi qu'avec une valorisation de la tâche qui s'ordonne à la recherche d'un salut foncièrement *extramondain*⁸³).

Il va sans dire que la révolution dite «industrielle»⁸⁴ qui a précédé de façon beaucoup plus graduelle et moins systématique l'entrée subite dans la modernité, de même que l'élaboration

⁸⁰ Distinction conceptuelle notoirement formulée par Hannah Arendt dans *Condition de l'homme moderne*, trad. Georges Fradier, Éditions Quarto Gallimard, Paris, 2012.

⁸¹ Hannah Arendt, *op. cit.*

⁸² Suivant la terminologie de Ferdinand Tönnies.

⁸³ Pour une brève revue de la question voir par exemple Étienne Delaruelle, «Le travail dans les règles monastiques occidentales du quatrième au neuvième siècle», *Journal de psychologie normale et pathologique*, XLI, 1948, pp. 51-62.

⁸⁴ Concept emprunté à l'histoire économique japonaise (Akira Hayami), repris entre autres par Alain Peyrefitte (1974, 19761) et Jan de Vries (1994).

conjointe (ou subséquente) d'un programme de rationalisation éthique ou ascétique de la conduite de vie n'ont pas été le seul fait des réformateurs protestants et de leurs héritiers – c'est la critique qui est la plus généralement adressée à Max Weber, à tort puisqu'il n'a jamais été question pour le sociologue allemand de faire de l'éthique protestante et du capitalisme moderne les garants d'un lien de causalité direct, mais plutôt de porter à notre attention l'existence de correspondances fortes ou d'« affinités électives » entre elles. Le Moyen Âge, déjà, n'a certainement pas été un millénaire d'exaltation de l'oisiveté et de désintéressement à l'égard du gain : nombreuses sont les sources qui font apparaître, dès le IX^e siècle chez les animateurs de la renaissance carolingienne et, de façon plus marquée encore, à partir de la renaissance du XII^e siècle – comme l'ont notoirement montrés les travaux de Jacques Le Goff –, une certaine appréciation sociale positive du travail et des travailleurs – en milieu urbain comme rural – légitimée par un réel et nouveau souci de l'utilité commune (*utilitas communis*) auquel vient admirablement se greffer une réhabilitation chrétienne de la notion romaine de *res publica*⁸⁵. Mais force est de constater la valeur étroitement pénitentielle et la charge éminemment « communautaire » qui resteront attachées à cette conception pour ainsi dire *saluaire* du travail. Le travail n'apparaît en effet pas ici comme une attribution divine personnalisée (au sens donné par Calvin, Perkins ou encore Baxter et, à leur suite, Weber, de vocation ou *calling*), ni comme la voie obligée du salut individuel, mais bien comme *un* effort, parmi d'autres, vers la promesse d'un salut collectif (*communis salus*). Salut collectif qui procède, de surcroît, d'un intermédiaire ecclesio-sacramental : le « travailleur » ne pouvant y accéder en dehors de l'*Ecclesia* et sans l'intermédiaire de ses représentants.

Quant au domaine moins sévèrement connoté du *work* (« opus »), dont relève plus spécifiquement, aux temps médiévaux, le travail intellectuel⁸⁶, notons ici que le caractère davantage

⁸⁵ Sur la notion d'« utilité commune » au XII^e siècle, voir en particulier : en France, chez Pierre Abélard à travers sa « Theologia Christiana » ainsi que ses « Collationes » ; en Angleterre chez Jean de Salisbury, à travers ses deux œuvres majeures, le « Metalogicon » et le « Policraticus » puis en Allemagne chez Gerhoch de Reichersberg à travers son « Liber De ædificio Dei ». Voir également à cet égard les travaux d'Yves Sassier, notamment « L'utilisation d'un concept romain aux temps carolingiens : la "Res Publica" aux IX^e et X^e siècles », *Médiévales*, No. 15, Automne 1988, pp. 17-29 ; ainsi que « Bien commun et *utilitas communis* au XIIe siècle, un nouvel essor ? », *Revue Française d'Histoire des Idées Politiques*, 2010/2 (N° 32), pp. 245-258.

⁸⁶ Entendu ici comme la poursuite combinée d'une recherche et d'une préparation en vue d'un enseignement, et non comme une simple thésaurisation du savoir. C'est bien là une activité qui devra attendre l'essor des villes, des universités et, surtout, du livre pour s'affirmer pleinement. Il est essentiel de rappeler l'importance, pour son développement, de la révolution technique qui s'opère au XIII^e siècle et qui vient profondément changer les

solennel qu'il revêt n'est toujours et inévitablement que le revers de l'avilissement du travail. Les coups d'encensoir qu'il reçoit participent en réalité du même mécanisme de « scotomisation » des contingences de production de l'œuvre : le *work* puisant toute sa charge auratique dans la grande défection matérielle qui fait précisément défaut au *labour*, c'est-à-dire dans la dénégation du travail de création comme expérience du corps.

Le registre du *work* est en effet pétri de références bibliques et hagiographiques qui confèrent aisément à l'« ouvrage » du clerc (admis comme le pendant médiéval du *scholar*) ou à celui du prédicateur des qualités similairement appréciables d'un point de vue moral dans la mesure où ils constituent des modes d'action sur le monde qui imitent davantage dans leur principe l'ordre de la création immédiate, de l'office divin. Certes, l'auteur de l'œuvre ne saurait être exempt de l'obligation de se « dépenser » pour parvenir à ses fins : Dieu lui-même y a été contraint, ayant dû s'accorder un temps de répit au 7^e jour de la Genèse. Or ce n'est jamais la fatalité d'une contrainte ni l'impératif d'un engagement corporel ressenti comme pénible ou humiliant qui s'exprime dans cette peinture plus positive de l'effort déployé dans le travail créateur, mais bien plutôt l'idée d'une sublimation, d'un réjouissant « travail » sublimatoire.

L'emploi métaphorique de termes appartenant au champ lexical du *labour* s'avèrera, *en ce sens*, être un trope récurrent de la littérature et de la prédication chrétiennes dans la mesure où il participe aussi de cette idée, qui reste avant tout l'apanage de l'Adam prélapsaire, de félicité dans le travail. Nombreuses et illustres sont ainsi les occurrences du lexique de l'agriculture et de l'artisanat, plus particulièrement de celui associé aux métiers de charpentier (*tekton, τέκτων*) et de maçon (*lithologos, λιθολόγος*), qui sont utilisées pour symboliser l'*aedificatio* spirituelle et morale du chrétien⁸⁷ et, concurremment, voire antérieurement, celle du *Corpus Christianum*. Mais la portée de l'apologie ici faite en demeure essentiellement symbolique, quand bien même son extension dans le champ socio-historique serait légitimé par le renforcement identitaire déjà bien en marche chez les représentants du « troisième ordre » (*laboratores*), dont l'existence et le statut professionnel

modes de production du livre manuscrit. Voir Jacques Le Goff, *Les Intellectuels au Moyen Âge*, Éditions du Seuil, Paris, 2000. et Jean Dresdez, *La pecia dans les manuscrits universitaires du XIII^e et XIV^e siècles*, Éditions J. Vautrain, Paris, 1935.

⁸⁷ Waters, Claire M., « The Labor of *Aedificatio* and the Business of Preaching in the Thirteenth Century », *Viator* 38: 1 (2007), pp. 167-190.

commencent à prendre un visage distinctif et résolument plus défini. L'analogie tend en réalité plus souvent qu'autrement à s'épuiser dans sa fonction pastorale et dans l'idéal communautaire qu'elle vise : l'emblématique figure du bâtisseur ou de l'agriculteur étant surtout invoquée pour caractériser, encore une fois, l'activité créatrice qui commande le mouvement du *lógos*, venu du ciel et transmis par la bouche du prédicateur, et non pour suggérer un rapprochement sensible entre l'ouvrage – laborieux, perpétuellement renouvelé – de ce dernier et l'élévation spirituelle personnelle du clerc ou du laïc.

Enfin, un nouveau combat pour la promotion sociale et religieuse du travail a sans conteste été porté par les humanistes chrétiens de la Renaissance tardive (surtout du *cinquecento*), pour qui la figure du chrétien agissant et utile dans le monde – celle du travailleur manuel (*animal laborans*) comme de son maître (*homo faber*) – porte l'étendard du Bien commun de même que celui du Bien en soi. Des auteurs comme Érasme, Thomas More, Thomas Starkey ou Juan Luis Vives se sont en effet employés toute leur vie à se faire les hérauts de la lutte contre la pauvreté et la mendicité, de même qu'à fustiger la classe oisive, frappée d'immobilité et de cécité sociale.

There is a great number of noblemen among you that are themselves as idle as drones, that subsist on other men's labour, on the labour of their tenants, whom, to raise their revenues, they pare to the quick.⁸⁸

Non seulement ont-ils joué, par leur zèle à faire correspondre l'idéal éthique du devoir civique comme domestique à celui de l'occupation-vocation dans le monde séculier, un rôle non négligeable dans l'interpénétration sémantique du *work* et du *labour*, mais aussi en sont-ils venus à replacer l'exercice compassionnel commandé par la tradition chrétienne de la charité dans un ordre économique remarquablement productiviste – tel sera par exemple le mot d'ordre exprimé par un Vivès dans *De l'assistance aux pauvres* –. L'« utilité sociale » apparaît partout, dans les écrits des humanistes, comme le nouveau critérium de légitimité morale. Un programme réellement novateur qui ne peut qu'être ici l'indice d'une parfaite adéquation entre les conceptions chrétienne et néo-stoïcienne de la vertu, soit celui d'un ordre moral fondé sur la volonté et l'action de l'homme dans le monde, quel que soit le statut de ce dernier.

⁸⁸ Thomas More, *Utopia*, Project Gutenberg, 2004, transcription de l'édition de 1901 de Cassell & Company, www.gutenberg.org/ebooks/2130.

Il y a donc une nouvelle morale de l'œuvre collective (*common weal*) qui se déploie autour de la revalorisation ou de l'extrapolation chrétienne de la *vita activa* (aussi désignée sous le terme allemand, initié par Hans Baron au début du XX^e siècle, *Bürgerhumanismus* (« humanisme civique »)) et qui induit, par ce biais, une acception renouvelée du *labour*. Un développement que l'on aurait tort d'assimiler à l'« esprit de progrès » tel qu'il sera promu par les Lumières, mais auquel on peut à tout le moins faire correspondre une première mise en mouvement de la roue de l'Histoire ou, pourrait-on dire, de la « common wheel »⁸⁹. Si les domaines du *work* et du *labour* demeureront pour encore longtemps inassimilables l'un à l'autre, les enjeux socio-économiques qui se rattachent à leur entreprise respective ne s'en trouvent ici pas moins investis d'une charge commune (et communément utile), à savoir celle de tirer un gain de rendement du jeu combiné de la nécessité divine et de la liberté humaine.

Ainsi est-il indispensable de reconnaître, avec Margo Todd⁹⁰ par exemple, une évidente préfiguration de l'idée plus proprement calvinienne de la profession-vocation telle qu'elle a pu apparaître dès le début du XVI^e siècle en creux du discours humaniste chrétien, c'est-à-dire dans ce même souci de concilier le service efficace (*utilitas*) du Bien commun et celui de Dieu. Un clivage qui prend appui sur la foi en un ordre politique et social garanti par la juxtaposition de vocations ou d'occupations individuelles aussi variées et inégales qu'indispensables, et par le biais duquel le *work* en vient nécessairement à revêtir certains traits du *labour* dans la mesure où il relève en l'occurrence d'une même loi de nécessité et de perpétuité universelle. Les mécanismes qui régissent l'ordre social étant semblables à ceux qui règlent les mouvements d'un vaste engrenage : toutes les sphères de la société y sont soumises ; non pas sur la base des mêmes critères de performance ou de coût tant physique que psychologique, mais sur celle des qualifications morales et spirituelles.

Les vues critiques d'un Richard Whitforde, publiés à Londres en 1530, diffèrent, à cet égard, fort peu de celles que nous livrera Burton près d'un siècle plus tard : « appoint yourself, by a continual course, unto some certain occupation that may be *profitable* »⁹¹. Il faut cependant se garder de

⁸⁹ Au sens donné par exemple ici par Francis Bacon : « I doubt that this age of the world is somewhat upon the descent of the wheel. », dans *The Advancement of Learning, Book Two*, Major Works, Oxford University Press, p. 215.

⁹⁰ Margo Todd, *Christian Humanism and the Puritan Social Order*, Cambridge University Press, 1987.

⁹¹ Richard Whitforde, *The werke for the householders*, Robert Redman, Londres, 1530.

confondre la condamnation de l'oisiveté et du désengagement civique prononcée ici avec une glorification du labeur quotidien et, de même, se garder de prêter aux humanistes des aspirations faussement « prolétariennes ». Car il y a bel et bien un fossé qui sépare les idées réformistes et les divergences doctrinales d'un Érasme des conclusions sceptiques de Hume, par exemple, qui posera quelque deux cents ans plus tard le travail (et non la raison !) comme trait le plus distinctif de l'homme. Un fossé qui s'agrandira progressivement pour enfin devenir, avec les enseignements de Marx – ce dernier professant « la création de l'homme par le travail humain »⁹² –, un véritable abîme.

Si les humanistes chrétiens ont, à n'en pas douter, contribué à rehausser la place du travail dans l'échelle des valeurs en faisant correspondre son *éthos* à celui plus spécifiquement chrétien du don de soi (*agapè*), celui-ci ne fait pas moins ici l'objet d'une promotion par défaut. Le *labour* restant encore une fois fortement imprégné des traits propres à la vision classique de la tâche servile et dégradante. Il est un mal hélas nécessaire pour accéder à un plus grand Bien – de même qu'à plus de biens – ainsi que pour maintenir l'ordre social, mais il demeure invariablement un mal en lui-même. Nous touchons ici au revers de l'impératif de rentabilité et d'optimisation de l'activité humaine tel qu'il a été formulé au *cinquecento* qui est celui du bénéfice escompté d'une diminution progressive de l'effort physique et du temps de travail ainsi qu'une augmentation progressive du temps accordé aux loisirs dits « profitables ». C'est cela même qui est suggéré dans la célèbre *Utopie* de Thomas More :

The magistrates never engage the people in *unnecessary labour*, since the chief end of the constitution is to regulate labour by the necessities of the public, *and to allow the people as much time as is necessary for the improvement of their minds*, in which they think the happiness of life consists.⁹³

Qu'il en soit un mytique ou concrètement ressenti à plus grande échelle, le renversement du rapport entre vie passive et vie active qui semble s'opérer ici ne se fait en réalité qu'au prix d'une forte discrimination au sein même de la vie active. L'ancienne hiérarchie des voies qui conduisent à la vertu ne s'en trouve en effet pas tant nivelée ou inversée comme réitérée sous le couvert de l'utilité collective ou de la rationalité. Il ressort dès lors de la revendication d'une distinction qualitative tranchée entre le travail utile et inutile ; entre les occupations profitables et non profitables, qu'elle est aussi, paradoxalement, l'affirmation d'une prééminence de l'*otium* sur le *negotium*.

⁹² Cité dans Hannah Arendt, *op. cit.*, p. 127n.

⁹³ Thomas More, *op. cit.*

Quand bien même le travail du corps ou le travail dit manuel jouirait ici d'une reconnaissance sociale, économique et politique considérable, le caractère vertueux qui lui est prêté demeure, en définitive, d'un ordre largement inférieur à celui qui appartient en propre au domaine de l'esprit. Il est toujours, en somme, pour les humanistes de la Renaissance, du devoir d'*homo faber* de veiller à la sauvegarde de la dignité de l'homme. L'*animal laborans* étant, pour sa part, voué à réitérer *ad finitum* sa négation.

Nous en arrivons à la justification de ce long détour par l'évolution sémantique du *work* et du *labour*, qui est celle de l'originalité de la contribution burtonienne. Une originalité qui réside, en ce qui concerne du moins cette dernière question, dans le dépassement de la vision traditionnelle qui scinde la typologie de l'action humaine en deux catégories distinctes et autonomes.

Le livre de Burton constitue peut-être l'un des derniers remparts d'une tradition humaniste expirante, mais pesant encore lourd de son poids de références et d'emprunts rhétoriques gréco-latins. C'est, de même, un ouvrage qui s'est considérablement affiné par suite de la contribution d'auteurs issus de cette même tradition humaniste comme More ou Érasme que Burton cite, traduit, paraphrase et imite aussi respectueusement qu'approximativement. Mais l'*Anatomie* n'en demeure pas moins, par son éclectisme théorique particulièrement dense et par la forme même de son dispositif, un terreau fertile pour l'éclosion de lieux – épistémologiques, scientifiques, philosophiques, théologiques et poétiques – intermédiaires.

Les domaines du *work* et du *labour* demeurent, assurément, encore chez Burton, inassimilables l'un à l'autre. Le terme *work* – également employé comme substantif et comme verbe – reste profondément lié aux idées d'occupation (« ordinary employment »), de situation ou de condition courante (« thy present estate » ; « thy present condition in this life ») ou d'inclination (« by mine inclination a divine »), alors que son pendant plus négatif, *labour*, appartient toujours en propre au domaine de la souffrance physique, d'une violence faite au corps.

L'action créatrice qui se déploie dans le *work* est avant tout réclamée et *mise en œuvre* par l'effet de la volonté de l'homme et conformément aux visées éthiques de ce dernier. Porté par un idéal de constance, de stabilité, le *work* trouve ses assises dans le jeu fortuit des circonstances, duquel il tâche de s'accommoder ou tirer avantage. Ses prémisses ne sont toutefois pas posées de façon certaine et définitive : l'ampleur donnée à la figure du *gentleman* affairé, industriel, chez Burton, n'a pas

encore tout à fait le caractère de fixité ou d’immuabilité qu’on attribuera plus tard à celle de l’homme moderne de la profession-vocation (le *Berufsmensch* wébérien).

Le *work* désigne d’une part, chez Burton, une façon, voire une combinaison de façons⁹⁴, de contribuer à la santé du *Commonwealth* (« *non nobis solum nati sumus* [we are not born for ourselves alone]⁹⁵) et, d’autre part, le gardien d’une autonomie individuelle et d’une bonne hygiène de vie. Comme il l’a été mentionné plus haut, c’est aussi là un terme qui a déjà pleinement acquis sa légitimité morale et religieuse à travers la promotion, dans le monde séculier, de l’éthique de la vocation ou du *calling*. Si le mot *calling* porte inéluctablement le poids de la part de la Providence dans le gouvernement du monde comme dans celui des existences individuelles (« For learning and virtue in a nobleman is more eminent »⁹⁶) alors que le *work* est davantage le fait de la volonté et du mérite personnel, les deux termes apparaissent néanmoins, chez Burton, clairement arrimés à un commun dessein moral :

Many poor men, younger brothers, &c. by reason of bad policy and idle education (for they are likely brought up in no calling), are compelled to beg or steal, and then hanged for theft [...]⁹⁷

[...] brought up in some honest calling [so] they shall be able to live of themselves.⁹⁸

Mais bien que le *work* soit le fief de l’homme et de sa modeste dignité – le peu qu’il en reste –, il reste cela dit solidement rattaché, chez Burton, à une vision du monde dominée par le souci de maintenir la stabilité de l’ordre public et de conserver intact le dispositif de maillage social ; à une vision du monde où il est laissé, en somme, peu de place au libre choix individuel des lieux et modalités de l’activité humaine :

No greater misery than for a lord to have a knight’s living, a gentleman a yeoman’s, not to be able to live as his birth and place require.⁹⁹

En cela, il participe donc, au même titre que le *calling*, du dessein général de la Providence et conserve par là même, en son sein, la trace d’un piétisme à tonalité plus luthérienne que calvinienne (ou néo-calvinienne) : les correspondances sémantiques du *work* et du *calling* étant, chez Luther, le fait d’une

⁹⁴ Reflété chez Burton dans l’articulation ses trois grandes « carrières » : ecclésiastique, académique et littéraire.

⁹⁵ Burton, « Democritus to the reader », *op. cit.* p. 99.

⁹⁶ Burton (2.3.3.), *op. cit.*, p. 144.

⁹⁷ Burton, « Democritus to the Reader », *op. cit.*, p. 63.

⁹⁸ Burton, « Democritus to the Reader », *op. cit.*, p. 101.

⁹⁹ Burton (1.2.4.6.), *op. cit.*, p. 352.

validation mutuelle qui n'échappe pas totalement au risque de circularité tautologique. Mais le débat qui entoure la question de l'horizon plus ou moins limité et de l'orientation prédéterminée ou non du *calling* en est un en vérité peu fécond pour notre propos. La reconnaissance de la dignité spirituelle du *work* n'étant à l'évidence pas destinée, chez quelqu'un comme Burton, à promouvoir une conception plus libre de celui-ci, mais bien au contraire à cimenter davantage le corps social auquel il participe, à rendre ses composantes plus aisément discernables et plus aisément situables dans l'échelle taxonomique d'un Thomas Smith par exemple :

The French have at this day, *les nobles* and *la populaire*, or *gentils homes* and *villaines*: we in England divide our men commonly into four sortes, gentlemen, citizens or burgesses, yeomen artificers, and laborers.¹⁰⁰

Il ressort donc des conceptions burtoniennes de l'économie de l'effort (physique et mentale) et de l'instrumentation de l'action, et c'est là l'un de ses traits les plus saillants, une tension irréductible. Force est de constater, en lisant Burton, qu'*homo faber*, que l'on se propose d'associer ici de façon lâche au *gentleman* attaché à plusieurs occupations-vocations, est fortement limité dans son champ d'intervention de même que fortement conditionné par un ensemble de déterminismes matériels, sociaux, psycho-physiologiques (ou humoraux) qui font de sa liberté et de sa dignité une bien triste illusion. Or ce n'est pourtant pas là le lieu où s'originent, chez l'auteur, les noires vapeurs de la mélancolie. Bien que Burton ne s'aventure guère, dans son *Anatomie* – ce vaste laboratoire où se cumulent et se confrontent pourtant toutes les opinions –, sur le terrain plus hostile de l'engagement politique¹⁰¹, on devine néanmoins assez aisément son décalage par rapport aux valeurs républicaines qui ont pu être celles des humanistes. Nul besoin d'être fin observateur pour constater le caractère résolument pessimiste et accablant du portrait que dresse Burton de l'ère qui lui est contemporaine (« Weep, O Heraclitus, it suits the age ») et de celle à venir (« And yet with crimes to us unknown, Our sons shall mark the coming age their own »). Mais par-delà l'emprunt du motif démocritien de la misanthropie qui lui sert tout naturellement de toile de fond, il faut aussi reconnaître, chez Burton, un plus pieux souci de décrire et de réprover une humanité en état de perdition morale. Une posture qui dissimule mal les ambitions parfois plus moralisatrices que médicales de l'*Anatomie*, et qui n'est pas

¹⁰⁰ Thomas Smith, *De Republica Anglorum*, éd. Mary Dewar, Cambridge University Press, 1982, p. 65.

¹⁰¹ On s'en tient, dans les quelques pages qui composent l'utopie de la Préface, à la remarque suivante : « My form of government shall be monarchical. »

seulement révélatrice d'une perte de foi dans les institutions, comme chez Érasme, mais aussi et d'abord d'une perte de foi dans le cœur même de l'homme de même que dans les valeurs qui fondent les idées plus proprement libérales d'émancipation citoyenne, de démocratisation du savoir et de libération de l'esprit humain.

Si la mélancolie burtonienne, cette « universelle » torpeur des corps et des esprits, est en vérité une pathologie qui frappe davantage la classe nobiliaire que celle des petites gens (« next in miseries and discontents [after princes], in all manner of hair-brain actions, are great men ») ce n'est pas en raison de la trop forte rigidité sociale qui pèse sur les trajectoires individuelles des plus nantis, mais plutôt du fait du régime de gouvernement des corps trop déficient et, inversement, de celui trop répressif de contrôle et de manipulation des consciences qui leur sont imposés. Ces deux derniers problèmes apparaissant, chez Burton, comme étant les plus directement responsables du débridement des passions égoïstes à l'origine de l'état mélancolique du monde. En témoigne de façon éclatante l'étonnante et très pragmatique petite utopie qui nous est livrée dans la Préface au lecteur et dans laquelle Burton nous dresse le portrait d'un « poetical commonwealth » aux tonalités remarquablement instrumentale et méritocratique : « [...] let him be of what condition he will, in all offices, actions, he that deserves best shall have best. » Non seulement se fait-il ici le chantre d'une gestion optimale, utilitaire, et très rationnelle des corps (« economic bodies ») et du temps qui les charrie, mais aussi celui d'un découpage et d'une utilisation hautement rentable de l'espace : « I will have no bogs, fens, marshes, vast woods, deserts, heaths, commons, but all enclosed (yet not depopulated, and therefore take heed you mistake me not) [...] I will not have a barren acre in all my territories, not so much as the tops of mountains [...] »¹⁰² Nous faisons nôtre, à cet effet, les remarques de William R. Mueller, qui constate que la très pragmatique police des corps, des mœurs et des lieux qui trame l'utopie de Burton semble à certains égards refléter de façon plus fidèle l'esprit du « New Deal » de Roosevelt que celui de la parabole chrétienne d'un Thomas More. : « Its ideals are not those of the philosophers or of the theologian, but of the social scientist. »¹⁰³ Pour sûr, les quelques pages qui sont allouées à la description de l'utopie de même que le reste de celles qui composent la Préface posent, à n'en pas douter, un diagnostic fort caricatural, aiguillé par un désir manifeste d'éveiller

¹⁰² Burton, « Democritus to the Reader », *op. cit.*, p. 100.

¹⁰³ William R. Mueller, *The Anatomy of Robert Burton's England*, Berkeley and Los Angeles, 1952. p. 35.

l'attention du lecteur. Mais en dépit de son zèle réformiste un peu excessif, on ne saurait douter du bien-fondé de sa résolution à faire porter à l'esprit et au corps industriels – émanant cette fois d'*un même* sujet agissant –, toute la responsabilité de la prospérité économique, de la stabilité politique et de la santé de la nation.

Les domaines du *labour* et du *work* s'autorisent et s'alimentent donc l'un l'autre, chez Burton, pour agir à contre-courant de la finalité maudite de l'homme (sa mélancolie) et pour former, en ce sens, un prodrome de leur absorption sémantique réciproque future. Dans un premier temps par la désignation des mécanismes physio et psycho pathologiques qui affectent le corps sous des termes empruntés au lexique propre du *work*. Un premier recoupement qui semble révéler des inspirations précocement mécanicistes et qui permet naturellement l'émergence d'une conscience plus matérielle et plus contingente du *work* : « For as the body works upon the mind by his bad humours [...] » ; « [...] on the other side, the mind most effectually works upon the body ». Puis, dans un deuxième temps, par l'attribution d'une dimension plus proprement laborieuse aux œuvres de l'esprit. Second recoupement qui coïncide, cette fois-ci, avec une volonté de donner une portée plus abstraite et immatérielle, au mot *labour* : « I fear good men's censures, and to their favourable acceptance *I submit my labours* ».

L'originalité de la contribution burtonienne ne réside donc pas dans une vibrante glorification ou sanctification du pouvoir créateur de l'homme et de sa prodigieuse capacité à agir sur le monde, comme chez les humanistes, mais, tout autrement, dans l'accentuation très marquée des *limites* qui restreignent son action et qui sont avant tout celles de son propre corps et des contingences qui le déterminent, des traditions qui le réglementent, des violences qui le travaillent, etc. Enfin, elle réside aussi dans le fait que Burton ne cherche pas à se faire l'apologiste d'un affranchissement de ces mêmes limites, mais bien plutôt à convaincre son lecteur de se soumettre, le plus humblement possible, à leurs lois.

Cette filiation nouvelle du *labour* et du *work*, instituée par leur inféodation commune au corps, se posera avec une acuité toute particulière, quelque soixante-dix ans après la parution de la première édition de l'*Anatomie*, chez le célèbre empiriste John Locke qui promeut « le travail de nos

corps et l'œuvre de nos mains » (« the labor of our body and the work of our hands »¹⁰⁴) au rang de gardien de la propriété et, par là même, de l'individualité. Il est important d'insister, cependant, sur le fait que si le *labour* et le *work* sont bel et bien présentés par Burton comme des frères d'armes dans la lutte pour la domestication des passions (contre la mélancolie), ils demeurent des impératifs distincts. Le premier étant encore et toujours imputable à une violence du corps (« Who labours not of this disease ? ») et reste l'apanage de l'éphémère, de la répétition, de la contingence, tandis que le second se voit davantage présenté comme le *produit* d'un effort volontaire plutôt que comme le lieu de celui-ci (« They shall be recompensed according to the works of their hands ») et, plus encore, comme un produit qui perdure dans le temps et dans la mémoire :

And when I am dead and gone, My corpse laid under a stone
My fame shall yet survive, And I shall be alive,
In these my works for ever, My glory shall persevere, &c. (Burton traduisant Ovide)¹⁰⁵

I doubt not but that these following lines, when they shall be recited, or hereafter read, will drive away melancholy (though I be gone).¹⁰⁶

C'est là une matrice qui servira de base pour nourrir la vision remarquablement moderne et, à certains égards, plus libératrice qu'aliénante, de la condition d'*animal laborans* qui nous est donnée dans l'*Anatomie* :

For seldom should you see an hired servant, a poor handmaid, though ancient, that is kept hard *to her work*, and *bodily labour*, a coarse country wench troubled in this kind, [...]¹⁰⁷

Parce que les « travailleurs » sont aussi fatalement les artisans d'une discipline accrue qui soumet autant l'action de leur corps que celle de leur l'esprit – et qui permet, par là, leur agir réciproque –, ils sont également moins susceptibles de basculer dans le puits sans fond de la mélancolie. *Homo faber*, lui, est plus à risque de se laisser prendre au piège de son propre désir d'affirmation et est plus à même de s'attacher à œuvrer pour sa propre gloire plutôt que pour celle de Dieu : « We brag and venditate our own works, and scorn all others in respect of us ». Mais dans la mesure où l'action pieuse et le travail ascétique ne peuvent se réduire, selon les termes de la théologie réformée, à un acte superstitieux de pénitence (mortification ou travail de chair), ni simplement se ramener à une

¹⁰⁴ John Locke, *Second Treatise of Civil Government and A letter concerning toleration*, Blackwell, Oxford, 1948.

¹⁰⁵ Burton (1.2.3.14.), *op. cit.*, pp. 294-295.

¹⁰⁶ Burton, « Democritus to the Reader », *op. cit.*, p. 38.

¹⁰⁷ Burton (1.3.2.4.), *op. cit.*, p. 417.

justification (ou rachat) par des *œuvres* méritoires, mais doivent simplement correspondre au devoir qui s'impose à l'homme de la foi chrétienne qui est celui de l'amour purement désintéressé pour Dieu et pour le prochain (*agapè*) par l'action dans le monde, alors les deux modes d'actions sont forcément contraints de s'unir pour conduire l'homme sur la voie de la repentance.

Ainsi Burton fait-il d'*animal laborans* et d'*homo faber* des co-martyrs de la foi : « Whatsoever thy fortune is, be contented with it, trust in him, rely on him, refer thyself wholly to him. »¹⁰⁸ Et en cela, il exploite l'un des motifs les plus récurrents de la théologie calviniste anglicane qui est celui de la rédemption du temps. Une notion déjà très présente chez des théologiens comme William Perkins (*Treatise of the Vocations*) et John Foxe (*Time and the End of Time*) et qui sera aussi mise de l'avant dans l'*Anatomie* par le biais, entre autres, des incitations répétées à « faire bon usage du temps qui nous est imparti » (« to give an account of their time / lives »)¹⁰⁹, d'une part, et, de l'autre, à ne pas s'indigner de la souffrance et de l'injustice qui s'acharnent sur nous, mais bien plutôt à les embrasser : « be of good courage; misery is virtue's whetstone » ; « we must endure sorrow and misery in this life ». C'est là une face importante de la question du rapport entre travail et mélancolie puisqu'elle nous révèle les linéaments d'un important dépassement – proprement chrétien – de l'impératif stoïcien de la *tranquillitas animi*. Un dépassement qui s'élabore dans la trame de la souffrance, de la longanimité et de l'endurance comme sources d'amour et qui postule l'impassibilité *de Dieu* et non de l'homme :

Even in the midst of laughing there is sorrow, (as Solomon holds): even in the midst of all our feasting and jollity, as Austin infers in his Com. on the 41st Psalm, there is grief and discontent. *Inter delicias semper aliquid saevi nos strangulat*, for a pint of honey thou shalt here likely find a gallon of gall, for a dram of pleasure a pound of pain, for an inch of mirth an ell of moan; as ivy doth an oak, these miseries encompass our life. And it is most absurd and ridiculous for any mortal man to look for a perpetual tenure of happiness in his life. Nothing so prosperous and pleasant, but it hath some bitterness in it, some complaining, some grudging; it is all *γλοκκόπικρον*, a mixed passion, and like a chequer table black and white [...] And he that knows not this is not armed to endure it, is not fit to live in this world (as one condoles our time), he knows not the condition of it, where with a reciprocalty, pleasure and pain are still united, and succeed one another in a ring. *Exi e mundo*, get thee gone hence if thou canst not brook it; there is no way to avoid it, but to arm thyself with patience, with magnanimity, to oppose thyself unto it, to suffer affliction as a good soldier of Christ; as Paul adviseth constantly to bear it.

¹⁰⁸ Burton (2.3.3.), *op. cit.*, p. 156.

¹⁰⁹ « Wherefore I will suffer no beggars, rogues, vagabonds, or idle persons at all, that cannot give an account of their lives how they maintain themselves. [...] if able, they shall be enforced to work. », Burton, « Democritus to the Reader », p. 104.

CHAPITRE II.2.

The Miseries of Scholars

L'impérative nécessité, à la Renaissance et au début de l'époque moderne, d'adopter une éthique et, ultérieurement, une acception renouvelées du *labour* ayant été mise en exergue, il nous faut à présent resserrer le champ de la question et considérer quelques-unes des inflexions que cette évolution a pu avoir sur l'ascèse plus spécifique du travail intellectuel¹¹⁰, un syntagme quelque peu incongru qu'il nous faudra néanmoins nous résoudre à employer ici en dépit de son anachronisme. La question de la désignation même du très vaste champ d'activités qui repose spécifiquement sur l'usage de l'écrit et, subsidiairement, celle du discernement des frontières qui bornent les lieux de compétences et d'intérêts qui lui sont propres, n'en demeurant pas moins aussi cruciales que problématiques pour notre étude.

De la « skholè » grecque, de l'« otium » romain ou de l'ensemble du travail et du temps consacrés aux « œuvres spirituelles » (*spiritualia opera*) des théologiens médiévaux au « travail intellectuel » pris dans la plénitude de son sens actuel, il y a bien une fracture idéologique que la langue seule suffit à révéler et qui fait écho à ce qui vient d'être discuté. Pour sûr, l'éloge de la retraite méditative de même que la sévère invective envers toute activité « qui ne soit propre aux études salutaires »¹¹¹ – les *occupationes* – que prodiguaient Sénèque à Lucilius n'ont rien perdu de leur lustre ancien auprès des intellectuels de notre époque, tout aussi épris de solitude et de liberté d'action qu'avait pu l'être naguère le philosophe latin, mais ce sont bien sûr là des aspirations qui trouvent aujourd'hui fatalement leurs limites dans l'expérience de leur réalité et dans l'inextricabilité du nouage qui s'opère entre les multiples déterminations et contingences qui en relèvent. Effet nécessairement corollaire d'un appesantissement croissant du joug de la « main invisible » dont le sentiment ne sauraient déjà manquer aux *scholars* du siècle de Burton à qui l'on impose peu à peu d'assumer les coûts – et les contrecoups – divers et multiples de leur érudition :

But our patrons of learning are so far nowadays from respecting the muses, and giving that honour to scholars, or reward which they deserve, and are allowed by those indulgent privileges of many noble princes, that after all their pains taken in the universities, cost and charge, expenses,

¹¹⁰ Le terme « intellectuel », employé au sens actuel comme adjectif aussi bien que comme substantif, ne devient courant qu'au XIX^e siècle.

¹¹¹ Sénèque, *Lettres à Lucilius*, éd. Cyril Morana, trad. Joseph Baillard, Fayard, Paris, 2015, p. 36.

irksome hours, laborious tasks, wearisome days, dangers, hazards, (barred interim from all pleasures which other men have, mewed up like hawks all their lives) if they chance to wade through them, they shall in the end be rejected, contemned, and which is their greatest misery, driven to their shifts, exposed to want, poverty, and beggary. Their familiar attendants are,

*Pallentes morbi, luctus, curaeque laborque
Et metus, et malesuada fames, et turpis egestas,
Terribiles visu formae.*

Grief, labour, care, pale sickness, miseries,
Fear, filthy poverty, hunger that cries,
Terrible monsters to be seen with eyes.

Le « sage » que nous dépeint et à qui semble s'identifier ici Burton en est déjà un moins disposé à se retrancher, de façon prolongée ou définitive, dans sa citadelle intérieure¹¹² et à se livrer à un constant effort de retour à soi¹¹³, c'est-à-dire à Dieu. L'intellectuel-lettré de l'époque baroque, celle qui voit se développer un nouvel et considérable essor ou une relative démocratisation de l'institution universitaire conjointement à une forte érosion du pouvoir autant symbolique que politique de ceux qui la fréquentent, n'œuvrant effectivement plus tout à fait dans les mêmes conditions ni dans le même esprit que le *docte* jadis attaché au cercle restreint de la cour du prince.

Si le « travail intellectuel », pris au sens actuel d'un effort quotidien, rationnel et dirigé dans la conduite du corps et de l'esprit pour engager une réflexion et, avec un peu de chance, des amorces de réponse, s'effectue toujours sur la base d'un certain engagement « vocationnel », celui-ci semble effectivement moins relever, dans le cas présent, du domaine de la révélation que de l'arbitrage, ou en tout cas d'un arbitrage plus strict, reposant sur l'ordre de naissance de la fratrie. L'on doit en effet rappeler que Burton doit d'abord sa carrière académique (et ecclésiastique) à sa mauvaise fortune ou à son accession limitée à la propriété familiale : « I was born of worshipful parents myself, in an ancient family, but I am a younger brother [...] »¹¹⁴. En dépit du caractère fort exagéré, dans le cas de Burton, du poids de l'infortune¹¹⁵ qui fut porté – et en dépit et de la paradoxale indifférence présumée de celui-

¹¹² Une image que l'on peut faire remonter jusqu'à Antisthène (v.-444/-365).

¹¹³ Sénèque : « Pour jouir d'un contentement perpétuel il faut le puiser en soi », *Lettres à Lucilius*, *op. cit.* p. 38 ; Montaigne : « La plus grande chose du monde, c'est de sçavoir estre à soy », *De la solitude* (I, xxxviii), *op. cit.*, p. 246.

¹¹⁴ Burton (2.3.2.), *op. cit.*, p. 142.

¹¹⁵ Entendu ici au sens strictement littéral. On ne saurait en outre diminuer l'importance de l'autre grande infortune qui s'est abattu sur les Burton et qui est celle du deuil : « Ainsi 'Mistress Dorothy' [la mère de Burton] vit-elle mourir, outre son mari (en 1619), trois au moins de ses enfants, avant de s'éteindre le 15 février 1629. », nous rapporte J.R. Simon dans *Robert Burton et l'Anatomie de la mélancolie*, Didier, Paris, 1964, p.19.

ci à cet égard (« it concerns me not »)¹¹⁶ —, on ne saurait pourtant suspecter l'authenticité du cri d'indignation qui perce, une vingtaine de pages durant, devant la menace constante de précarité qui accompagne une telle existence, qu'elle en soit une librement consentie, ou non : « [...] only scholars methinks are most uncertain, unrespected, subject to all casualties, and hazards. »¹¹⁷

Or que l'université soit, au temps de Burton, une compromission à laquelle l'on s'inféode par défaut ou par conviction, la bénédiction, même tiède, qui en résulte n'en demeure pas moins la plus sûre garante de sécurité et de légitimité sociales pour ces « intellectuels » en quête d'une identité vocationnelle qui soit reconnue et respectée là-haut comme ici-bas. Ainsi, malgré le ton résolument nostalgique adopté par les *fellows* et les jeunes *students* de la foisonnante Angleterre pour évoquer leurs prédécesseurs médiévaux ou renaissants et l'heureuse affirmation de souveraineté qu'ils représentent, ces derniers n'en restent pas moins plus attachés que jamais, au sens propre comme figuré (ou sur le plan sentimental comme financier), à cette institution qui leur a conféré ou qui leur confèrera à terme leur bien modeste couronnement¹¹⁸. C'est aussi pourquoi nonobstant l'excès d'imagination ou d'apitoiement sur soi qui traverse, en filigrane, la lente mélodie intitulée *Miseries of scholars*, Burton ne manquera lui-même pas de marquer son allégeance aux valeurs et traditions promues par le collège de Christ Church qu'il désigne volontiers comme « le plus prospère d'Europe » (« the most flourishing college of Europe »¹¹⁹) et à l'intérieur duquel il passa plus de quarante ans de sa vie¹²⁰.

C'est qu'il deviendra, manifestement, de plus en plus difficile pour les derniers humanistes de ce *Golden Age* déclinant de s'enorgueillir, tel un Érasme, de leur penchant pour l'autoformation — conduite par la seule action combinée d'une grande *diligentia* et d'une *pia curiositas* — et de ne pas faire grand cas de leur grade de Docteur ou, tel un Montaigne, de s'attacher à vanter le génie

¹¹⁶ Ses exhortations répétées à la clémence envers les « younger brothers » n'en trahissent pas moins son indignation vis-à-vis la véritable injustice qui s'abat sur les fils cadets : « I will have several orders, degrees of nobility, and those hereditary, not rejecting younger brothers in the mean time, for they shall be sufficiently provided for by pensions, or so qualified, brought up in some honest calling, they shall be able to live of themselves. », Burton, « Democritus to the Reader », *op. cit.*, p. 101.

¹¹⁷ Burton (1.2.3.15), *op. cit.* p. 305.

¹¹⁸ « Let no one, however, think that I intend any disparagement [...] of our noble universities, which sent out in abundance men of the highest learning and endowed with every virtue. », Burton (1.2.3.15.), *op. cit.* p. 328.

¹¹⁹ Burton, « Democritus to the Reader », *op. cit.*, p. 17

¹²⁰ D'abord en tant qu'étudiant, puis en remplissant par la suite les fonctions de tuteur, de pasteur et de bibliothécaire, jusqu'à sa mort en 1640.

pédagogique d'un père désireux de faire « gouter la science et le devoir par une volonté non forcée et de [leur] propre désir »¹²¹. L'enjeu d'affirmation identitaire auquel renvoie tout programme éducatif qualifié, par la culture lettrée, de complet et qui prend en outre racine dans l'expérience personnelle – corrélée aux différents usages de l'écrit – du travail réflexif de la pensée en viendra, de fait, à se confondre de plus en plus avec celui de la consécration académique. Absorption certes encore très relative, mais qui n'en vient pas moins, pour l'heure, négativement contrarier, ou à tout le moins concurrencer, l'ordre des hiérarchies sociales existantes.

Que l'accumulation d'un capital scolaire eût pu servir, par le passé, de voie de promotion personnelle et sociale, cela va sans dire, mais il y a tout de même lieu de signaler que ce n'était pas là la visée déclarée par ses premiers promoteurs. L'espace de formation intellectuelle et de progression morale qui surgit avec la naissance des universités en est d'abord un de libération de l'esprit : le travail intellectuel qu'il promet tend avant tout vers un indispensable repos du corps et un idéal retraits du monde. Si le tour d'horizon proposé par Burton dans son long plaidoyer pour la reconnaissance sociale de la valeur du *scholar* ne permet évidemment pas de mettre au jour une simple inversion de cette forte tendance au cloisonnement, au repliement sur soi, de la communauté cléricalo-universitaire, il nous force tout de même à constater – et à déplorer avec son auteur – le terrible décalage qui se creuse désormais entre les deux économies qui la régissent, suscitant un malaise grandissant en son sein : celle dominée par valeur d'usage et celle dominée par valeur d'échange.

Non pas que l'expansion rapide des effectifs que connut entre autres Oxford au XVI^e eût contribué, par la même occasion, à un soudain élargissement de son curriculum : il reste en majorité axé sur une formation à vocation ecclésiastique et les *scholars* de l'Angleterre élizabéthaine et jacobéenne sont, de prime abord, tout aussi voués à rester étrangers aux « affaires du monde » (« worldly affairs »). Chose que réprouvera d'ailleurs, selon Burton – manifestement habité d'une sorte de clairvoyante inquiétude¹²² – autant l'utilité générale que le sens commun :

Your greatest students are commonly no better, silly, soft fellows in their outward behaviour, absurd, ridiculous to others, and no whit experienced in worldly business ; they can measure the

¹²¹ Montaigne (I, xxvi), *op. cit.* p. 174.

¹²² Le célèbre biographe Anthony Wood (1632-1965) dira en outre à propos de Burton dans ses *Atheniae Oxonienses* (1691) qu'il était bon gestionnaire : « one that understood the surveying of lands ». Le contenu du testament de Burton semble abonder en ce sens.

heavens, range over the world, teach others wisdom, and yet in bargains and contracts they are circumvented by every base tradesman.¹²³

C'est même à se demander, en fin de compte, si cette profonde mélancolie qui leur est supposément contemporaine (« [the sadness of the muses in these times] »¹²⁴) et à laquelle les universitaires-*scholars* sont tout particulièrement sujets ne serait pas simplement une projection de l'état maladif dans lequel s'est personnellement vu plongé Burton une vie durant. Mais la plainte douloureuse qu'il nous adresse dans *Miseries of Scholars* se doit d'être entendue aussi bien dans sa portée symptomatique et expressive toute subjective que dans celle plus authentiquement critique. Aussi est-il nécessaire de voir émerger, au-delà de la performance épidiétique à laquelle se livre, avec délice, notre auteur, un sincère et saisissant portrait de l'état « mélancolique » du milieu académique au tournant du XVII^e siècle.

Par « mélancolique » Burton entend manifestement ici plus que la simple (mais combien complexe !) pathologie – permanente (« a chronic or continue disease, a settled humour ») ou temporaire (« which comes and goes ») – astro-humorale qui est avant tout un dérangement (*melancholikè krasis*) du corps attribuable à des causes « naturelles » ou « surnaturelles » et auquel correspond un cortège infiniment long de manifestations psychosomatiques : « The four and twenty letters make no more variety of words in diverse languages, than melancholy conceits produce diversity of symptoms in several persons »¹²⁵. C'est aussi, subrepticement, la mélancolie-folie qui se fait jour entre les nombreux portraits que Burton nous donne de ses commensaux et autres membres distingués du milieu académique : « Folly, melancholy, madness, are but one disease, delirium is a common name to all. »¹²⁶ Une « fausse » mélancolie qui est donc la même qui fut la cause du rire incessant de Démocrite au V^e siècle avant notre ère – telles que nous le relatent du moins les lettres apocryphes d'Hippocrate¹²⁷, datant en réalité probablement de la seconde moitié du I^{er} siècle av. JC¹²⁸ – c'est-à-dire non pas le déséquilibre pathologique des quatre humeurs, mais bien la folie universelle des hommes, aveuglés par leur *hybris* ou leurs désirs immodérés. Une Folie déguisée ou

¹²³ Burton (1.2.3.15.), *op. cit.*, p. 304.

¹²⁴ Burton (1.2.3.15.), *op. cit.*, p. 329.

¹²⁵ Burton (1.3.2.1.), *op. cit.*, p. 408.

¹²⁶ Burton, « Democritus to the Reader », *op. cit.*, p. 39.

¹²⁷ Pour la traduction française voir Yves Hersant, *Mélancolies*, éd, Robert Laffont, Paris, 2005, pp. 522-539.

¹²⁸ Jackie Pigeaud, « Prolégomènes à une histoire de la mélancolie », *Histoire, Économie et Société*, vol. 3, no. 4 (4^e trimestre 1984), pp. 501-510.

allégorisée qui prendra inévitablement une forme plus christianisée chez Burton, qui la fera correspondre plus distinctement au péché et au motif de l'amour-propre, souvent corrélé à celui de la vanité, et non à l'orgueil (démésure), comme chez le penseur grec. Aussi les « méditations philosophiques » du pasteur anglican se doubleront-elles d'une plus pieuse visée rédemptive, telle qu'elle est contenue en outre dans les accès d'auto-dénigrement et d'auto-dérision qui parsèment son discours. Un amendement ou déplacement qui n'est pas sans importance dans la mesure où il est aussi l'expression consciente d'une relégation de la figure du sage derrière celle plus ambivalente de l'homme pécheur et souffrant : « Democritus, that common flouter of folly, was ridiculous himself ».

Contrairement à Démocrite qui, en vertu d'une sorte de reversement de type dialectique (« Ne vois-tu pas que j'ai fait fausse route aussi, moi qui cherche la cause de la folie en tuant et en disséquant des animaux ? »¹²⁹) réussit à accéder à la pleine sagesse et à se prévaloir d'une prérogative quasi divine (« à mes yeux, Damagète, il avait l'air d'un Dieu »), le *divine* anglais, lui, ne se fait aucune illusion quant à l'insuffisance et au caractère indigne, souillé de sa « raison », certainement incapable de l'élever au niveau de son homonyme abdéritain, encore moins à celui d'un demi-Dieu : « 'Tis so, still hath been, and ever will be, *Nihil est ab omni parte beatum*, There's no perfection is so absolute, That some impurity doth not pollute. »¹³⁰ En témoigne l'auto-dénonciation qui s'exhibe dès avant l'ouverture de l'enquête et qui vient comme entonner, par un surcroît d'anticipation, l'air triste du désenchantement à venir : « why may not a melancholy divine, that can get nothing but by simony, profess physic? », bien que ce soit là un aveu qui vient en réalité signer la pétition qui suivra.

La mélancolie propre au *scholar* se donne donc tantôt comme une véritable condition pathologique, tantôt comme la pleine expression du vice. Chose certaine, nous dit Burton, celui qui s'aventurera hardiment dans cette voie se verra doublement condamné : *alea jacta est* ! Dans le premier cas, son apparition s'explique surtout par le fait d'une trop longue inaction (« *overmuch sitting* ») et d'un état d'isolement et de solitude prolongé, « which is familiar with melancholy, and gently brings on like a siren, a shoeing-horn, or some sphinx to this irrevocable gulf; a primary cause »¹³¹. Mais c'est là une forme de la mélancolie qui, bien qu'elle soit hélas répandue, jouit somme

¹²⁹ *Lettres du pseudo-Hippocrate*, reproduites dans Yves Hersant, *op. cit.*, pp. 522-539.

¹³⁰ Burton (2.3.1.1.), *op. cit.*, p. 129.

¹³¹ Burton (1.2.2.6.), *op. cit.*, p. 246.

toute d'un pronostic favorable chez Burton dans la mesure où sa cure relève principalement d'une question de volition, tel que l'exige l'enseignement des stoïciens :

Thou mayst do it; *Est in nobis assuescere* (as Plutarch saith), we may frame ourselves as we will. As he that useth an upright shoe, may correct the obliquity, or crookedness, by wearing it on the other side; we may overcome passions if we will [...] no such cruel affections, but by discipline, they may be tamed ; voluntarily thou wilt not do this or that [...] ¹³²

Quant à l'« autre » mélancolie, celle qui en est davantage une allégorique et à laquelle sied sans doute mieux le terme anglais *madness*, ses symptômes sont essentiellement au nombre de deux. Elle se dissimule, d'abord, sous les traits de l'apathie et de la fainéantise : « Thus they go commonly meditating unto themselves, thus they sit, such is their action and gesture. » ¹³³ Ses victimes (ou ses accusés) se rendant essentiellement coupables, du fait de sa prévalence, de parasitisme social. Délit de la vertu, lié à un défaut d'amour (*agapè*) pour autrui, auquel notre auteur a lui-même pris part tout au long de sa carrière : « I have lived a silent, sedentary, solitary, private life, *mihī et musis* in the University, [...] penned up most part in my study » / « I live still a collegiate student, as Democritus in his garden, and lead a monastic life, *ipse mihī theatrum*, sequestered from those tumults and troubles of the world, Et tanquam in specula positus, (as he said) in some high place above you all » ¹³⁴.

Puis, dans un deuxième temps (ou de façon simultanée), elle se manifeste par une insidieuse propension à l'auto-promotion individuelle et à l'imposture. Syndrome tout aussi répandu dans le milieu scolaire – et encore davantage dans sa filière proprement ecclésiastique, dira encore Burton – lié cette fois à l'esprit de lucre, à l'appât du gain et toujours imputable à un excès d'amour-propre (*éros*) :

[Vile and shameless souls (as Luther calls them somewhere), in search of gain they fly to the tables of the nobility like flies to the milk-pail, in the hope of getting a church living or any other post or honour, they betake themselves to any hall or town, they will accept any employment, [...] complaisant parasites (as Erasmus call them), who will teach, write, say, recommend, approve anything, even against their own consciences, not to edify their flocks, but to improve their own fortunes.

Mais la vénalité et l'assoupissement des consciences (ou l'excès d'amour-*éros* comme le défaut d'amour-*agapè*) sont en réalité deux faces d'une même pièce qui n'est autre que l'irréremédiable et

¹³² Burton (2.2.6.1.), *op. cit.*, p. 106.

¹³³ Burton (1.2.3.15.), *op. cit.*, pp. 303-304.

¹³⁴ Burton, « Democritus to the Reader », *op. cit.*, pp. 17-18.

commune tendance, chez les chanoines et autres hommes d'Église érudits comme chez les *students*, à se cacher sous le masque de la ferveur religieuse et dévote. Hypocrisie qui n'a d'égale que le cynisme ambiant qui s'en dégage et qui, avec le temps, en est venu à faire de l'université une école du vice, de la misère et de la maladie. Cette « mélancolie » usurpée à Saturne n'étant en somme guère autre chose qu'une pure idolâtrie, mais une idolâtrie à laquelle les *scholars* se voient céder tour à tour — tel un fatum qui serait non plus extérieur, mais intérieur à l'homme —, que cela répugne d'ailleurs ou non à leur conscience :

[...] for thirty years I have continued (having the use of as good libraries as ever he [Jovius] had) a scholar, and would be therefore loath, either by living as a drone to be an unprofitable or unworthy member of so learned and noble society, or to write that which should be anyway dishonourable to such a royal and ample foundation.¹³⁵

Si c'est, encore une fois, là un passage qui verse volontiers dans la surenchère d'incitatifs à la sympathie — en témoigne l'emploi de toute évidence ironique que fait Burton des qualificatifs « so learned and noble » — on y décèle malgré tout une intuition assez juste de l'impasse au fond de laquelle se trouvent acculés les pauvres *scholars*-gentilshommes de la génération de Burton. La carrière de ces derniers étant manifestement ou bien vouée à être émaillée de disgrâces, c'est-à-dire à faire office de pis-aller et à n'être poursuivie qu'au bénéfice d'une œuvre sans importance et peu profitable à l'avancement du savoir, ou bien dédiée à l'acquisition d'une érudition solide mais discrète, qui restera effectivement inutilisable ou trop peu exploitée : « [...] like so many hode-bound calves in a pasture, [...] as a flower ungathered in a garden, [...] are never used »¹³⁶.

Ainsi y a-t-il comme une troisième mélancolie qui se révèle ici, venant en quelque sorte se superposer aux deux précédentes et s'ajouter à la misère du *scholar*. Mélancolie qui vient à l'évidence s'articuler aux deux premières au sens où elle est toujours une conséquence directe de la bêtise humaine et où elle s'inscrit toujours naturellement dans le thème chrétien de l'abondance du péché et dans celui, christique, de l'exaltation de la souffrance. Mais elle n'est ni la mélancolie (sur)naturelle qui est l'apanage des particularités (*complexions*) individuelles et qui relève avant tout du domaine de la médecine ; ni la mélancolie allégorique (Folie), qui est un dénominateur commun, un fléau universel et incurable et la marque du péché originel. C'est une variation de la maladie qui présente cette fois

¹³⁵ Burton, « Democritus to the Reader », *op. cit.*, p. 17.

¹³⁶ Burton (1.2.3.15.), *op. cit.*, p. 322.

des traits *sui generis* caractéristiques de l'aliénation du *scholar* ou liées aux conditions d'exercice de son emploi. Un fléau plus localisé, mais non moins insidieux, contre lequel ne luttent cette fois-ci pas les « imposteurs » et les parasites (« drones »), qui se complaisent tantôt dans la passivité et l'apathie, tantôt dans le quotidien de l'exercice promotionnel, mais bien les vrais *scholars* (« true scholars »), ceux qui œuvrent pour la prospérité du *Commonwealth* et non simplement pour celle de leur escarcelle.

Les causes de cette forme plus « circonstancielle » de la mélancolie s'élèvent essentiellement au nombre de trois. La première et plus évidente d'entre elles a déjà été évoquée et réside donc dans la coexistence malaisée d'un certain tarissement du financement privé des arts, des lettres et des sciences par le canal classique du patronage et de la clientèle ainsi que d'une progressive institutionnalisation de la production du savoir, dont l'expression littéraire – dans une large mesure indépendante¹³⁷ – relève d'une politique économique de plus en plus libérale.

[...] the Muses are now banished in this bastard age *ad sordida tuguriola* [to mean hovels], to meaner persons, and confined alone almost to universities.¹³⁸

Comme nous le signale à juste titre Burton, il incombera de plus en plus au robuste dispositif de validation graduelle (diplômant) des acquis qu'est l'université – préalables à d'éventuelles et importantes sélections, nominations, promotions, etc. – et de moins en moins à l'action philanthropique (ou aux ambitions savantes) des bons patrons d'octroyer aux différents travaux produits par les *scholars* une touche de crédibilité savante : « Saturn and Mercury, the patrons of learning, they are both dry planets. » Même si, en vérité, les deux systèmes d'encouragement et de validation de l'activité intellectuelle sont loin de s'exclure : la pratique du patronage littéraire en demeure une fondamentale avant 1630 et restera encore bien en place pour de nombreuses décennies¹³⁹ ; c'est aussi, voire d'abord, la foi qui est placée en la figure protectrice du mécène qui en vient à défaillir. Si

¹³⁷ Pour un bref, mais substantiel aperçu de l'activité des presses universitaires (Oxford et Cambridge) de l'époque et des rapports (pour la plupart tendus) qu'entretenaient ces dernières avec la *Stationer's Company*, voir l'article de David McKitterick, « University printing at Oxford and Cambridge », dans *The Cambridge History of the Book in Britain. Volume IV (1557-1695)*, éd. John Barnard et D.F. McKenzie, Cambridge University Press, 2002, dans lequel il écrit entre autres ceci : « As private businessmen, [University Printers] decided on what was to be printed, on who was to pay for the printing, and on how to share the costs. None of these decisions, apart from the licence required from the universities, was other than a private risk, taken if possible in conjunction with a bookseller. »

¹³⁸ Burton (1.2.3.15.), *op. cit.*, p. 317.

¹³⁹ Voir Dustin H. Griffin, *Literary Patronage in England, 1650-1800*, Cambridge University Press, 2006.

l'« alarmante » diminution du nombre de souverains protecteurs des belles-lettres relève davantage, pour l'heure (n'en déplaise à Burton), du domaine de l'imagination, le mal de plus en plus profond et de plus en plus flagrant dont souffre l'économie du mécénat, lui, est pourtant bien réel.

If there be no more hope of reward, no better encouragement, I say again *Frangere leves calamos, et scinde, Thalia, libellos*; let's turn soldiers, sell our books and buy swords, guns, and pikes, or stop bottles with them, turn our philosophers' gowns, as Cleanthes once did, into millers' coats, leave all, and rather betake ourselves to any other course of life than to continue longer in this misery. *Proestal dentiscalpia radere, quam literariis monumentis magnatum favorem emendicare* [it is better to sharpen toothpicks than to beg the favour of the great with literary productions].¹⁴⁰

Lorsque celui qui a choisi la vocation d'homme de lettres parvient effectivement à gagner la faveur de quelque éminent notable (« respectless patrons »), c'est souvent au prix d'arrangements périlleux – c'est du moins ce que nous rapporte notre auteur, bien que ce n'eût vraisemblablement pas été le cas pour ce dernier : « So they prostitute themselves, as fiddlers or mercenary tradesmen, to serve great men's turns for a small reward. »¹⁴¹ Les bénéfices liés au titre de « protégé » se réduisant, nous dit encore Burton, à être autant de désagréments et d'occasions de se laisser prendre en étau. Certes, l'auteur cache encore une fois ici mal son acharnement à vouloir déclencher les violons de la compassion – il doit lui-même en partie son livre aux bonnes grâces du huitième baron de Berkeley, George Berkeley –, mais on sent bien, au caractère résolument instrumental de sa tirade, les préoccupations d'ordre éthico-morale qui y sont rattachées. Burton attache en effet trop de foi au pouvoir d'agir de l'intellect et aux potentialités du dispositif rhétorico-scriptural – sur le corps biologique comme sur le corps social – pour en négliger les aspects pervers ou le potentiel à servir des fins égoïstes, manipulatrices et trompeuses.

Si le « travail intellectuel » se veut, au respect des préceptes de la confession réformée – cela vaut pour l'ensemble des emplois qui relèvent du *work* et du *labour* –, moins le domaine où l'homme se réalise que celui où il se sacrifie, il reste tout de même le fait d'une activité consciente et rationnelle, relevant à la fois de l'ordre immanent et transitif, et dont la qualité morale est perceptible aux « fruits » qu'il produit, comme le prescrit la célèbre parabole des talents rapportée dans l'évangile de Matthieu : « ye shall know them by their fruits »¹⁴². Or les graines semées sur les parcelles des princes et des

¹⁴⁰ Burton (1.2.3.15.), *op. cit.* p. 312.

¹⁴¹ Burton (1.2.3.15.), *op. cit.*, p. 308.

¹⁴² Matt. 7:16, *King James Bible*. Un passage qui doit être interprété à la lumière de celui de Luther dans *De la*

grands seraient, au dire de l'anatomiste, vouées à être celles de la médiocrité, du lucre, de la vanité, de l'amour-propre, de la folie (mélancolie) et ses fruits autant d'insultes à la piété chrétienne.

La seconde grande cause qui est à l'origine des noires vapeurs qui montent à la tête des hommes dévoués à la vie intellectuelle et à l'avancement du savoir est subordonnée à la première. Elle vient du déconcertant « surplus » de diplômés universitaires que semble produire l'Angleterre de Jacques I^{er} et du nécessaire questionnement qui en découle quant à la valeur de ces derniers et à la place dans le monde qui leur est impartie. Comme le fera remarquer Mark H. Curtis, le rapport distancié et sceptique, nourri par des sentiments de désillusion et d'aliénation¹⁴³, qu'entretiennent beaucoup de *scholars* jacobéens avec le monde qui les entoure en est aussi un corollaire du phénomène d'inflation-dévaluation des titres universitaires qui s'observe à l'époque :

Having been geared to the extraordinary demands for trained men which the Elizabethan Church and State made upon them, they poured out into early Stuart society more educated talent than that society in its unreformed condition could put to work in ways that would contribute either to its own health or to the satisfaction of the individuals concerned. [...] They suffered frustration in the pursuit of their professions or careers, for opportunities to use their training and talents to the full were not available to them. As a consequence they frequently had to accept posts or roles which, no matter how remunerative, could not entirely satisfy them. These positions gave them employment and livelihood but left them restless and critical because they did not offer sufficient challenge to their sense of duty or did not appease their self-esteem and desire for recognition and honour.¹⁴⁴

Mais plus qu'un fait du trop grand nombre d'universitaires qualifiés qui court les rues (et accapare les lieux saints) et de l'âpre compétition à laquelle ceux-ci sont contraints de se livrer pour subsister, le cri d'ironie vengeresse qui traverse *Miseries of Scholars* est surtout la conséquence d'une trop grande « démocratisation » de l'accès au temple de Minerve – bien que son auteur eût lui-même usurpé sa place à l'intérieur de celui d'Apollon. En ouvrant ses portes à tous les vents, nous dit Burton (non sans une certaine dose de mépris et de mauvaise foi), l'institution universitaire a ouvert

liberté du chrétien : « Des œuvres bonnes et justes ne font jamais un homme bon et juste, mais un homme bon et juste fait des œuvres justes » (WA 7, 32, 4-6 ; Œuvres, t. 1, p. 854).

¹⁴³ Sentiments bien ancrés chez le non moins *malcontent* Ingenioso, personnage des célèbres et satiriques *Parnassus Plays* — basé sur le poète et satiriste Thomas Nashe — résolu comme Burton à répandre parmi ses lecteurs/spectateurs le goût doux-amer de l'ingratitude et de la déception qui accompagne la condition de *scholar* : « I'll pawne my wittes, that is, my revenues, my land, my money, and whatsoever I have, for I have nothing but my wit [...] », dans *Parnassus Plays, 2 returne II, actus 4, scenus 2*, Clarendon Press, Oxford, 1886, p.130.

¹⁴⁴ Mark H. Curtis, *The Alienated Intellectuals of Early Stuart England, Past & Present*, No. 23 (Nov., 1962), pp. 25-43.

par la même occasion les vanes de la médiocrité, de la régurgitation verbale, de la désintégration du savoir (du *body of knowledge*), etc. En dépit de la grande fierté de Burton d'appartenir au Collège de Christ Church et de l'estime qu'il porte au droit fil de la tradition académique, ce dernier ne se gênera effectivement pas pour vilipender le récent remodelage de ce haut lieu de culture savante. Sans doute un tel constat n'est pas sans laisser deviner l'aspiration très élitiste, profondément infusée des valeurs aristocratiques, qui habite l'auteur. En témoigne encore le long passage qu'il nous donne à lire cette fois entièrement dans la noble langue de Cicéron et de Virgile et qui sert donc surtout d'alibi pour brandir fièrement l'étendard universel (ou en tout cas européen) du « vrai » scholar (« true scholar ») et pour se distancier des « philosophastri » et des « theologastri » qui abondent dans les enceintes scolaires.

[It is we who are the ultimate cause of the evils under which the State is labouring [...] What can we expect when we vie with one another every day in admitting to degrees any and every impecunious student drawn from the degs of the people who applies for one ? The need only to have learnt by heart one or two definitions and distinctions, and to have spent the usual number of years in chopping logic [...] Our annual university heads as a rule pray only for the greatest possible number of freshmen to squeeze money from, and do not care whether they are educated or not, provided they are sleek, well groomed, and good-looking, and in one word, men of means. Philosophasters innocent of the arts become Master of Arts, and those are made wise by order who are endowed with no wisdom, and have no qualifications for a degree save a desire for it. Theologasters, if they can but pay, have enough learning and to spare, and proceed to the very highest degrees. Hence it comes that such a pack of vile buffons, ignoramuses wandering in the twilight of learning, ghosts of clergymen, itinerant quacks, dolts, clods, asses, mere cattle, intrude with unwashed feet upon the sacred precincts of Theology, bringing with them nothing save brazen impudence, and some hackneyed quilllets and scholastic trifles not good enough for a crowd at a street corner. [...]]¹⁴⁵

Enfin, la troisième et dernière « blessure » à l'origine de la condition mélancolique des *scholars* réside dans la (relative) subordination de l'économie du savoir aux exigences émergentes du marché de l'imprimé, c'est-à-dire dans l'affirmation croissante du rôle du livre comme bien marchand et de celui de l'auteur-*scholar* comme agent économique¹⁴⁶. Phénomène qui reflète en partie les difficultés qui viennent d'être signalées. Dans la mesure où il devient, pour les membres des cercles intellectuels laïcs et cléricaux, effectivement plus difficile de se tailler une place dans le monde

¹⁴⁵ Burton (1.2.3.15.), *op. cit.*, pp. 327-328.

¹⁴⁶ Voir la préface au lecteur du premier Folio de Shakespeare par John Heminge & Henrie Condell : « [...] the fate of all Bookes depends upon your capacities : and not of your heads alone, but of your purses. », dans *The First Folio of Shakespeare*, Norton, New York, 1968.

professionnel, un certain nombre d'entre eux tendent à se tourner vers d'autres canaux de reconnaissance publique et de distinction sociale. Le plus évident d'entre eux étant celui de la diffusion publique, sous forme de livre imprimé, d'un ou de plusieurs texte(s), édités (puis réédités) séparément ou réunis de façon libre dans des miscellanées.

Si c'est bien là la stratégie qu'adopta, six fois plutôt qu'une¹⁴⁷, notre auteur, on ne saurait toutefois en inférer un aveu de subordination trop prompt à cette bourgeoise république qu'est l'imprimerie. Pour imprégnée qu'elle soit, non seulement du sempiternel topos de l'utilité, mais également d'une plus sincère volonté de contribuer, par son existence même, au bien-être collectif (« I will spend my time and knowledge, which are my greatest fortunes, for the common good of all »), l'*Anatomie* de Burton n'est quand même pas le lieu d'une simple avalisation de la très suspicieuse pratique de dissémination-dépréciation du prestigieux savoir livresque. Tout en portant très ostensiblement la marque de l'esprit mercantile, l'*Anatomie* reste aussi, de façon paradoxale, représentative de cette attitude typique des élites lettrées de l'époque – concurrencées par la force montante de la classe marchande et dépassées par la poussée des masses urbaines –, et qui est symptomatique de ce que J.W. Saunders désigne par l'expression *stigma of print*¹⁴⁸.

Non seulement y a-t-il donc trop de diplômés pour le nombre de postes à pourvoir, mais il se publie aussi désormais trop de livres et il se forme surtout trop de mauvais écrivains. Ainsi la mélancolie qui était constitutive de la « prostitution » du protégé en deviendra-t-elle une aussi (ou consécutivement) constitutive de la « prostitution » de l'écrivain qui a désormais pour rôle de satisfaire les désirs capricieux d'un nouveau type de « patron » : le public ou, plus exactement, une certaine catégorie (savante) de public.

Our writings are as so many dishes, our readers guests, our books like beauty, that which one admires another rejects; so are we approved as men's fancies are inclined. *Pro captu lectoris habent sua fata libelli*. That which is most pleasing to one is *amaracum sui*, most harsh to another. *Quot homines, tot sententiae*, so many men, so many minds: that which thou condemnest he commends. *Quod petis, id sane est invisum acidumque duobus*. He respects matter, thou art wholly for words; he loves a loose and free style, thou art all for neat composition, strong lines, hyperboles, allegories; he desires a fine frontispiece, enticing pictures [...]

¹⁴⁷ La sixième édition de l'*Anatomie* en est une posthume.

¹⁴⁸ Voir par exemple la préface au lecteur de *Religio Medici* de Thomas Browne: « I have lived to behold the highest perversion of that excellent invention. », dans *Religio Medici and Urne-Buriall*, édité par Stephen Greenblatt, New York Review, Oxford, 2012, p. 3.

¹⁴⁹ Burton, « Democritus to the Reader », *op. cit.*, p. 27.

CHAPITRE II.3.

Des lieux de la mélancolie comme lieux de la possession/dépossession

La « misère du scholar » est le châtement du péché autant que sa manifestation même, mais elle est aussi, en son envers, une forme de légitimation de la vie intellectuelle comme travail et comme sacrifice. La mélancolie dépeinte par Burton se prêtant non seulement à une multiple entente, mais également à une double détermination morale : le *scholar* ayant le choix d'y succomber vertueusement ou vicieusement, selon qu'il décide d'être sa propre victime ou son propre bourreau.

Formulée ainsi, la problématique n'est pas sans divulguer un flagrant *non sequitur* : comment Burton peut-il se faire à la fois l'apôtre et le martyr de la souffrance du *scholar* ? Apôtre de la marche d'expiation qu'elle enclenche ; martyr de l'état d'anxiété perpétuelle et de profond abattement (« fear and sorrow ») qui en est l'issue fatidique : « A scholar's mind [...] with indefatigable pains and meditation consumes itself. »¹⁵⁰ Comment les études qui, même lorsqu'elles sont conduites sur la voie pieuse et rationnelle de l'ennoblissement intellectuel et moral, sont susceptibles de déclencher ou renforcer les symptômes de la mélancolie, peuvent-elles tirer leur efficacité et leur sens de la négation comme de l'affirmation mêmes de cette mélancolie ?

Une difficulté qui n'est certainement pas sans refléter l'esprit de paradoxe qui baigne l'*Anatomie* et vient constamment heurter notre bon sens cartésien. Mais il faut aussi reconnaître l'enjeu plus exemplaire, paradigmatique, dont se charge ici le texte et qui vient en outre signer son identité religieuse. Il s'agit, bien sûr, de l'ambivalence fondamentale qui caractérise, dans la tradition chrétienne, la notion de tristesse (*acedia*), aussi affectée d'une riche polysémie¹⁵¹. C'est la question qui sert de trame implicite à toute l'œuvre, reconduite jusque dans la toute dernière exhortation que nous adresse Burton : « SEPERATE MISERI; CAVETE FELICE [Hope ye unhappy ones; ye happy ones,

¹⁵⁰ Burton (1.3.1.4.), *op. cit.*, p. 405.

¹⁵¹ Une notion qui se verra affublée de tous les noms (*acedia*, *accidia*, *tristitia*, *taedium*, *fastidium*, *tepeditas*, *otiositas*, *torpor*, *desperatio*, *melancholia*, *pigritia*, etc.) et de tous les attributs au cours de son histoire. Pour de plus amples développements, voir les ouvrages de Lucrèce Luciani-Zidane, *L'Acédie. Le vice de forme du christianisme*, Éditions du Cerf, Paris, 2009 et de Siegfried Wenzel, *The Sin of Sloth. Acedia in Medieval Thought and Literature*, The University of North Carolina Press, 1960.

fear.] »¹⁵², pour nous rappeler une fois de plus le sort funeste, mais donc aussi celui paradoxalement heureux, pénétré du sentiment de *felix culpa* (« faute joyeuse »), qui s'attache aux mortels.

Nous touchons ici une question qui ouvre un champ d'investigation infiniment vaste et dont l'élucidation est hors de notre portée immédiate. C'est pourquoi il faudra nous en tenir, pour le moment, au simple constat du rôle fondamental de la mélancolie dans la séquence pénitentielle : faute, confession, punition, pardon, grâce ; et à celui, plus englobant, de la valorisation de l'expérience de la souffrance physique et morale dans la pensée chrétienne en raison de sa violence désubjectivante. L'expression plus pieuse de la mélancolie qui s'énonce chez Burton n'étant, de fait, guère dissociable d'une promotion de l'impératif meurtrier qui sous-tend le paradigme de l'amour chrétien (*agapè*) et qui est celui de l'amputation de l'*éros*, de l'anéantissement du sujet. En témoigne déjà l'emploi fréquent – calqué sur les épîtres pauliniennes – que fait l'auteur des termes « grief » et « mourn » pour se référer à la progression spirituelle « descensionnelle » que commande la foi religieuse chrétienne. La mélancolie, dans son acception plus « positive » étant avant tout, chez Burton, une réminiscence de la divine rédemption de la Croix, dont on connaît l'éloge par l'entremise des écrits de Paul et, à sa suite, ceux de Luther et de Calvin.

Parce que la mélancolie, au même titre que toute autre maladie engendrant une importante souffrance, est toujours le lieu d'une violente expérience désubjectivante, elle s'offre aussi forcément, aux yeux du chrétien, comme une forme de délivrance. C'est bien ce versant-là de la mélancolie – qui trahit nettement des réminiscences d'acédie – qui sert de solennel fil conducteur à la troisième partition de l'ouvrage. Partition qui est aussi la plus volumineuse du livre et qui prendra assez vite l'apparence d'un long sermon, porté par des déterminations d'ordre cette fois-ci entièrement religieux et non plus médical : « *Ure, seca, occide, O Domine, (saith Austin) modo serves animam, kill, cut in pieces, burn my body (O Lord), to save my soul.* »¹⁵³

On ne saurait s'attarder plus avant sur le problème, en apparence insoluble, qui est celui de l'étiologie et de la thérapeutique de cette *autre* mélancolie, celle proprement spirituelle (« thou art spiritually sick »), et de son application, contradictoire, au modèle philosophico-médical issu de la tradition hippocratico-galénique, bien que ce soit là une question qu'il semble difficile d'éluder

¹⁵² Burton (3.4.), *op.cit.*, p. 432.

¹⁵³ Burton (3.4.2.6.), *op. cit.*, p. 425.

totalément : les nombreux visages de mélancolie se « hantent » forcément tous les uns les autres. On se permettra néanmoins d'insister sur ces deux points, découlants l'un de l'autre, tout à fait déterminants pour comprendre comment le travail intellectuel, tel qu'il est entendu et prescrit par Burton, s'apparente aussi à un indispensable « travail » de la mélancolie. D'abord celui-ci : l'important thème de l'humilité qui, joint à celui de l'abnégation, revient comme un leitmotiv au fil de l'*Anatomie*, en est un qui résonne bien au-delà de son seul territoire : « Whether therefore ye eat, or drink or whatsoever ye do, do all to the glory of God. » (I Cor 10 : 31). L'humilité est non seulement le fer de lance du protestantisme, mais elle est aussi l'acmé de l'affect religieux (*affectum devotionis*) dans le christianisme et, en cela, le socle à partir duquel se constitue l'important dépassement, proprement chrétien, de l'*apatheia* antique. Puis, celui-là : la mélancolie est, pour Burton, un mal universel et une fatalité dans la mesure où elle est l'apanage du péché qui est lui-même l'apanage de l'homme et son soulagement procède, en dernier ressort, de Dieu. Or elle est aussi, en l'occurrence, un mal *nécessaire* dans la mesure où son apparition, voire sa prévalence, ouvre aussi le chemin, dans l'économie de la grâce, de la repentance – sans toutefois être, à proprement parler, une *voie* d'accès à la vérité, à la connaissance, à la lumière divine.

Tentat (saith Austin) *non ut obruat, sed ut coronet* he suffers thee to be tempted for thy good. [...] We must all go, non a deliciis as delicias [not from delights to delights], but from the cross to the crown, by hell to heaven, as the old Romans put Virtue's temple in the way to that of Honour: we must endure sorrow and misery in this life.¹⁵⁴

La mélancolie, qui n'a de cesse de se montrer, chez Burton, dans toute sa plasticité et toute sa polysémie, en vient donc à s'offrir elle-même comme un *pharmakon*. Son ambivalence, patente dans la dernière section du livre, « Cure of Despair », se donnant déjà à lire, de façon plus emblématique, dès avant l'ouverture de l'enquête, dans le très beau poème liminaire « Author's Abstract on Melancholy ». Elle est, par sa résultante esseulante et aliénante, un remède à la commune déraison, à la folie du monde (« None so divine as melancholy »), tout en demeurant le ministre, l'incarnation même de cette folie (« Naught so damn'd as melancholy »). L'on doit néanmoins préciser que le substantif grec que l'on a choisi ici de lui accoler et qui lui sied si bien en est toutefois un dont le sens et surtout la portée philosophico-morale ne sont plus très conformes à l'inspiration platonicienne. D'abord en ce que le

¹⁵⁴ Burton (3.4.2.6.), *op. cit.*, p. 426.

pharmakon qui se trouve en l'*Anatomie*, qui est renfermé en ses pages, et qui est autant celui du travail intellectuel que de son extension inéluctable : la mélancolie, offre dans les deux cas une valence plus mixte que double. Il y a en effet toujours, chez Burton, quelque poison caché (ou même saillant) qui subsiste dans le remède et inversement. Fatale hybridation qui n'est d'ailleurs pas sans rappeler le principe de similitude du « rien n'est poison, tout est poison : seule la dose fait le poison »¹⁵⁵, sous-jacent à l'approche homéopathique défendue à l'époque par l'école de Paracelse¹⁵⁶ :

[...] I would expel claim clavo [a nail with a nail], comfort one sorrow with another, idleness with idleness, ut ex vipera theriacum [as an antidote out of a serpent's venom], make an antidote out of that which was the prime cause of my disease.¹⁵⁷

Enfin, en ce que l'indispensable bivalence qui s'y attache l'est nécessairement dans un rapport inversé. Si la sotériologie platonicienne intègre elle aussi, il est vrai, la souffrance à son économie, c'est avant tout pour en viser le dépassement dialectique *ici-bas*. L'ascension philosophico-spirituelle qu'elle commande en est effectivement d'abord une intentionnelle et autonome : le but du philosophe étant toujours de se détacher, de s'abstraire, *par lui-même*, du corps. Ainsi le *pharmakon* est-il, chez Platon, remède lorsqu'il participe de la libération de l'âme de son enveloppe terrestre (la cigüe dans le *Phédon*) et poison lorsqu'il la retient dans le monde du sensible, de la matière, de l'équivoque (l'art rhétorique dans le *Gorgias* et dans le *Phèdre*).

D'une toute autre progression est l'*ordo salutis*¹⁵⁸ qui trouve exemplairement son expression dans le texte de Burton. À aucun moment l'auteur ne nous laisse oublier qu'il est impossible de se « racheter » soi-même, qu'il est impensable de dépasser, *par soi-même*, sa corpérialité et l'indéfectible association de cette dernière à la souillure. Souillure qui ne réside par ailleurs plus dans la nature « sensible » de l'homme, mais bien dans son être tout entier, soit dans son irrémédiable et dévorante inclination naturelle à l'égoïsme (« *quaerere quae sua sunt* »¹⁵⁹).

'Tis all our study, practice, and business how to plot mischief, mine, countermine, defend and offend, ward ourselves, injure others, hurt all; as if we were born to do mischief, and that with

¹⁵⁵ Sous sa forme originale : « Alle Dinge sind ein Gift und nichts ist ohne Gift. Allein die Dosis macht, daß ein Ding kein Gift ist. », dans *Septem defensiones : die Selbstverteidigung eines Aussenseiters*, Paracelse, Éditions Schwabe & Co., Basel, 2003.

¹⁵⁶ Galien reste toutefois, et de loin, le véritable maître à penser de Burton en matière de philosophie naturelle.

¹⁵⁷ Burton, « Democritus to the Reader », *op. cit.*, p. 21.

¹⁵⁸ Nietzsche y verra le « renversement de toutes les valeurs antiques », dans *Par-delà bien et mal. Prélude d'une philosophie de l'avenir*, Gallimard, Paris, 1971, p. 64.

¹⁵⁹ Luther, WA, tome XVIII, p. 742.

such eagerness and bitterness, with such rancour, malice, rage, and fury, we prosecute our intended designs, that neither affinity or consanguinity, love or fear of God or men can contain us: no satisfaction, no composition will be accepted, no offices will serve, no submission¹⁶⁰

L'homme ne pouvant plus travailler, de son propre chef, à élever son âme – le salut de cette dernière dépendant désormais d'un secours extérieur et gratuit –, la seule mission terrestre qui lui est désormais dévolue est celle de prendre part, de manière indirecte, médiante, à l'effusion de l'amour divin. Car bien qu'en vertu de la conception paulinienne de l'amour-*agapè*, la voie descendante est effectivement celle qui nous mène à Dieu, il faut cependant se garder de croire qu'il soit possible de se disposer à recevoir ou de se faire, soi-même, réceptacle de l'amour de Dieu (Dieu *étant* amour, selon l'évangile johannique), cela revenant à contribuer à sa propre béatitude. Mais il est néanmoins possible et requis de se faire « conduit », « médium » de cet amour. Renouveau – typiquement luthérien – de l'idéal ascétique qui a notamment brillamment été explicité, au début des années trente, par le grand théologien suédois Anders Nygren :

Dans ses rapports avec Dieu et avec le prochain, le chrétien peut être comparé à un conduit ouvert, en haut, par la foi, et, en bas, par l'amour. Tout ce que le chrétien possède, il l'a reçu de Dieu, de l'amour divin ; et tout ce qu'il possède, il le transmet par son amour à son prochain. Il n'a rien à donner, qui lui appartienne en propre. Il est précisément le tuyau, le canal, qui conduit l'amour divin.¹⁶¹

De même, chez Burton, le « vrai chrétien » (« a true Christian, a good divine, an imitator of Christ ») est avant tout celui qui sait s'humilier et reconnaître son néant « de tout [son] cœur, de toute [son] âme, de toute [sa] pensée et de toute [sa] force. » (Matth., 12, 30) pour laisser « passer », en lui, l'esprit créateur de l'*agapè*. C'est ce que nous invite d'ailleurs expressément à méditer la section intitulée « Charity », qui se lit dans les premières pages de la troisième partition : « [...] a man is beloved of a man, in that he is a man; but all these are far more eminent and great, when they shall proceed from a sanctified spirit, that hath a true touch of religion and a reference to God. »¹⁶².

Dans cet esprit, le chemin de la repentance ne peut être suivi qu'au moyen du seul « travail » qui soit encore à faire et qui est celui du corps : « labour to pray, to repent, to be renewed in mind,

¹⁶⁰ Burton (3.1.3.), *op. cit.*, p. 34.

¹⁶¹ Anders Nygren, *Éros et agapè III. La notion chrétienne de l'amour et ses transformations*, Aubier, Montaigne, Paris, 1952, pp. 308-309.

¹⁶² Burton (3.1.3.), *op. cit.*, p. 31.

keep thine heart with all diligence »¹⁶³. Or il faut encore une fois prendre garde de ne pas simplement en inférer un nouveau fétichisme de la pure violence physique et morale, dont on connaît trop bien la forte imprégnation égoïste. L'acte industriel doit être aimé pour lui-même et pour les fruits qu'il porte en lui et ne peut en cela aucunement témoigner d'une simple mortification de la chair. Le « travail » au sens violent de la peine que prend le corps pour lutter contre la (ou sa) nature, est en effet dépourvu de toute valeur s'il n'est pas imprégné du souci du prochain ou, plus concrètement, de celui de la santé-prospérité du *Commonwealth*.

En ce sens, l'éthique du travail qui découle de la glorification paulino-luthérienne de l'*agapè* – ou de la confiscation paulino-luthérienne de l'*éros*, ce qui revient au même – et qui deviendra plus tard celle de la profession-vocation s'avère *aussi* être, comme par défaut, une éthique du profit et une éthique de l'*œuvre*. Les voies du travail et de l'*œuvre* participant en effet toujours antinomiquement mais nécessairement l'une de l'autre, comme nous l'en atteste exemplairement le monument littéraire *et* le compendium médical (et médicinal) qu'est l'*Anatomie*. Or c'est précisément par suite de cette mutation du travail en œuvre et inversement que s'établit toute la paradoxale – et paradoxalement complémentaire – toxicité / curativité de la mélancolie même.

Nous avons déjà exposé sommairement, dans la première partie de ce travail, les motifs qui nous amènent à soutenir que Burton conçoit les deux « thérapeutiques » complémentaires que sont la lecture l'écriture comme des activités non seulement laborieuses, mais aussi valorisées en ce sens. L'on devra en préciser ici les limites et l'extension éventuellement aussi pathologique. Car en dépit de l'emploi fréquent que fait Burton du mot « labour » pour désigner à la fois les « exercices de l'esprit » : « No labour in the world like unto study » ; « those many laborious hours, days and nights, spent in the voluminous treatises » ; et leurs fruits : « This playing labour » ; « I submit my labours » ; et en dépit de l'analogie somme toute audacieuse que fait Burton entre le travail de rédaction de son *Anatomie* et celui de la parturition : « as a bear doth her whelps », sa conception du travail intellectuel n'en demeure pas une limitée au seul domaine de la souffrance combative, c'est-à-dire de la pénitence. Les travaux du corps et de l'esprit, qui sont autant de remèdes-poisons à la mélancolie, le sont aussi en ce

¹⁶³ Burton (3.4.2.6.), *op. cit.*, p. 419.

qu'ils procèdent d'un acte créateur (*work*) qui fonde des assises narcissiques, qui porte la marque du Moi.

En se faisant « œuvre », c'est-à-dire en dépassant ses seules visées immédiates pour en annexer d'autres proprement créatrices de permanence et d'appartenance au monde, le travail en vient aussi, fatalement, à se poser comme force subjectivante. Par là, il se fait donc aussi « travail » de la mélancolie puisqu'il en constitue justement la négation même. Or c'est bien là une inférence interprétative qui nous conduit tout droit dans une impasse, c'est-à-dire sur l'inextricable scène du *pharmakon* : la mélancolie comportant une certaine valence « positive », chez Burton et dans la théologie néo-testamentaire en ce qu'elle est, précisément, un agent de la dissolution du Moi. Le mélancolique, tel que le décrit en outre Burton, n'étant, au demeurant, qu'une enveloppe charnelle vide et immobile sur laquelle pèse lourdement le *fatum* de la finitude et passe un courant torrentiel d'impressions du monde extérieur : « as in a river we swim in the same place, though not in the same numerical water »¹⁶⁴. En agissant à contre-courant de cette passivité pathologique du corps – qui en est en vérité une de l'être tout entier –, le *labour-work* se prête donc à l'évidence comme premier et seul remède à la mélancolie. Mais, de ce fait, il s'impose aussi nécessairement au malade-chrétien comme un vecteur de l'affirmation du soi et, par extension, comme un opérateur de réversibilité du *pharmakon*, une source de mélancolie (folie, égoïsme). La voie de l'œuvre, comme celle du travail, en étant une pavée des pièges de la tentation. Les douceurs de la fainéantise qui nous appellent dans le travail de même que la passion frivole de la vanité qui nous menace dans l'œuvre constituant autant d'épreuves de la foi et autant de risques aggravants pour le chrétien mélancolique en quête de délivrance.

De façon très ostensible, l'*Anatomie de la mélancolie* se fait « œuvre ». D'abord en ce qu'elle s'inscrit dans la durée et appartient en propre au domaine de l'achevé, de l'indépassable, de l'unique. Puis en ce qu'elle est aussi une plate-forme du développement et de l'affirmation de l'identité : en aval, bien sûr, puisque le lecteur, qui en est le sujet même (« Thou thyself art the subject of my discourse »), est naturellement amené à se projeter dans ses décors mouvants – pour le meilleur et pour le pire ; puis en amont, en ce que le livre est aussi forcément le lieu d'une énonciation testimoniale et

¹⁶⁴ Burton (1.3.1.3.), *op. cit.*, p. 397.

testamentaire (« I doubt not but that these following lines [...] will drive away melancholy (though I be gone) »), et ce en dépit ou non de la volonté de notre « humble author », celui-là même qui croit – certes non pas dur comme fer – pouvoir s’arroger le statut privilégié de n’être « personne » : « I writ this, and published this οὔτις ἔλεγεν, it is *neminis nihil* [nothing by nobody]. »¹⁶⁵

Cette importante implication subjective s’exprime, chez Burton, à trois principaux niveaux. D’abord au niveau de la posture proprement vocationnelle qui est celle du *scholar*. Une posture qui ne manque d’ailleurs pas ici de s’assumer dans toute sa dignité séculière, même si elle reste préservée de son assimilation moderne au champ (et au prestige) de la « profession ». Rares voire inexistantes sont en effet les passages afférents à la vie de l’auteur qui font mention des diverses charges professionnelles qui lui furent confiées au cours de sa vie du fait de son double état, universitaire et sacerdotal. Il se dégage plutôt et essentiellement de la lecture de l’*Anatomie* le portrait d’un authentique « homme d’université » (« a true scholar ») chargé d’une forte impression de la mélancolie qui lui est coextensive.

L’initiative qu’a prise Burton de faire publier, par les soins des presses d’Oxford – en la personne de Henry Cripps –, son livre, traduit donc aussi, chez lui, une certaine soif d’accroître son sentiment d’appartenance à une communauté savante en exhibant devant elle les lettres de noblesse qu’elle lui a elle-même conférées. D’où justement les allusions répétées, au fil du texte, à son titre de « scholar », « student », « university man ». L’identification proprement « matriculaire » de Burton étant d’ailleurs si ancrée qu’elle se donne à lire jusque dans son testament : « I Robert Burton Student of Christ-church Oxon my means be but small have thought good by this my last Will and Testament to dispose of that little which I have [...] »¹⁶⁶.

La seconde et la plus ostensible auto-construction / promotion subjective que l’écriture et la mise sous presse permettent d’opérer est bien entendu celle qui participe à l’affirmation de la figure de l’auteur. L’unité littéraire, fragile mais néanmoins sans cesse réaffirmée, qui se dégage de l’*Anatomie* marquant aussi, par sa cohésion même, l’implication d’une instance énonciatrice toute aussi « unitaire », et à plus forte raison, toute aussi unique. Une notion qui renvoie ici à une vision de la création littéraire qui n’est à l’évidence pas fondée sur nos consécrationes modernes de l’originalité

¹⁶⁵ Burton, « Democritus to the Reader », *op. cit.*, p. 122.

¹⁶⁶ Robert Burton, *The Anatomy of Melancholy*, Project Gutenberg, 2004, www.gutenberg.org/ebooks/19033.

et de la propriété intellectuelle. Et ceci est particulièrement exemplifié par le penchant plus que prononcé de Burton à usurper, altérer, déformer les propos de ses devanciers et ce sans le moindre scrupule. L'on constate néanmoins, cela dit, à la lecture et même déjà à l'examen superficiel du livre, qu'il y a bel et bien affirmation d'une conscience, d'une intentionalité et d'une revendication auctoriale. En témoigne de manière très emblématique la reproduction du portrait de l'auteur au centre de l'exceptionnel frontispice qui orne l'œuvre. En témoigne, aussi, l'attention toute singulière et toute personnelle qui est portée à la facture poétique de son *cento*, qu'il rédige ou « rapièce », qui plus est, en anglais : « My translations are sometimes rather paraphrases than interpretations *non verbum* [not literal], but, as an author, I use more liberty [...] ». Et en témoigne, finalement, les cinq rééditions de son livre qui sont autant de réitérations de sa posture auctoriale.

Enfin, c'est aussi la posture distanciée et désintéressée du *gentleman* que vient revendiquer Burton à travers les publications successives du produit de ses « agréables distractions » (« [...] a leisurely kind of employment »). Désintéressement du geste créateur qui se reflète en outre dans les efforts répétés de l'auteur pour se justifier en ce sens. Burton est formel : il a entrepris la rédaction de son *Anatomie* et s'est autorisé à en diffuser publiquement le contenu *ad arbitrium*, par la seule inclination de son bon plaisir et par égards pour son large lectorat.

[yielding to the solicitations of many who begged me to dwell at greater length on this topic, I overcame my reluctance and for the sixth time took the pen in my hand for a kind of composition very foreign to my studies and profession, stealing from my serious occupations a few hours to devote to lighter pursuits]¹⁶⁷

En adoptant une telle attitude, Burton aspire surtout à nous convaincre de sa pleine souveraineté en regard de son activité littéraire et de son œuvre qu'il nous décrit avant tout comme étant une sorte d'aboutissant heureux du surcroît de temps libre à sa disposition. L'*Anatomie* est donc aussi, pour l'auteur, le lieu d'une affirmation de son statut d'homme libre (« I am a free man born »¹⁶⁸) affranchi des servitudes de la subsistance ou de celles qui appartiennent en propre au « travailleur » (*labourer, husbandman*). Prérogative d'ailleurs emblématisée par le blason familial qui figure sur le frontispice de l'œuvre. Or si c'est là une posture qui semble au premier abord s'accorder à des exigences éthiques antithétiques aux valeurs de service public, d'oubli de soi et de police des mœurs qui viennent d'être

¹⁶⁷ Burton (3.1.1.1.), *op. cit.*, p. 9.

¹⁶⁸ Burton, « Democritus to the Reader », *op. cit.*, p. 15.

discutées, l'on reconnaîtra, ne serait-ce qu'au seul fait de l'engagement très personnel de l'auteur dans son sujet, qu'il n'en est rien. La préséance du travail dans la lutte contre la mélancolie qui se pose chez Burton tenant précisément à ce que celui-ci découle d'un *choix* éthique ; en ce qu'il est un acte intentionnel et souverain, et non une simple dépossession involontaire – aliénation spécifique des pauvres gens, chez qui la « vraie » mélancolie n'élit pas domicile.

Les divers reproches qui sont par ailleurs faits, au fil du livre, à l'endroit du milieu scolaire restent pour la plupart des allégations de corruption. Ils sont surtout une imprécation à l'intention des esprits peu soucieux de la conservation et de l'avancement du savoir. La question de la « juste rétribution » qui doit être accordée aux *scholars* n'en est pas une centrale chez Burton et pour cause : celui qui loue et cherche à faire ressortir les qualités pratiques des études n'irait jamais jusqu'à se déclarer esclave de celles-ci. Le *gentleman* de Christ Church se garde bien de s'étendre, au reste, sur les détails de sa vie personnelle qui pourraient le réduire à son banal statut d'homme d'Église (*divine*) ou encore à celui, plus dégradant encore, de vulgaire écrivain (*writer*)¹⁶⁹. Une résolution baignée d'élitisme et de conservatisme qui témoigne à la fois du mépris de l'auteur pour la « professionnalisation » et de son aspiration élevée à être « *aliquis in omnibus, nullus in singulis* [a somebody in general knowledge, a nobody in any known subject]. »¹⁷⁰

¹⁶⁹ Terme dont la valeur sémantique est ambiguë : Burton emploie souvent indifféremment « writer » et « author », mais dans son acception spécifiquement statutaire ou professionnelle, « writer » reste clairement péjoratif ; en témoigne l'emploi fréquent qui est fait des épithètes « fantastical », « amorus », « profane », etc. pour le qualifier.

¹⁷⁰ Burton, « Democritus to the Reader », *op. cit.*, p. 17.

CONCLUSION

Le tragique paradoxe qui réside dans la double exigence éthique qu'endosse Burton, celle d'une préservation des valeurs chrétiennes de l'humilité, de l'abnégation et de l'amour désintéressé pour le prochain et celle d'une pleine reconnaissance sociale de ce même travail de préservation a été, à n'en pas douter, l'un des lieux les plus féconds de sa « douce » et « maudite » mélancolie. Esprit aporétique qui vient comme idéalement se subsumer sous la signature du pseudonyme qu'il se choisit, « Démocrite Junior ». Un masque auctorial autant voué à venir étancher la soif d'anonymat qui semble avoir habitée, par intermittence ou de façon ambivalente, l'auteur qu'à venir exalter, auréoler cette même (fausse) pudeur – et inciter entre autres, par ce biais, à l'achat.

De même, le tour de ventriloquie qui lui sert en apparence de gage d'impartialité (« Amongst so many thousand authors you shall scarce find one »), bien qu'il préfigure l'émergence de la figure distanciée et objective du scientifique-*scholar*, n'est certainement pas l'unique fait d'une sorte d'intégrité académique avant l'heure. S'il ressort effectivement du livre de Burton une réelle stratégie de mise en œuvre d'un dispositif « expérimental » (au sens où nous l'avons précisé dans la première partie de ce travail qui est celui d'un lieu d'accomplissement du caractère cumulatif, non définitif et antithétique de la compilation scientifique) *et* thérapeutique (en sa possibilité de servir directement d'opérateur de rééquilibration humorale), et donc un modèle productif efficient de l'avancement du savoir *et* de l'accession au bien-être, ce dernier n'en demeure pas moins l'œuvre d'un homme dont la *personnalité* mélancolique signe aussi son caractère « d'exception »¹⁷¹.

La voix de Burton s'élève d'autant plus au-dessus des autres du fait qu'elle se diffracte ; du fait qu'elle est trait-d'union, intermédiaire, garant de lisibilité ; du fait qu'elle est travaillée et portée par ses limites intrinsèques qui sont celles de la glose, de la paraphrase. Mais elle tire aussi, à l'évidence, toute sa singularité de la souffrance particulière du corps même qui l'engage, c'est-à-dire de l'expérience de la mélancolie qui fût celle de l'auteur en propre et dont le présent travail ne saurait prétendre faire « l'économie », comme pourrait le laisser penser son titre. Nous espérons, tout au plus, que ces quelques pages auront été en mesure de pointer quelques-unes de ses articulations les

¹⁷¹ Comme l'est décrit le mélancolique du *Problème XXX* d'Aristote : « Pourquoi tous les hommes qui ont été des êtres d'exception en philosophie, en politique, en poésie, dans les arts, étaient-ils bilieux [...] ? », dans Yves Hersant, *op. cit.* p. 517.

plus explicites, douloureuses comme heureuses : au livre d'abord puis à la vocation de *scholar*. Articulations dont l'*Anatomie* est bien entendu l'archive et le support le plus évident, mais dont la portée dépasse le simple cadre autoréflexif de l'œuvre. Car il s'agit non seulement là de lieux particulièrement féconds de la mélancolie chez Burton, mais à travers tout le siècle.

En ce qu'ils sont des espaces intermédiaires entre la sphère du somatique et de l'affectif ; du spirituel et du corporel ; de l'individuel et du collectif, et en ce qu'ils ouvrent précisément, en cela, des espaces d'indétermination, d'ambivalence, les *pharmaka* que nous prescrit et dont nous pourvoit l'*Anatomie* nous ouvrent aussi l'accès à une dimension plus intime de l'expérience mélancolique « baroque ». Car ils sont aussi le lieu où vient se greffer à cette « sorte de délire sans accompagnement de fièvre » (« a kind of dotage without a fever ») l'humeur noire qui monte des inextirpables racines temporelles qui la (et qu'elle) portent. La figure du *pharmakon* qui se décline et se déploie au fil du livre de Burton en est, de fait, également une d'où émergent les jalons d'une « réalité » historique et spirituelle.

La mélancolie du *scholar* qui travaille et taraude l'*Anatomie* en est donc une autant symptomatique qu'étiologique. Elle est à la fois l'expression personnelle d'un mal-être-au-monde et celle d'un plus vaste « malaise dans la civilisation », pour reprendre l'expression freudienne (*Das Unbehagen in der Kultur*). Non pas que le contexte socio-historique qui a vu grandir et mourir Robert Burton en fut un particulièrement mélancolique, n'en déplaise aux tenants de l'*english malady* et de la « maladie protestante ». Mais force est de conclure que le chevauchement paradigmatique qui s'y opère et qui induit par là une forte tension entre ses deux pôles constitutifs, celui de la raison instrumentale et celui de la foi chrétienne, a aussi, incidemment, mis à disposition de ses sujets « bilieux » un prisme symbolique de lecture et un dispositif représentationnel d'une exceptionnelle fécondité.

Burton est peut-être contemporain de Bacon et de Descartes, il ne fait pas de doute que son *Anatomie* appartient plus à l'âge de l'éclectisme théorique qu'à celui de l'empirisme triomphant. Il y a cependant lieu de constater qu'en dépit de ses allégeances conservatrices et même, à certains égards, rétrogrades (nulle mention n'est faite, par exemple, dans les dernières éditions de l'*Anatomie*, de la grande découverte de William Harvey sur la circulation sanguine, rendue publique en 1628) son magnifique *cento* n'en constitue pas moins un champ d'investigation extraordinairement foisonnant

pour qui souhaite prendre la mesure des transformations qu'ont connues, au cours des XVI^e et XVII^e siècles, les voies d'accès au « bien-être » ou, plus fondamentalement, à la triple articulation qui, encore à l'époque de Burton, était contenue dans le mot *wealth* : santé du corps, santé de l'âme et santé de la nation. Car c'est bel et bien en son sein même que se creuse l'abîme – qui en deviendra un définitif – de l'impossible symétrie relationnelle entre le monde ici-bas et celui d'outre tombe.

En ce qu'elle donne à lire une « figure » de la mélancolie qui est non seulement protéiforme, mais aussi foncièrement antinomique (étant à la fois la prérogative de Saturne et de Satan) ; en ce qu'elle est elle-même un « scandale » – à la fois dans son contenu et par la posture thérapeutique qu'elle autorise et appelle –, l'*Anatomie* ne peut conduire son lecteur qu'à une conclusion tout aussi scandaleuse : celle du paradoxal et précoce « désenchantement » recouvrant ce grand moment de revitalisation et de reconquête de la spiritualité chrétienne qui survient à la charnière de son déclin. L'*Anatomie* est aussi l'archive de ce moment capital et culminant d'une sotériologie qui, à force d'amour (ou de haine)¹⁷², en vient presque à ne plus en être une ; qui, par une sorte d'effet pervers se retourne en son exact contraire et ne peut tout à coup plus dépasser sa dimension *pathologique*.

Les lieux de la mélancolie se multiplient et se déplacent donc aussi, chez Burton, pour devenir comme autant d'indices de cette « folie » (non pas au sens moral de l'insanité, du délire, tel que le traduit le terme anglais *madness*, mais au sens restreint d'une pure antinomie de la raison) du christianisme. Une « folie » qui n'est donc plus l'apanage des hommes, qui n'est plus l'*hybris* démocratienne, mais qui vient, comme par un surcroît d'ironie, réanimer le souffle de la *mania* platonicienne, soit la véritable folie divine. C'est là un renversement de perspective qui vient certainement renforcer la dimension tragique de l'expérience mélancolique, mais qui ne doit pas, encore une fois, nous conduire à la conclusion hâtive que les chrétiens auraient une plus grande propension à succomber à ses « démons », mais bien au simple constat de la grande fécondité d'une telle extension conceptuelle. Car au-delà des fonctions proprement thérapeutique et didactique de

¹⁷² Aporie parfaitement énoncée dans les mots de Luther : « aimer signifie se haïr soi-même », dans *Épître aux Romains* II, cité dans A. Nygren III p. 283 ; de Pascal : « Nulle autre religion n'a proposé de se haïr, nulle autre religion ne peut donc plaire à ceux qui se haïssent et qui cherchent un être véritablement aimable. », dans *Les pensées*, éd. Seuil, Paris, 1962, p. 127 ; de Luc 14:26 : « If any man come to me, and hate not his father, and mother, and wife, and children, and brethren, and sisters, yea, and his own life also, he cannot be my disciple. » dans *King James Bible* ou encore de Nietzsche : « Il y a une exubérance de la bonté qui ressemble à la méchanceté, dans *Par-delà bien et mal*, Gallimard, 1971, p. 97.

l'*Anatomie*, il s'en dégage aussi une dimension éthique remarquablement moderne, précisément induite par l'aporie qu'elle expose. Si nous avons tâché, plus tôt, de faire ressortir quelques-unes des difficultés et contradictions qui en découlent, il nous faut pour conclure pointer vers une possible résolution de l'antinomie qui la fonde et qui est celle de la constitution de l'archétype du *gentleman*.

À la croisée des éthiques néo-stoïcienne et chrétienne de la vertu se creuse à la fois un immense fossé et s'ouvre un horizon très vaste. Le fossé est celui de la foi et du rapport de l'homme à l'éternel ; l'horizon est celui du devoir et du rapport de l'homme au temporel. Et seul un « true gentleman » peut arriver à concilier les deux. Seul un « true gentleman » peut réconcilier en lui-même la violence destructrice et irrationnelle de la *passio* et l'esprit détaché, rationnel, du citoyen dont l'entreprise appartient en propre au domaine de l'*actio*. Seul un « true gentleman » sait porter humblement, froidement *et* profitablement le stigmaté de la damnation (sa mélancolie) ; et seul un « true gentleman » peut allier en son cœur affligé l'exigence morale du « bon soldat chrétien » (« a good soldier of Christ ») et l'exigence éthique voulant qu'*ici-bas*, « un *scholar* mérite mieux qu'un soldat », puisque l'œuvre du premier est pérenne (« a soldier's work lasts for an age, a scholar's for ever »).

BIBLIOGRAPHIE

Sources primaires

BACON, Francis, *The Major Works*, éd. Brian Vickers, Oxford University Press, 2002.

The Holy Bible, King James's Bible, Londres, 1611.

BRIGHT, Timothy, *Traité de la mélancolie*, trad. Eliane Cuvelier, Jérôme Millon, Grenoble, 1996.

BROWNE, Sir Thomas, *Religio Medici and Urne-Buriall*, édité par Stephen Greenblatt, New York Review, Oxford, 2012.

BURTON, Robert, *The Anatomy of Melancholy*, Everyman, Londres, 1948.

ERASME (de Rotterdam), *Éloge de la folie. Illustré par les peintres de la Renaissance du nord*, trad. Claude Blum, Éditions Diane de Selliers, Paris, 2013.
Les préfaces au Novum Testamentum (1516), trad. Y. Delègue, Éditions Labor et Fides, Genève, 1990.

FOXE, John, *Time and the End of Time*, G. & R. King, Londres, 1855.

JORDAN-SMITH, Paul, *Robert Burton's Philosophaster*, Stanford University Press, 1931.

LAURENS, André du, *A discourse of the preservation of the sight: of melancholike diseases; of rheumes, and of old age*, trad. Richard Surphlet, London, 1938.

LUTHER, Martin, *Traité du Serf Arbitre*, trad. Denis Rougemont, Éditions Labor, Genève, 1936.
Martin Luthers Werke, 120 vols. Weimar, 1883–2009.
Œuvres, t. I, Gallimard, Paris, 1999.
Œuvres, t. II, Gallimard, Paris, 2017.

MELANCHTON, Philipp, *Melanchton on Christian Doctrine: Loci Communes 1555*, trad. et éd. Clyde L. Manschreck, Oxford University Press, 1965.

MONTAIGNE, Michel de, *Les Essais*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 2007.

MORE, *Utopia*, Project Gutenberg, 2004, transcription de l'édition de 1901 de Cassell & Company, www.gutenberg.org/ebooks/2130.

MULCASTER, Richard, *Positions*, New York, Teachers College Press, 1971.

PASCAL, Blaise, *Les Pensées*, Seuil, Paris, 1962.

PERKINS, William, *The Works of William Perkins*, John Legatt, Londres, 1631.

PLATON, *Le Banquet*, trad. Émile Chambry, Garnier Flammarion, Paris, 1992.

Le Phèdre, trad. Émile Chambry, Garnier Flammarion, Paris, 1992.

Gorgias, trad. Émile Chambry, Garnier Flammarion, 1992.

Le Phédon, trad. Émile Chambry, Garnier Flammarion, 1992.

SENÈQUE, *Éloge de l'oisiveté*, trad. Joseph Baillard, Mille et une nuits, Paris, 2015.

SMITH, Thomas, *De Republica Anglorum*, éd. Mary Dewar, Cambridge University Press, 1982.

VIVES, Juan Luis, *De l'assistance aux pauvres*, trad. Ricardo Aznar Casanova et Léopold Caby, Valero & Fils, Bruxelles, 1943.

WITHER, George, *The Schollers Purgatory*, Theatrum Orbis Terrarum, Amsterdam, 1977.

WRIGHT, Thomas, *The Passions of the Minde*, London, 1601.

Sources secondaires

ANDERSEN, Jennifer et SAUER, Elizabeth, *Books and Readers in Early Modern England: Material Studies*, University of Pennsylvania Press, Philadelphia, 2002.

ANDERSON, Randall, « The Rhetoric of Paratext in Early Printed Books », in John Barnard and D. F. McKenzie (éd.), *The Cambridge History of the Book in Britain: Vol. IV, 1557-1695*, Cambridge University Press, 2002, pp. 636-44.

ARENDT, Hannah, *La condition de l'homme moderne*, trad. Georges Fradier, Gallimard, Paris, 2012.

AZIZA-SHUSTER, Evelyne, *Le Médecin de Soi-Même*, Presses Universitaires de Paris, 1972.

BABB, Lawrence, *Sanity in Bedlam*, Michigan State University Press, 1959.

The Elizabethan malady: a study of Melancholia in English literature from 1580 to 1642, Michigan-State University Press, 1951.

BAKER, David J., « The Preface to Burton's 'Anatomy of Melancholy' », dans *On Demand. Writing for the Market in Early Modern England*, Stanford University Press, Stanford, 2010.

BARBOUR, Reid, *English Epicures and Stoics: Ancient Legacies in Early Stuart Literature and Religious Culture in Seventeenth-Century England*, University of Massachusetts Press, Amherst, 1998.

- Literature and Religious Culture in Seventeenth-Century England*, Cambridge University Press, 2002.
- BARLOW, Richard G. "Infinite Worlds: Robert Burton's Cosmic Voyage." *Journal of the History of Ideas* 34 (1973): 291-302.
- BEIER, Lucinda McCray, *Sufferers and Healers: The Experience of the Seventeenth-Century England*, Routledge, Londres, 1987.
- BIÉLER, André, *La pensée économique et sociale de Calvin*, Goerg, Genève, 2008.
- BROWNE, Robert M., "Robert Burton and the New Cosmology," *MLQ*, XIII (1952), 135, 138-39.
- CASSIRER, Ernst, *The Individual and the Cosmos in Renaissance Philosophy*, trad. Mario Domandi, University of Chicago Press, 1963.
- CHARTIER, Roger, *Culture écrite et société. L'ordre des livres (XIV^e - XVII^e siècle)*, Albin Michel, Paris, 1996.
 La main de l'auteur et l'esprit de l'imprimeur. XVIe-XIIIe siècle, Gallimard, Paris, 2015.
 et CAVALLO, Guglielmo (éd.), *A History of Reading in the West*, trad. Lydia G. Cochrane, University of Massachusetts Press, 1999.
- CLARK, John Willis, *The Care of Books*, Cambridge, 1909.
- COLLINSON, Patrick, *The birthpangs of protestant England : religious and cultural change in the sixteenth and seventeenth centuries : the third Anstey memorial lectures in the University of Kent at Canterbury, 12-15 May 1986*, St. Martin's Press, New York, 1988.
- COOK, Harold J, *Matters of Exchange*, Yale UP, New Haven, 2007. "The New Philosophy and Medicine in Seventeenth-Century England", dans *Reappraisals of the Scientific Revolution*, Édité par David C. Lindberg et Robert S. Westman, Cambridge UP, Cambridge, 1990.
- CRAIK, Katharine A., *Reading Sensations in Early Modern England*, Palgrave Macmillan, Basingstoke, 2007.
- CROLL, Morris, "Attic" *Prose in the Seventeenth Century*, *Studies in Philology*, 18 no. 2, 1921, p. 96.
- CURTIS, Mark, « The Alienated Intellectuals of Early Stuart England », *Past and Present* 23 (1962), pp. 25-80.
- DEBUS, Allen, *Medecine in Seventeenth Century England*, University of California Press, Berkeley, 1974.

- DECOOK, Travis, « The Ark and Immediate Revelation in Francis Bacon's *New Atlantis* », *Studies in Philology* 105, no. 1 (2008), pp. 103-122.
- DELARUELLE, Étienne, « Le travail dans les règles monastiques occidentales du quatrième au neuvième siècle », *Journal de psychologie normale et pathologique*, XLI, 1948, pp. 51-62.
- DOBRANSKI, Stephen B., *Readers and Authorship in Early Modern England*, Cambridge University Press, 2005.
- DREW, Daniel, *The Melancholy Assemblage: Affect and Epistemology in the English Renaissance*
- EISENSTEIN, Elizabeth L., *The Printing Revolution in Early Modern Europe*, Cambridge University Press, 2005.
- ELLINGHAUSEN, Laurie, *Labor and Writing in Early Modern England, 1567-1667*, Aldershot, Ashgate, 2008.
- FEBVRE, Lucien, « Travail : évolution d'un mot et d'une idée », *Journal de psychologie normale et pathologique*, XLI, 1948, pp.19-28.
- FISH, Stanley E., *Self-Consuming Artifacts. The Experience of Seventeenth-Century Literature*, University of California Press, Berkeley, 1972.
- FLETCHER, Christopher, « De la communauté du royaume au " Common weal " : les requêtes anglaises et leurs stratégies au XIVE siècle », *Revue Française d'Histoire des Idées Politiques*, No. 32, 2e semestre 2010, pp. 359-372.
- FOX, Ruth A., *The Tangled Chain: The Structure of Disorder in the 'Anatomy of Melancholy'*, University of California Press, Berkeley, 1976.
- FRANK Jr, Robert G., « Medicine », dans Nicholas Tyacke (éd.), *The History of the University of Oxford Vol. IV: Seventeenth-Century Oxford*, Clarendon University Press, Oxford, 1997, pp. 505-58.
- GILMONT, Jean-François, « Protestant Reformations and Reading », dans Guglielmo Cavallo and Roger Chartier (éd.), *A History of Reading in the West*, trad. Lydia G. Cochrane, Polity Press, Oxford, 1999, pp. 213-37.
- GOLDBERG, Jonathan, *Writing Matter: from the Hands of the English renaissance*, Standford University Press, 1990.
- GOLDSTEIN, Leonard, « Science and Literary Style in Robert Burton's 'Cento Out of Divers Writers' », *Journal of the Rutgers University Library*, 21,1958.

- GOWLAND, Angus, « Rhetorical Structure and Function in The Anatomy of Melancholy », *Rhetorica* 19, 2001, pp. 1-48
 « The Problem of early Modern Melancholy », *P&P*, 191, 2006, pp. 77-120.
Worlds of Renaissance Melancholy: Robert Burton in Context, Cambridge University Press, 2006.
- HACKEL, Heidi Brayman, *Reading Material in Early Modern England: Print, Gender, and Literacy*, Cambridge University Press, 2005.
- HALPERN, Richard, *The Poetics of Primitive Accumulation: English Renaissance Culture and the Genealogy of Capital*, Cornell University Press, Ithaca, 1991.
- HARRISON, Peter, « Reading the Passions: The Fall, the Passions, and Domination over Nature », dans Stephen Gaukroger (éd.), *The Soft Underbelly of Reason: The Passions in the Seventeenth Century*, Routledge, Londres, 1998, pp. 49-78.
- HERSANT, Yves, *Mélancolies. De l'Antiquité au XX^e siècle*, Éditions Robert Laffont, Paris, 2005.
- HEUSSER, Martin, *The Gilded Pill: A Study of the Reader-Writer Relationship in Robert Burton's 'Anatomy of Melancholy'*, Stauffenburg, Tübingen, 1987.
- HEYD, Michael, « Robert Burton's Sources on enthusiasm and Melancholy: From a Medical Tradition to Religious controversy », *History of European Ideas* 5, 1984, pp. 17-44.
 « *Be Sober and Reasonable* »: *The Critique of Enthusiasm in the Seventeenth and Early Eighteenth Centuries*, Leiden, New York, 1995.
- HILL, Christopher, *Change and Continuity in Seventeenth-Century England*, Harvard University Press, Cambridge, 1975.
- HIRSCHMAN, Albert, *The Passions and the Interests: Political Arguments for Capitalism Before Its Triumph*, Princeton University Press, Princeton, 1977.
- HUME, Robert D., « Texts Within Contexts: Notes Toward a Historical Method », *PQ* 71, 1992, pp. 69-100.
- JAMES, Susan, *Passions and Action: The Emotions in Seventeenth-Century Philosophy*, Oxford University Press, Oxford, 1997.
- JOHNS, Adrian, « The Physiology of Reading and the Anatomy of Enthusiasm », dans Ole Peter Grell et Andrew Cunningham (éd.), *Religio Medici: Medicine and Religion in Seventeenth-Century England*, Scolar Press, Aldershot, 1996, p.136-70.
The Nature of the Book: Print and Knowledge in the Making, University of Chicago Press, 1998.

- KAISER, Walter jacob, *Praisers of Folly*, Harvard University Press, 1963.
- KEARNEY, James, *The Incarnate Text. Imagining the Book in Reformation England*, University of Pennsylvania Press, Philadelphia, 2009.
- KING, Lester S., «The Transformation of Galenism», dans *Medicine in Seventeenth Century England*, édité par Allen G. Debus, University of California Press, Berkeley, 1974.
- KINSMAN, Robert S., *The Darker Vision of the Renaissance : Beyond the Fields of Reason*, University of California Press, Berkeley, 1974.
- KLIBANSKY, Raymond, PANOFSKY, Erwin, SAXL, Fritz, *Saturne et la Mélancolie*, Gallimard, Paris, 1989.
- LE GOFF, Jacques, *Pour un autre Moyen Âge. Temps, travail et culture en occident : 18 essais*, Gallimard, Paris, 1977.
Les intellectuels au Moyen Âge, Éditions du Seuil, Paris, 2000.
- LOEWENSTEIN, Joseph, «Wither and Professional Work». dans *Print, Manuscript, and Performance: The Changing Relations of the Media in Early Modern England*, éd. Arthur F. Marotti et Michael D. Bristol, Ohio State University Press, Columbus, 2000, pp. 103-124.
- LUCIANI-ZIDANE, Lucrèce, *L'Acédie. Le vice de forme du christianisme*, Éditions du Cerf, Paris, 2009.
- LUND, Mary Ann, *Melancholy, Medecine and Religion in Early Modern England*, Cambridge University Press, 2010.
« Early Modern Sermon Paratexts », dans *Material Readings of Early Modern Culture, Texts and Social Practices, 1580-1730*, James Daybell et Peter Hinds (éd.), Palgrave, Basingtoke, 2010.
« Reading and the Cure of Despair in 'The Anatomy of Melancholy' », *Studies in Philology*, Vol. 105, No. 4 (Fall, 2008), pp. 533-558 .
- LYONS, Bridget Gellert, *Voices of Melancholy: Studies in Literary Treatments of Melancholy in Renaissance England*, Routledge and Kegan Paul, Londres, 1971.
- MACDONALD, Michael, *Mystical Bedlam. Madness, Anxiety, and Healing in Seventeenth-Century England*, Cambridge University Press, 1981.
- MANDRESSI, Rafael, *Le regard de l'anatomiste. Dissections et invention du corps en Occident.*, Éditions du Seuil, Paris, 2003.
- MAY, Steven, « Tudor Aristocrats and the Mythical 'Stigma of Print' », *Renaissance Papers* (1980), pp. 11-18.

- MCNEILL, John T., *A History of the Cure of the Souls*, SCM Press, Londres, 1952.
- MIEGGE, Mario, *Vocation et travail. Essai sur l'éthique puritaine.*, Labor et Fides, Genève, 1989.
- MILLER, Edwin Haviland, *The Professional Writer in Elizabethan England. A Study of Nondramatic Literature.*, Harvard University Press, Massachusetts, 1959.
- MUELLER, William R., *The Anatomy of Robert Burton's England*, Berkeley and Los Angeles, 1952.
Robert Burton's Frontispice, PMLA Vol. 64, No. 5 (Dec., 1949), pp. 1074-1088.
- NIETZSCHE, Friedrich, *Œuvres philosophiques complètes VII. Par-delà bien et mal ; La généalogie de la morale*, Gallimard, Paris, 1971.
- NYGREN, Anders, *Éros et Agapè. La notion chrétienne de l'amour et ses transformations (tomes I, II et III)* trad. Pierre Jundt, Éditions Montaigne, Paris, 1944.
- ONG, Walter J., *Ramus and the Decay of Method*, Octagon, New York, 1974.
- OSLER, Sir William, *Selected Writings*, Oxford University Press, 1951.
- PASTER, Gail Kern, *Reading the early modern passions : essays in the cultural history of emotion*, University of Pennsylvania Press, Philadelphie, 2004.
- PENDER, Stephen, « Between Medicine and Rhetoric », *Early Science and Medicine* 10 (2005), pp. 36-64.
- PETRUCCI, Armando, « Lire au Moyen Âge », *Mélanges de l'Ecole française de Rome, Moyen-Age, Temps modernes*, tome 96, n° 2, 1984, pp. 603-616.
- PIGEAUD, Jackie, *La maladie de l'âme : étude sur la relation de l'âme et du corps dans la tradition médico-philosophique antique*, Les Belles Lettres, Paris, 1981.
Folie et cure de la folie chez les médecins de l'antiquité gréco-romaine : la manie, Les Belles Lettres, Paris, 1987.
L'homme de génie et la mélancolie : Problème XXX, 1, Rivages, Paris, 1988.
Melancholia: le malaise de l'individu, Payot et Rivages, Paris, 2008.
- RENAKER, David, « Robert Burton and Ramist Method », *RQ* 24 (1971), pp. 210-220.
« Robert Burton's Palinodes », *Studies in Philology* 76 (1979), pp. 162-81.
- SASSIER, Yves, « L'utilisation d'un concept romain aux temps carolingiens : la " Res Publica " aux IX^e et X^e siècles », *Médiévales*, No. 15, Automne 1988, pp. 17-29.

- « Bien commun et *utilitas communis* au XIIe siècle, un nouvel essor ? », *Revue Française d'Histoire des Idées Politiques*, 2010/2 (N° 32), pp. 245-258.
- SAUNDERS, J.W., « The Stigma of Print: A Note on the Social Bases of Tudor Poetry », *Essays in Criticism*, I (1951), pp. 139-164.
- SCHOENFELDT, Michael C, *Bodies and Selves in Early Modern England: Physiology and Inwardness in Spenser, Shakespeare, Herbert and Milton*, Cambridge UP, Cambridge, 1999.
- SHAPIN, Steven, *The Scientific Revolution*, The University of Chicago Press, Chicago, 1996.
- SHARPE, Kevin, et ZWICKER, Steven N. (éd.), *Reading, Society, and Politics in Early Modern England*, Cambridge University Press, 2003.
- SHIRILAN, Stephanie, *Robert Burton and the Transformative Powers of Melancholy*, Ashgate, Farnham, 2015.
- SIMON, Jean Robert, *Robert Burton (1577-1640) et l'Anatomie de la Mélancolie*, Dider, Paris, 1964.
- SMITH, P. Jordan, *Robert Burton's Philosophaster with an English translation of the same together with his other minor writings in prose and verse / the translation, introductions, and notes by Paul Jordan-Smith*, Stanford University Press, 1931.
- STAROBINSKI, Jean, *L'Encre de la mélancolie*, Seuil, Paris, 2012.
- STONE, Lawrence, « The Educational Revolution in England, 1560-1640 », *Past and Present* 28 (1964), pp. 41-80.
- TEMKIN, Owsei, *Galenism: Rise and Decline of a Medical Philosophy*, Cornell University Press, Ithaca, NY, 1973.
- TILMOUTH, Christopher, « Burton's 'Turning Picture': Argument and Anxiety in *The Anatomy of the Melancholy* », *RES* 56 (2005), pp. 524-49.
- TODD, Margo, *Christian Humanism and the Puritan Social Order*, Cambridge University Press, 1987.
- TRAISTER, Barbara H., « New Evidence about Burton's Melancholy? », *RQ* 29 (1976), p. 66-70.
- TROELTSCH, Ernst, *Protestantisme et modernité*, trad. Marc B. de Launay, Gallimard, Paris, 1991.
- VICARI, E. Patricia, *The View from Minerva's Tower: Learning and Imagination in 'The Anatomy of Melancholy'*, University of Toronto Press, 1989.

- VICKERS, Brian (éd.), *Arbeit, Musse, Meditation. Betrachtungen zur Vita activa und Vita contemplativa*, Verlag der Fachvereine, Zürich, 1985.
- WARTON, Thomas, *Poems Upon Several Occasions : English, Italian, Latin, with translations, by John Milton*, Londres, 1785.
- WALTON, Craig, « Ramus and Bacon on Method », dans *Journal of the History of Philosophy*, 9.3 (1971), pp. 289-302.
- WATERS, Claire M., « The Labor of *Aedificatio* and the Business of Preaching in the Thirteenth Century », *Viator*, 2007, Vol.38(1), pp.167-189.
- WEBER, Max, *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, trad. J. Chavy, Paris, Plon, 1964.
Sociologie des Religions, trad. J-P Grossein, Gallimard, Paris, 1996.
- WENZEL, Siegfried, *The Sin of Sloth. Acedia in Medieval Thought and Literature*, The University of North Carolina Press, 1960.
- WILLIAMS, R. Grant, « Disfiguring the Body of Knowledge: Anatomical Discourse and Robert Burton's *The Anatomy of Melancholy* », *English Literary History* 68 (2001), p. 593-614.
« Heterological Rhetoric: Textual Waste in *The Anatomy of Melancholy* », PhD. diss., University of Western Ontario, 1995.
- WOODS, Anthony et BLISS, Philipp, *Athenae Oxonienses : an exact history of all the writers and bishops who have had their education in the University of Oxford : to which are added the Fasti, or Annals of the said University*, London, 1813.
- WONG, Samuel G., « Encyclopedism in *Anatomy of Melancholy* », *Renaissance and Reformation / Renaissance et Réforme* 22 (1998), pp. 5-22.